

PAGES
MANQUANTES

PILULES BLEUES

À L'IBOGAÏNE DU CONGO



AUX FEMMES FAIBLES

DEPRIMEES, ABATTUES, DECOURAGEES

que le moindre effort épuise, qui se sentent incapables de tout travail, que la moindre contrariété abat, désespère. -:-



LES PILULES BLEUES A L'IBOGAÏNE DU CONGO

rendront les forces, la vigueur, et, avec la santé, la joie de vivre, le courage, l'énergie, qui sont l'apanage de la femme bien portante, — **alors même que tous les autres remèdes auraient échoué. 50c la boîte**, 6 boîtes pour \$2.50, chez les marchands ou par la malle. † Consultations médicales gratuites tous les jours, de midi à 4 heures p.m,

COMPAGNIE DES PILULES BLEUES, Ltee.,
512, rue SANGUINET, coin de l'avenue des Pins, MONTREAL

Les Portraits Célèbres

(Deuxième d'une Série de 12 Portraits de Femmes)



Une Duchesse

PORTAIT par Largillière, faisant partie de la Collection de
M. Kraemert et figurant dans le précieux album artistique
d'Armand Dayot : **L'Image de la Femme.**

La Revue Populaire

Vol. I. No 2

MONTREAL

Janvier 1908

C'EST SERAIT, n'est-ce pas? de la modestie frisant de très près le pur orgueil, de ne point dire un mot, en ce deuxième numéro de la REVUE POPULAIRE, du franc succès obtenu auprès du public par le premier et de l'accueil, fort cordial, que lui a fait la presse presque entière des centres français de l'Amérique du Nord. Il y a eu quelques abstentions—nous nous y attendions "un peu beaucoup", comme on dit en effeuillant les marguerites. Seulement, sachant que ces confrères muets seraient devenus loquaces comme les joyeuses commères de Windsor si notre magazine avait été très imparfait, nous avons donc, par un procédé recommandé par la Logique, interprété ce silence en notre faveur. D'autre part, mettant ce mutisme dans un plateau de la balance, et dans l'autre, les bonnes et sincères paroles de tant de confrères et, surtout, la faveur marquée du public, le résultat a été tel, que les éditeurs de la REVUE POPULAIRE, ainsi que les collaborateurs à leur œuvre, se sentent pris d'un enthousiasme sans alliage. L'avenir—très rapproché—apportera les preuves de cette disposition d'esprit, car déjà des améliorations fort importantes sont décidées.

* * *

Lavater a écrit quelque part: "Défiez-vous des hommes qui trouvent tout bien, des hommes qui trouvent tout mal et encore plus des hommes qui sont indifférents à tout." La REVUE POPULAIRE a trouvé, en assez grand nombre, des gens de la première catégorie; mais mettant la chose au compte d'une indulgence bien intentionnée, elle s'est réfugiée dans un discret scepticisme. De gens qui ont trouvé tout mal, il ne s'en est pas présenté. Le contraire nous eût été pénible, étant donné que nous avions franchement tenté un sérieux effort. Restent les indifférents, ceux qui n'aiment pas la lecture, qui trouvent quelques sous pour tout, sauf pour un livre ou un périodique. Ce sont là gens que nous aimerions atteindre, certain que le genre, ni trop élevé, ni vulgaire, de notre publication finirait par leur plaire et leur donner le goût de la lecture, résultat qui serait profitable à eux-mêmes d'abord, puis à la communauté dont ils font partie. L'homme ne vit pas seulement de pain et de plaisirs. *Panem et circenses* ne sont bons que pour des esclaves et des Romains de la décadence.

* * *

Il nous a été tout particulièrement agréable de savoir tout le bien qu'on nous a dit ou écrit des collaborateurs au premier numéro. Dans celui-ci apparaissent trois autres noms nouveaux: l'un déjà en possession de la haute faveur du public lettré, l'autre en passe de briller dans une sphère particulière, le troisième, celui d'une femme de goût et de cœur: *Ninon*, un pseudonyme qu'il nous sera peut-être permis, un jour, de soulever. D'autres plumes se taillent présentement à notre intention: celles d'écrivains dont nous connaissons les spécialités et les ressources. Il leur sera assigné des tâches assorties à leurs genres respectifs, mesurées à l'aune de leur savoir-faire, ce qui est, n'est-ce pas? "beaucoup de pain sur la planche". Avant et depuis notre premier numéro, des offres de collaboration nous sont venues, ainsi que des manuscrits. Nous avons lu ces derniers avec une égale attention, qu'ils vinsent d'écrivains inconnus de nous ou d'auteurs déjà cotés; car, comme l'a dit un critique: "Il n'est pas de plus grand plaisir que de trouver, au hasard d'une lecture, la révélation d'un talent nouveau." Je ne sais quand, ni dans quel ordre, il nous sera donné de publier les articles acceptés. Qu'il suffise, pour le présent, d'apprendre aux intéressés que nous communiquerons avec eux à l'heure propice. Les poètes—il fallait s'y attendre—sont arrivés bons premiers, tant par le nombre que par la vélocité. Ce que l'on rime dans notre pays... Et rimeurs et rimeuses sont bien les gens les plus difficiles à convaincre qu'il y a une "paille" dans leur chef-d'œuvre. C'est que—c'est l'un d'eux qui l'a dit, Clovis Hugues,—c'est que les poètes exagèrent tout, excepté la modestie. Quoi qu'il en soit, la direction de la REVUE POPULAIRE promet aux uns et aux autres large hospitalité, quand des empêchements *dirimants* n'y mettront pas obstacle.

* * *

Plusieurs m'ont écrit pour offrir des idées, demander quelque chose, proposer des sujets d'études. La plupart ont exprimé la crainte d'être indiscrets. Il n'en est rien. Je rêve, au contraire, qu'il s'établisse entre vous et moi le charmant et utile commerce d'idées qui existe au *Samedi* entre mon confrère *Mistigris* et ses

lecteurs. Il y a plus d'esprit et d'initiative dans plusieurs têtes que dans une seule, et du choc amical de nos idées respectives jaillira, par la voie de la REVUE POPULAIRE, une lumière dont nous bénéficierons de part et d'autre. Un des correspondants en question me demande si nous aurons un département de *Science Populaire*. Je lui ferai remarquer que l'article du premier numéro, sur la vapeur appliquée à la navigation, appartient de très près à cette "rubrique". De même l'article paraissant dans le présent numéro et intitulé: *Dinde et Dindon*. Mais je comprends très bien la pensée de mon correspondant, et je suis heureux de lui dire qu'un département du genre demandé est en voie de formation. Il alternera, aussi régulièrement que possible, avec le département *Notre Santé*. Une dame me demande de publier "une petite comédie de salon, en vers si possible, très peu connue, écrite au XVIIe ou au XVIIIe siècle, si faire se peut, afin d'occuper les loisirs que donnent les soirées du carême". Je me suis mis immédiatement à la recherche; j'en ai trouvé plusieurs, mais pas encore ce que je crois être l'objet désiré. Ne désespérons pas: je suis sur la piste. Qu'on me pardonne si je ne réponds pas immédiatement à toutes les lettres reçues. Dans le coup de feu de la préparation de nos premier et deuxième numéros, j'ai dû remettre sans cesse au lendemain. A l'avenir, je tâcherai d'être ponctuel comme... un roi poli.

* * *

Mais assez parler de notre magazine. Aussi bien n'ai-je l'intention d'y revenir que lorsque la chose offrira un intérêt immédiat et ne sentira pas "la boutique". Sans compter que j'ai une tâche à remplir chaque mois à ce même endroit: traiter l'*actualité*, à bâtons rompus, fatalement, mais en toute impartialité et candeur. C'est pourquoi à ce moment où chaque citoyen songe à se dépouiller, l'an prochain, d'un travers ou d'un vice dans lequel il a pu "donner" durant l'année qui expire, je propose que tous, en 1908, nous dépouillons un défaut près de devenir chronique: celui que M. Henry de Jouvenel analysait ainsi dans un récent article du *Matin*, de Paris:

"A force de voir partout des voleurs, de n'entrer dans un milieu de politique, de lettres ou d'industrie qu'armé de soupçon, de diffamer chaque passant, de refuser le droit de sincérité à ses adversaires, de jeter de l'infamie sur tous les noms et sur toutes les œuvres, on finira par changer le pays en une vaste mutualité de mépris."

Je n'ai pas besoin d'appuyer: cette citation rend parfaitement la pensée de tous ceux du Canada français qui savent à quel point le système de dénigrer nos premiers hommes fait l'affaire de nos ennemis naturels. Je formule donc le souhait, en quelque sorte national, que 1908 ne voie point la continuation de campagnes suprêmement dangereuses, non pas tant pour les personnalités attaquées, que pour la race qui les a mis au pinacle et a besoin d'eux.

Faisons la guerre, puisque guerre il faut, mais avec armes blanches et courtoises.

* * *

Une année qui s'en va, une année qui vient, c'est un peu, a dit quelqu'un, comme si l'on se sépare d'un ami pour aller vers un inconnu. C'est, comme tous les changements, comme tous les déménagements, curieux et amusant par un côté. Mais, aussi, c'est inquiétant et troublant. On ne quitte pas sans un serrement de cœur les gens et les choses dont on a l'habitude. On est accoutumé à leur physionomie, à leurs qualités, à leurs défauts. L'année qui vient de finir était pour nous un de ces familiers qu'on préfère encore, même s'il nous ont été désagréables, aux nouveaux venus et aux surprises qu'ils nous peuvent réserver. Ce que sera 1908? que les prophètes—oiseaux de malheur—s'en préoccupent. Moi, joyeux de la belle perspective qui s'ouvre devant la REVUE POPULAIRE; joyeux de pouvoir "la souhaiter bonne et heureuse" à sa jeune et déjà si belle clientèle, je jette sans regret le vieux calendrier tout chauve, pour faire place à celui qui marquera pour nous tous, je l'espère, de bien beaux jours.

D'ARGENSON.



A l'An Neuf!



La Madone a l'Enfant

CELEBRE peinture d'Alonzo Cano et propriété de la Cathédrale de Séville, Espagne. Cette gravure sur bois appartient à la " Collection des Vieux Maîtres Espagnols".



Salut à 1908



A travers l'espace entraînée,
Incertaine de son chemin,
Notre planète va, demain,
Voir poindre une nouvelle année !

Que sera-t-elle ? On n'en sait rien ?
Mais qu'importe ! Le globe roule !
Au hasard s'en va notre boule
Dans son voyage aérien !

Dix-neuf cent sept meurt. Qu'il s'en aille !
Nous l'aurons bien vite oublié !
Un an, certes, — quelle pitié ! —
Ne pèse qu'un fétu de paille !

Les événements d'aujourd'hui,
Demain ne seront que fumée !
Telle l'étincelle allumée :
Éteinte aussitôt qu'elle a lui !

Oh ! le " fait divers " point ne chôme !
Chaque jour apporte le sien !
Toujours plus de mal que de bien,
C'est ainsi qu'est la vie, en somme !

Mais voici venir l'an nouveau,
Et l'on souhaite qu'il apporte
Bonheur et joie à chaque porte !
On l'attend comme un renouveau !

Salut donc à la jeune année !
Qu'elle fasse luire, demain,
L'espoir, pour le vieux globe humain,
D'une meilleure destinée !



Conte Canadien

ENTRE DEUX QUADRILLES

Par WILFRID LAROSE

C'EST chez Boulé qu'on veillait, ce soir-là. Les jeunes gens venaient de danser la "coquette," et l'avaient dansée double; il commençait à faire chaud. Pour s'amuser tout en se ressuyant, quelques fillettes s'en vinrent demander un conte au père Baptiste, un bon vieillard qui les avait regardé sauter, en fumant sa pipe, seul dans un coin.

—Ah ça, mes enfants, dit-il, vous savez bien que je suis trop vieux, que je n'en sais plus, de contes, moi. Je ne me souviens plus de rien...

—Bien oui, mon oncle, vous en savez, c'est parce que vous ne voulez pas nous en conter, que vous dites ça. Contez-nous en donc... Rien qu'un petit, tout petit, le plus petit de tous, rien que long comme ça, tenez. Voulez-vous? Oui, hein, vous voulez?...

—Oui, il veut, oui, ma chère enfant, il veut, clamèrent, en chœur, les fillettes: voyons, là, vous autres, tâchez de vous faire et d'approcher; mon oncle va nous conter un beau conte

Et tous d'applaudir, de se faire et de s'approcher...

Alors, le père serra sa pipe, se passa, aller et retour, le revers de la main gauche sous le nez, se recueillit, fixa le plafond où se réfugie le mystère, puis abaissant et promenant ses regards sur l'auditoire, comme pour s'emparer du coup, il débuta ainsi:

Or donc, messieurs et dames, il est bon d'vous dire qu'il y avait, une fois, dans certaine ville, un coin obscur; dans ce coin, un trou; dans

ce trou, un ouvrier.

Etant garçon, notre homme avait trouvé l'tour d'assez bien vivre, mais depuis qu'il avait fait, comme on dit, la bêtise de se marier, il en arrachait. Comme de juste, le salaire qui suffit à un, ne peut pas suffire à cinquante. Eh! ce pas fin, aussi. N'avoir rien du tout devant soi, et s'en aller prendre une fille pauvre. Pourquoi pas une riche ou qui aurait eu, au moins, un p'tit brin de butin. Ça fait rejoindre les deux bouts ensemble... à condition, vous me direz, qu'on y touche tout de suite, parce qu'à la fin du compte, un gendre est toujours pas un chien; il aime bien qu'une dot, quand il y en a, soit payable un peu avant sa mort. Sans cela, voyez-vous? c'est certain qu'il goûte de moins en moins le bonheur de gagner tout seul et chaque jour, de quoi faire vivre la p'tite femme plus richement

qu'elle ne vivait chez elle, même dans le temps que les parents la "boomaient," pour mieux tenter les bons partis. Riche rien que de nom, comme ça, le diable m'emporte! je crois que c'est encore plus triste que pauvre. Aussi, prenant en considération les vilaines surprises du "bluff" qui gravite autour des mariages riches, les amis de notre ami, qui n'étaient pas des fous, avaient fini par concéder que s'il n'avait pas tout à fait raison, il n'avait peut-être pas tout à fait tort, non plus, de s'être marié pauvrement. Ce qui n'avait ni rime, ni bon sens, par exemple, c'étaient les frais sans "émite"



— Ah! ça, mes enfants...

qu'avait coûtés le mariage: dispense de deux bans, agrès numéro un pour la mariée, la musique, les beaux bouquets, les chandeliers d'or!... jusqu'au grand tapis, dans la grande allée... Non, mais, je vous d'sis... Et lui, le marié, don'! fallait l'avoir vu avec les bottes fines, l'habit de gala, le tuyau, les gants d'une main, la canne de l'autre. C'est pas ça, on aurait juré d'un avocat.

S'il avait dû en cracher, des "cents," le pauvre garçon, pour tout payer. D'aucuns répétaient même qu'il n'en avait pas eu assez, qu'il avait été obligé d'en emprunter, et puis pas mal.

N'importe! c'était un bien beau jour de printemps que celui où le jeune couple avait dit "oui" à m'sieu l'euré. Ivre de la douce tiédeur de l'air et des arômes persuasifs qui chargeaient l'aile des petits zéphirs, ce jour-là, la fauvette elle-même, sous les feuilles nouvelles, avait semblé répondre d'une voix plus douce à l'autre fauvette.

Le printemps, hélas! ça ne dure pas toujours; la lune de miel non plus. Les enfants s'étaient mis à arriver: —trois dans quatre ans —deux étaient morts, la mère avait eu de rudes maladies, les gages du père avaient baissé. Tant de dépenses de plus, avec moins de revenus que jamais pour y faire face, c'en était bien assez pour faire réver un homme. Aussi arrivait-il au nôtre d'avoir des accès de pesant où ses yeux vitrés par la terreur, apercevaient comme dans une lumière indécise de cachot, les diverses formes de brefs dont la justice se sert pour faire payer les gens. Que voulez-vous? on exagère si bien ce qu'on redoute. Et puis, dans les hommes, y a presque toujours ça de défaut: aussitôt qu'un malheur arrive, comme s'y craignaient de ne pas en avoir assez, vite, y s'empressent de s'en forger d'autres par toutes sortes d'imaginations d'ma grand'mère.

Les femmes, c'est pas pareil, y s'en manque. Suffit que ça commence à mal aller, pour qu'y s'mettent les oreilles dans l'erin, comme dit l'autre et qu'y deviennent d'un courage, monsieur! Oui, j'pense ben...

Ah! la p'tite mère, elle, pas d'danger qu'elle vint se laisser aller. Elle savait bien qu'y ne lui restait plus que sa petite Lucette, l'aînée de ses p'tits enfants, et que si on manquait de

force en commençant, on pourrait pas se rendre jusqu'au bout, pour l'élever. Si elle en tirait des plans, si elle ménageait, si elle travaillait, le cœur gros, mais sans faire semblant de rien, pour pas augmenter la peine de son mari. Ça tirait des larmes, tant qu'c'était beau d'la voir.

Or, cette année-là, elle s'était mis dans la tête de faire une grosse surprise au papa, quand arriverait le Jour de l'An. Imaginez-vous que sans qu'il s'en aperçut elle avait serré assez de cottes pour habiller la petite toute en neuf, d'un bout à l'autre. C'est pas toute: elle lui avait tricoté les plus fins p'tits bas, sans compter qu'elle vous les avait emplis de nananes, et

qu'avec l'argent qui lui restait—quand on pense qu'il lui en restait—elle avait acheté une catin, j'dirai pas plus belle que la p'tite, parce que ça s'rait pas vrai, mais dans tous les cas, une belle, attention!

Comme de faite, le jour venu, la v'là qui s'élève, prépare c't'enfant de pied en cap, y met dans les mains toute sa fortune et l'amène, sautillante de bonheur, à la chambre où p'tit papa dormait encore.

—Allons, vieux, murmura-t-elle en l'éveillant, toi qui te plains toujours, regarde-la, ta fille; est-ce qu'elle n'est pas bien habillée, ce matin, hein?

—Vi, mé bin billée, hein, pe... pe...?

—Ah, tiens, comme c'est beau? Qui t'a donné tout ça?

—Me... me, tit Zésus, pi tites sœurs.

—Où sont-elles, tes petites sœurs, mon ange?

—Avé tit Zésus, là, en haut, en haut...

—Lui as-tu demandé

quelque chose, toi, au p'tit Jésus?

—Non.

—Tu lui demanderas pas rien?

—Sé pas, mé.

—Tu lui demanderas pas que sa maman, elle ne soit plus malade, jamais, jamais, pour avoir bien soin de Titite?

—Vi.

—Que son papa, il gagne de quoi acheter de belles belles pour Lucette?

—Vi.

—Que Lucette soit toujours une bonne, bonne petite enfant?

—Eh! vi...

Et l'embrassant le père pleura. Et à son tour,



... Elle avait serré assez de cottes pour habiller la petite toute en neuf.

leur souhaitant de nouveau la bonne année, la p'tite mère, qui pleurait aussi, dit: "Vieux, quand même ce serait de joie, faut pas pleurer comme ça... La petite va croire que c'est de peine, et nous aurons gâté son plaisir. Du bon vin, ça remet le cœur; prenons-en, plutôt. veux-tu?"

—Tji en as?

—Celui que tu m'avais apporté quand j'ai été si mal. Tu sais? Pensant à toi, je m'étais dit: si tombait malade lui-même, il en aurait bien plus besoin que moi. Et je te l'ai gardé.

La-dessus, quelqu'un entra: c'était l'enfant du voisin. Ivre comme d'habitude, son père était revenu tard dans la soirée; sa mère, dégoûtée, avait fui chez une vieille tante. La maison était restée sans feu, l'enfant, sans sommeil.

—As-tu eu tes étrennes? hasarda l'ouvrier.

—Connais pas ça, m'sieu.

La petite fille le regardait, silencieuse, avec de grands yeux.

—Qu'est-ce qu'on va faire, Lucette? dit la femme, le petit garçon n'a pas eu d'étrennes?

—En a, mé. Vas n'en donner, hein?

Et sa main large ouverte lui tendit des dragées.

Le cœur du pauvre semblait voyager entre



... Un château où ils vivent comme des rois

une acceptation et un refus, entre un sourire et des larmes.

Ce spectacle acheva de transformer l'ouvrier. Un éclair avait pénétré sa raison, un baume mystérieux et doux venait de descendre au fond de son cœur. Lui qui voyait dans sa femme et sa fille deux anges de charité, il avait honte de s'être cru pauvre.

Le courage, l'espérance, les temps meilleurs revinrent,

et par-dessus le marché, il lui naquit encore un joli gros garçon qu'il fit instruire, ainsi que la fille, en enfant de prince. Depuis ce temps-là—ah! ça fait pas mal longtemps de ça—tous les deux se sont entendus pour faire bâtir à leurs vieux parents un château où ils vivent comme des rois.

Ces gens-là, vous les connaissez pas? demanda le conteur à ses écoutants.

—Ah, bien non, pour sûr.

—Tas de menteurs, c'est la famille chez l'père Fanfan...

—Ah, ça, mais dites don', ce qu'il vient de conter là, savez-vous que ça y ressemble, en effet? Qui est-ce qui aurait dit qu'y viendrait nous tirer des éclats de rire, pi des larmes, avec cette histoire. Non, mais, y est ben toujours pareil...



Lauréates de la Beauté



MISS ETHEL McDONALD, NEW YORK. MISS JEANNETTE WILSON, MISSOURI. MISS FLORENCE CLURE, COLUMBUS. MISS MILDRED A. BALDWIN, MICHIGAN. MISS PEARL SEBOLT, CLEVELAND.



COURRIER DE LA FAMILLE
La mère. La Fille. L'Enfant
par Tante Pierrette.

Lauréates de la Beauté



EXPLIQUONS d'abord ce titre. Il y a quelques mois, un riche journal américain ouvrit un grand concours de beauté et convia les femmes de tous les Etats à y prendre part. Une grande émulation s'ensuivit. L'événement revêtit un ca-

chet quasi national. Après de longues et, paraît-il, de très impartiales opérations d'examen, de sélections par groupes, puis d'éliminations individuelles, les juges portèrent leur choix sur Mlle Margaret Frey, pour la première place, et sur les personnes dont les portraits paraissent dans les groupes précédant et clôturant cet article, pour les autres places. Le portrait de Mlle Frey orne la page ci-contre.

Ces dames sont donc les Lauréates de la Beauté Américaine. A vous, lectrices et lecteurs de la REVUE POPULAIRE, de confirmer ou d'infirmer le jugement.

Mais voici que ce concours ne va pas se terminer là : il est en train de devenir international. L'Angleterre s'apprête à choisir, de la même manière, autant de lauréates dont la plus belle viendra contester la palme à Mlle Frey.

D'un autre côté, je lis dans *Fémina*, de Paris :

"De partout, les adhésions nous sont parvenues pour le concours de beauté, destiné, nous le rappelons, à présenter une lauréate française comme concurrente pour notre pays dans l'épreuve internationale qui aura lieu en Amérique. Nous répétons encore qu'ici comme là-bas le concours a lieu par *photographie*; que nous nous mettons à la disposition des concurrents pour substituer, par les soins de notre photographie d'art, de bons portraits aux épreuves médiocres qui nous seraient envoyées. Enfin, nous insistons une dernière fois sur le côté familial du concours, dont sont écartés les actrices, mannequins et modèles."

Le jury choisi par *Fémina* se compose de Sarah Bernhardt, de peintres, de sculpteurs, de journalistes, de médecins, etc.

Le Canada entrera-t-il dans ce concours qui aboutira au triomphe de la Beauté simple, naturelle soutenue par l'hygiène et la saine culture physique? Si la REVUE POPULAIRE était plus âgée elle oserait tenter l'entreprise. Quoi qu'il en soit, puisque nous appartenons toutes et tous à ce grand jury qui s'appelle Public, demandons-nous comment doit être définie la Beauté. Et je soumets humblement la réponse suivante, m'appuyant beaucoup plus sur les autorités reconnues que sur mon modeste fonds d'esthétique.

* * *

Si l'on rapportait la beauté au jugement de chaque peuple, il serait impossible d'en donner une définition exacte. Nous n'en voulons pour preuve que ces faits bien connus : la petitesse du pied des Chinoises et l'embonpoint exagéré des Orientales qui sont considérés dans ces pays comme la parfaite expression du charme. La beauté possède un caractère plus impersonnel et plus large. Elle résulte de l'ensemble harmonieux des formes. Ainsi définie elle est susceptible d'être acquise par des modifications hygiéniques heureuses. La beauté est souvent naturelle, mais elle peut être également cherchée et obtenue.

Il importe d'abord—si la nature s'est montrée aimable et prodigue—de ne pas laisser ses dons s'amoinrir et s'effacer en négligeant leur précieux entretien. Dès le jeune âge, une alimentation bien comprise fait éviter la déformation du squelette, conserver aux os si fragiles leur forme normale. Des exercices physiques judicieusement choisis, doivent développer les muscles par un entraînement convenable. L'hygiène intervient, à ce moment, pour préparer un individu bien portant, et par de simples précautions écarte toute une série de causes capables de détruire l'harmonie des formes.

L'âge adulte arrive. De nouveaux écueils doivent être évités : l'obésité aussi bien que la maigreur. C'est là une question des plus intéressantes sur laquelle il est nécessaire d'insister tout particulièrement. Les échanges nutritifs de notre organisme doivent se faire dans un équilibre exact. Il faut éviter tout ce qui, dans un sens ou dans l'autre, peut en déterminer la rupture—l'assimilation, la désassimilation exagérées—l'oisiveté, le défaut de travail

physique, la nonchalance morale mènent fatalement à l'obésité, d'autant plus sûrement et rapidement que le régime est copieux, que l'alimentation est plus carnée, moins végétarienne. Il se produit ainsi chaque jour, en l'absence de combustions convenables et par la suralimentation, des réserves qui s'accumulent dans les différentes parties de l'économie. C'est l'envahissement par la graisse qui épaissit la peau, efface la finesse des traits, double le menton, élargit et fait disparaître la taille, donne au siège et à l'abdomen un développement excessif. Nous ne saurions trop mettre en garde contre cette déformation rapide et parfois précoce en conseillant un régime habituel sévère, une alimentation modérée, une activité soigneusement entretenue, la sortie quotidienne la promenade régulière, car l'apparition de l'embonpoint provoque, en raison de la gêne qu'il détermine, une tendance fâcheuse à l'inaction et à l'apathie qui favorisent encore sa généralisation.

Des raisons d'ordre opposé sont également la cause d'un autre inconvénient. Le surmenage, les veilles répétées, suivies d'un repos insuffisant, un régime défectueux, ne permettent pas à l'organisme de réparer par une ration d'entretien convenable les pertes produites par une activité exagérée. Les réserves de l'économie disparaissent entraînant avec elles une déformation aussi prompte que funeste. On constate alors que les traits s'accroissent, que les rides s'ajoutent

donnant à la physionomie une expression de rudesse particulière, que des membres grêles s'attachent à un corps dont la sécheresse des lignes produit l'impression la plus défavorable. La beauté ne s'accommode d'aucun de ces extrêmes : elle tient place dans un juste milieu.

* * *

Dans un article intitulé : *Ce que peut rapporter une jolie figure*, un journal américain nous apprend que, dans son pays, pour la publicité commerciale illustrée par la photographie, des courtiers parcourent sans cesse le pays, chargés de découvrir de nouveaux types de beauté féminine. Tout se passe, d'ailleurs, le mieux du monde. Dès que l'oiseau rare est signalé, les négociations sont entamées. Le

père (ou le mari) discute le prix avec l'agent, et un traité est passé en bonne et due forme. Cette formalité accomplie la jeune personne se rend chez le photographe désigné et prend devant l'objectif les différentes poses requises : son rôle est terminé. Elle reprend le chemin du logis paternel ou conjugal, avec une somme qui varie selon sa situation sociale et surtout selon l'habitude de ses représentants. Mais voici des chiffres. Une jeune fille d'un village de Californie, dont la jolie figure orne l'enveloppe d'un savon très répandu en Amérique, toucha dix mille dollars pour s'asseoir pendant une heure devant un objectif. Une jeune femme de New-York reçut une première fois, pour un service analogue, deux mille dollars. Mais une maison de Chicago réussit à la découvrir

pour une nouvelle pose elle se vit plus riche de huit mille dollars. Une des clauses habituelles des contrats passés spécifie que le nom et l'adresse du modèle ne seront jamais dévoilés ; aussi, pour arriver à son but, la maison de Chicago dut-elle lancer dans toutes les directions une nuée d'agents secrets. Et l'on peut se représenter ce que lui coûta, en fin de compte, sa publicité illustrée. Mais il faut bien croire que c'est là de l'argent bien placé, puisque les beaux modèles sont l'objet d'une compétition plus acharnée que jamais. Un détail vous aidera à mieux vous expliquer cette vogue croissante.

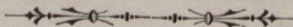
La publicité par la voie de la presse quotidienne ou périodique, acquiert aux Etats-Unis une telle importance qu'une page de magazine, une seule page, et pour une seule insertion, se vend jusqu'à cinq mille dollars, nous assure le même journal. Il n'est pas étonnant que les courtiers d'annonces s'ingénient à tirer le meilleur parti d'un espace aussi chèrement acquis. Or, c'est un fait depuis longtemps reconnu dans le monde de la presse américaine : le lecteur qui parcourt d'un regard indifférent ou sceptique les trente ou quarante pages de réclames qui accompagnent un magazine, arrête son regard sur une belle figure.

De moins en moins on recherche pour la bonne publicité illustrée la beauté effrontée, insolente, chimiquée. C'est à la beauté simple, naturelle, entretenue par l'hygiène et la vie calme que l'on adresse. Ce qui n'est pas sans me plaire infiniment, à moi ardente avocate de celle-ci.



MISS MARGARET FREY

La première des lauréates de la beauté américaine



Lauréates de la Beauté



MRS. EUGENE H. SCHLANGE, MISSOURI. MISS MAE BOVEE, NEBRASKA. MISS NELLIE HUNT, WISCONSIN. MISS GABRIELLA WORSLEY, WISCONSIN. MISS PEARL MEYER, BUFFALO.



FEUILLES VOLANTES

De l'esprit et du cœur.

J' aimé l'esprit. Ce n'est pas que j'y sois fort. J'ignore l'art de ciseler les bons mots. Mais c'est un art que j'apprécie fort chez ceux qui le possèdent. Comment ne pas l'aimer? Il est éminemment sociable et donne aux conversations, aux lectures, un attrait exquis.

En revanche, j'ai longtemps nourri, à l'exemple de beaucoup de personnes, des préventions contre les gens spirituels. Aimer l'esprit, ne pas aimer ceux qui en ont, n'est-ce pas un peu le système de ce bourgeois qui se prétend disposé à protéger les arts, mais refuse énergiquement de protéger les artistes? Cependant, l'illogisme est moins grand qu'il ne semble. On peut apprécier une qualité qui nous amuse ou qui nous charme, et, pourtant, se méfier de ceux qui en sont doués. En d'autres termes, il y a telles gens avec qui l'on se plaît à entretenir des relations superficielles, mais que l'on tient à distance de son intimité, et j'ai longtemps rangé les gens spirituels dans cette catégorie. Je partageais ce préjugé fort répandu que l'esprit se développe au détriment du cœur. "Il a trop d'esprit pour avoir du cœur", on entend souvent formuler cette sentence. Pendant longtemps, je l'ai admise sans examen.

Puis, j'ai reconnu mon erreur. Je suis revenu de ces préven-

tions qui, aujourd'hui, me paraissent injustes et injustifiées. L'expérience de la vie et la fréquentation des hommes m'ont démontré qu'entre l'esprit et le cœur il y avait, au contraire, plus de connexité qu'on ne croit. On peut, il est vrai, avoir du cœur sans avoir de l'esprit, et le cas est fréquent. Mais il est rare qu'on ait de l'esprit sans avoir du cœur. L'écrivain le plus spirituel de la littérature française, l'homme qui a eu, peut-on dire, de l'esprit à jet continu, pendant toute sa longue existence, Voltaire, n'a-t-il pas en mainte circonstance prouvé qu'il avait du cœur; notamment, lorsqu'il s'est fait—avec quelle verve éloquentة,—"l'avocat des gens mal jugés", comme Alfred de Musset l'a dit de lui ironiquement, sans s'apercevoir que c'était lui décerner le plus enviable des éloges? Parmi les, contemporains Alexandre Dumas fils, dont les pièces fourmillent de mots, de traits, d'étincelantes reparties, passait pour égoïste et intéressé. Il n'était ni l'un ni l'autre, et ceux qui l'ont connu savent qu'il avait autant de cœur que d'esprit.


L'esprit n'est peut-être, dans la plupart des cas, que le déguisement du cœur. C'est une façon d'exprimer ses sentiments sans être traité de naïf. On prétend que les gens d'esprit sont volontiers méchants, que souvent ils ont la dent dure. C'est possible: mais contre qui lancent-ils de préférence leurs sarcasmes? Contre les méchants, les sots malfaisants, les lâches coquins, les hypocrites. Etre méchant contre le mal, n'est-ce pas une manière d'avoir du cœur? *Facit indignatio facetias*. Quand il stigmatise d'un mot ou tourne en ridicule les vices et les vilénies, l'esprit fait plus et mieux que de nous amuser: il nous console et il nous venge. Et l'on sent bien qu'alors il obéit aux impulsions du cœur.

L'opinion généralement répandue à l'égard des gens d'esprit est donc fautive, comme d'ailleurs la plupart des opinions toutes faites. Lorsqu'on a un peu vécu, on s'aperçoit que ce n'est pas des gens spirituels qu'il faut se méfier—mais des imbéciles. A la vivacité de l'intelligence correspond le plus souvent la sensibilité du cœur. Ce qui le dessèche et le racornit, ce n'est pas l'esprit, c'est la bêtise.

Mais, par-dessus tout, évitons cet ostracisme qui fait dire:

Nul n'aura de l'esprit, hors nous et nos amis!





La nuit est brune,
On entend le pipeau.
C'est Dame Lune
Qui garde son troupeau.
Ma petite âme,
Envole-toi gaiement ;
On te réclame
Là-bas au firmament.
Dodo, dodinette
Dors, marionnette !

Pour toi, mon ange,
C'est fête en Paradis.
Chacun se range
Devant tes yeux hardis.
Jésus t'ordonne
De venir l'embrasser,
Et la Madone
A voulu te bercer.
Dodo, dodinette
Dors, marionnette !

Les Reines du Vaudeville



Miss Marie Dressler

GAGNE durant cette saison, à Londres, \$2,500 par semaine. Sa grande spécialité est le monologue. C'est une Américaine.



Vaudeville Américain

Par GEO. H. ROBERT



hôtelleries et les châteaux de la contrée. Avec le temps et les mutations, le mot se transforma en *vau-de-ville*. Puis, petit à petit, perdit sa forme primitive pour devenir, au siècle dernier, l'innocent et gai vaudeville, pièce qui tenait alors le milieu entre l'opérette et la comédie mêlée d'ariettes. Il subit ensuite d'autres modifications et, hier encore, un vaudeville était une œuvre scénique dont on accompagnait le texte de couplets, trios et chœurs sur une musique inédite ou, le plus souvent, sur de vieux airs populaires. Enfin, c'est maintenant, en France, un ouvrage dont le fond doit comporter une série d'incidents dramatiques, de situations cocasses et burlesques, invraisemblables même, le tout sous une forme de dialogue plein de sel et sans prétentions littéraires.

Labiche et Scribe peuvent être considérés comme les rénovateurs, sinon les créateurs de ce genre. Labiche surtout en fut et en restera le véritable maître. Aujourd'hui le vaudeville est en train de changer d'habit, certains auteurs modernes semblent n'attacher aucune importance à cette nouvelle transformation. Nous connaissons des vaudevilles qui sont sans raison appelés comédies, tandis que de véritables comédies portent la rubrique : vaudeville. Mais à quoi bon fendre les cheveux en quatre ; ce n'est ni le temps ni la place, et revenons à nous-mêmes, c'est-à-dire au vaudeville... américain.

* * *

Le genre variété ou vaudeville, puisque nous continuerons à l'appeler ainsi, n'est pas absolument un "produit américain", puisqu'il existe ailleurs. Ainsi, en France c'est, avec la revue, le programme ordinaire et extraordinaire des cafés-concerts ; à Londres à Berlin et dans les autres capitales du vieux monde, il a "couvert" aux Music-Halls et autres endroits de la folie et de la gaieté.

Mais aux États-Unis, où il a le plus de vogue, — vogue qui en fait, avec le cinématographe, le concurrent le plus sérieux de l'art dramatique — il se compose de tout ce qui peut éblouir les yeux et faire les délices des oreilles de ces bons yankees. Ce spectacle doit être varié ; on en sera convaincu quand je dirai que danses, acrobatie, curiosités, merveilles scientifiques, monologues, chansons, chansonnette, romances, magie, prestidigitation, tableaux vivants, cinématographie, ventriloquie, saynettes, (comiques et, musicales), dialogues comiques

LE VAUDEVILLE américain — ou à l'Américaine, — c'est maintenant un sujet de grande actualité montréalaise. Il serait peut-être plus juste de dire qu'il l'est dans toutes nos grandes villes canadiennes, car nous l'y voyons implanté brillamment et profondément en cette saison théâtrale de 1907-1908.

Ce fut par degrés assez lents et après des débuts plus que modestes qu'il arriva à une quasi-suprématie parmi nous. En plusieurs endroits — dans nos pares notamment — il existait sous d'autres noms, mais entra très bien dans les goûts du public.

Sa faveur commença donc dans le peuple. Les classes select et exclusives de notre pays le dédaignèrent longtemps. Mais l'automne dernier, pour ne parler que de Montréal, le vaudeville américain remporta de haute main la lutte contre la défaveur de ces classes.

L'ouverture du théâtre Bennett marqua le début de cette ère nouvelle ; mais le coup d'éclat fut de voir l'Académie de Musique adopter le genre vaudeville — ce vieux théâtre exclusif, solennel, guindé, dirais-je, qui n'avait reçu jusque-là que les célébrités lyriques et dramatiques des deux continents. Puisque le genre longtemps boycotté est maintenant un des favoris locaux, le temps est venu d'en parler historiquement, de dire ce qu'il est de fait, de détruire certaines erreurs à son sujet.

D'abord, il porte un nom qui ne lui va pas, n'a aucune étymologie logique et n'a rien d'anglais. C'est un mot français, et qui plus est, du vieux français. Il y avait pourtant un mot tout trouvé pour ce genre : *Variety*, variétés.

Mais d'où vint en France ce mot qui n'existe presque plus dans cette même France...

Une manière de poète, troubadour plutôt, nommé Olivier Basselin, qui vivait vers le XV^e siècle, dans le vallon de Vire, en Normandie, composait des chansons satiriques et autres ; et, dit la chronique du temps, ce trouvère allait de *van en vire*, chanter dans les aubergeries, les



Les Reines du Vaudeville



Julia Sanderson

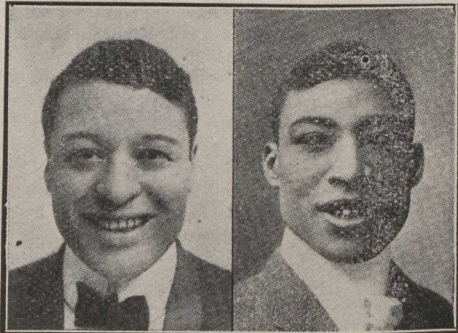
L'UNE des plus brillantes soubrettes du vaudeville
américain et dont le talent est payé sans
compter.

parodies, animaux dressés, musique instrumentale, marionnettes, clownerie, piécettes (en 1 acte toujours) sont les "attractions" habituelles du vaudeville.

Ce spectacle est, on le voit, très varié. C'est pourquoi il mérite son titre: *Variétés* et, en

Chez les adultes, il n'exige ni la tension d'esprit qu'on doit avoir pour suivre une pièce à thèse, ni l'effort de mémoire qu'il faut pour assister aux péripéties de l'action d'un mélo-bouffe. C'est bien, après une journée consacrée au travail, le programme idéal qui comporte les éléments nécessaires pour distraire l'esprit et les yeux.

* *



B. A. WILLAWS et G. W. WALKER
Duettistes en *coon songs* payés \$1,500 par semaine

certain milieux, on l'entend de cette façon, car le plus grand journal consacré au vaudeville, (l'organe de la profession) est intitulé *VARIETY*, et en sous titre: *A Variety paper for Variety people*.

Comme en toute choses il faut établir des démarcations, il en existe pour le vaudeville américain qui, lui aussi, se subdivise en plusieurs catégories, savoir: le burlesque, l'extravaganza, le minstrel et le véritable vaudeville, ou vaudeville de première classe, appelé *advanced, modern* ou *high toned vaudeville*.

Le Burlesque est composé surtout d'actes (numéros) vulgaires, souvent indécents et plats. C'est surtout de lui qu'on ne saurait dire:

Par les mœurs, le bon goût, modestement il [brille].
Et sans danger la mère y conduira sa fille.

L'Extravaganza consiste en une sorte d'opérette sans queue ni tête, véritable pot-pourri de chants, de danses et de dialogues.

Le Minstrel est exactement la même chose que l'Extravaganza, à l'exception, toutefois, que les participants, acteurs, chanteurs ou danseurs, sont nègres—véritables ou le plus souvent simplement grimés en moricauds.

L'Advanced ou Refined Vaudeville, celui qui nous occupe présentement, et qui, notamment au Bennett, fait la joie de tous ceux qui vont au théâtre pour s'amuser, est toujours un spectacle plein d'intérêt, surtout pour les femmes et les enfants, car sans avoir la prétention de donner une sensation d'art ou d'esthétique, sans vouloir procurer au spectateur l'émotion du cœur ou les délices de l'esprit, il n'en est pas moins un spectacle susceptible de délasser et de recréer sainement par son originalité.

On ne peut se faire une idée, même approximative, du coût d'un programme de vaudeville. Si quelques numéros sont peu rémunérés (et c'est l'exception), d'autres atteignent des prix très élevés. On les appelle *head-liner* (mot intraduisible, mais qui signifie vedettes). Ces "premiers sujets" reçoivent jusqu'à dix dollars pour chaque minute qu'ils sont en scène. Certains "artistes" — chanteurs, magiciens, danseurs, diseurs, etc.—ont jusqu'à \$1,500 par semaine. Mlle Lillian Russell, chanteuse, eût même \$3,150 par semaine.



BAILEY et AUSTIN

Artistes copains jouant les *tramps*; les plus fortement payés dans ce genre

On voit que ces salaires dépassent ceux de nos ministres et même celui du gouverneur général du Canada. Les autres, les numéros ordinaires, varient de \$75 à \$500 par semaine. Dernièrement, à l'Auditorium de Chicago, le programme d'ouverture, composé de onze numé-

ros, coûta aux impresarios Klaw et Erlanger, la somme de \$7,500 en salaires. Et pourtant, certains théâtres de vaudeville—tel le "Hammerstein's Victoria Theatre", de New-York—ont réalisé dans un an un bénéfice net d'un quart de million.



LILIAN RUSSELL

Dans les grands théâtres de vaudeville des villes américaines, le montant de salaire payé hebdomadairement aux artistes se chiffre de \$2,500 à \$4,000, et le maximum se produit plus souvent que le minimum. Il monte souvent à \$5,000. Le total des salaires dans les théâtres de drame ou de comédie ne dépasse presque jamais \$2,500 par semaine, tandis que dans le vaudeville une seule représentation atteindra ce montant. Et la différence est énorme si l'on considère que les prix d'admission des théâtres de vaudeville sont cinquante pour cent meilleur marché.

A venir jusqu'à l'an dernier ces "attractions" étaient engagées par l'entremise d'une armée d'agents. Maintenant il n'existe que deux bureaux (*booking-offices*) qui, pratiquement, "contrôlent" ces numéros. Ces deux agences ont inauguré un système de centralisation qui a l'avantage d'assurer au performer un long engagement dont, souvent, les dates et lieux de représentations sont fixés à l'avance pour quatre-vingts semaines (deux saisons théâtrales). On s'applique à réduire le plus possible le temps que les artistes emploient à voyager, en leur assurant des endroits d'arrêt les plus rapprochés possible.

Et les artistes en bénéficient aussi, car, ex-

ception faite pour les gros numéros, ce sont eux qui soldent leur frais de déplacement.

* * *

Après les salaires des artistes, viennent les dépenses courantes du théâtre. Le loyer, pour sa part, engloutit \$10,000 à \$25,000, montant qui, à New-York, s'élèvera à \$75,000 par an.

Puis, il faut compter l'entretien du théâtre, (payé par le locataire) et qui est aussi un item important, puisqu'il représente, par an, un montant allant de \$5,000 à \$15,000.

Le salaire du personnel de la salle et de la scène—s'élevant rarement à moins de cinquante personnes—dont la part pour six jours de travail, est d'environ \$1,500—vient ensuite. Et c'est la moyenne. Le Keith Theatre, à Boston, emploie 139 personnes.

Au résumé le total de dépenses annuelles



MISS VIOLA TREE

Artiste de vaudeville dont la spécialité était le travesti et qui va épouser lord Granby

d'un grand théâtre de variétés est environ un de million de dollars.

* * *

Le plus étonnant dans le monde du vaudeville, c'est la rapidité avec laquelle s'élèvent

les traitements. Je ne puis citer que quelques exemples empruntés à un article de M. Hartley Davis, paru dans le *Everybody's Magazine*.

Sam Bernard, diseur de monologues, débuta à \$200. Il gagne maintenant \$2,500.

Il y a douze ans Houcimi se contentait de \$50 que lui payait tous les samedis le directeur d'un "Museum" de New-York. Il vient de signer un engagement de deux ans à \$1,500 par semaine.

Vesta Victoria gagnait, dans un Music Hall, de Londres, \$75 par semaine. Elle vint à New-York où l'attendaient \$400. Mais elle "sortit de la misère" en chantant *Waiting at the church*, et son salaire sauta à \$2,500. Une de ses compatriotes, Mlle Alice Lloyd, est dans le même cas. A Londres elle avait \$150. Elle eut \$350 en Amérique. Maintenant on la paie \$1,500 par semaine.

Henry Lee, acteur de drame, trouva en entrant dans le vaudeville un engagement lui assurant \$800.

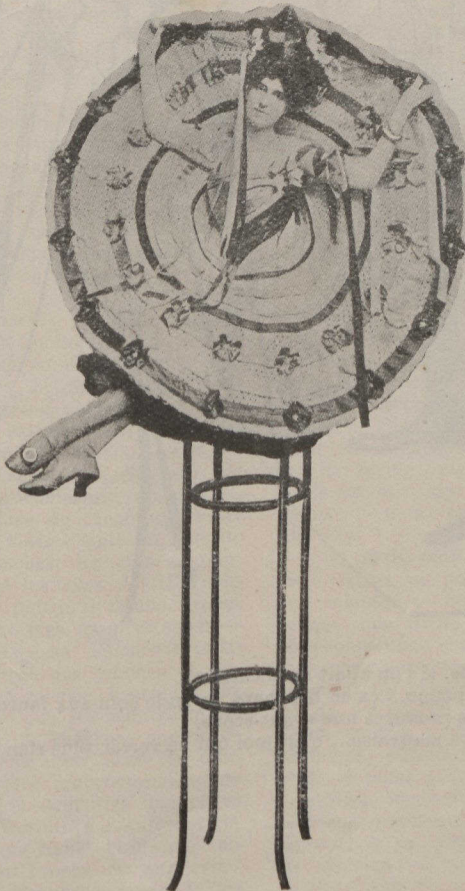
Nat Wills, dont la spécialité consiste à dire des monologues dans un costume de tramp, reçoit \$750.

M. Knowles, un Canadien, entra dans la carrière, il y a quelques années, avec une pitance de \$25 par semaine. Il chante maintenant des *coon songs* à raison de \$1,500.

En terminant, ces autres chiffres pour achever de bien faire comprendre l'expansion prise par un genre d'amusement dont Montréal ne fait que commencer à connaître les splendeurs.

L'"industrie" du vaudeville compte 5 journaux spéciaux; 350 grands théâtres coûtant de \$250,000 à \$350,000 chacun; des directions ayant un budget annuel de dépenses s'élevant à \$300,000, et réalisent autant en bénéfices nets; des "entrepreneurs" possédant individuellement jusqu'à 20 théâtres; d'autres qui en "contrôlent" jusqu'à 200; enfin 7,000 artistes—*numbers*, pour employer le terme consacré—qui vivent de la scène vaudevillesque.

Tout se résume en ces paroles de Martin Beck, un des grands impresarios du vaudeville américain: "I am a business man and my business is to amuse people."—"Je suis un homme d'affaire, et mon affaire, c'est d'amuser le public."



La Question des Chapeaux

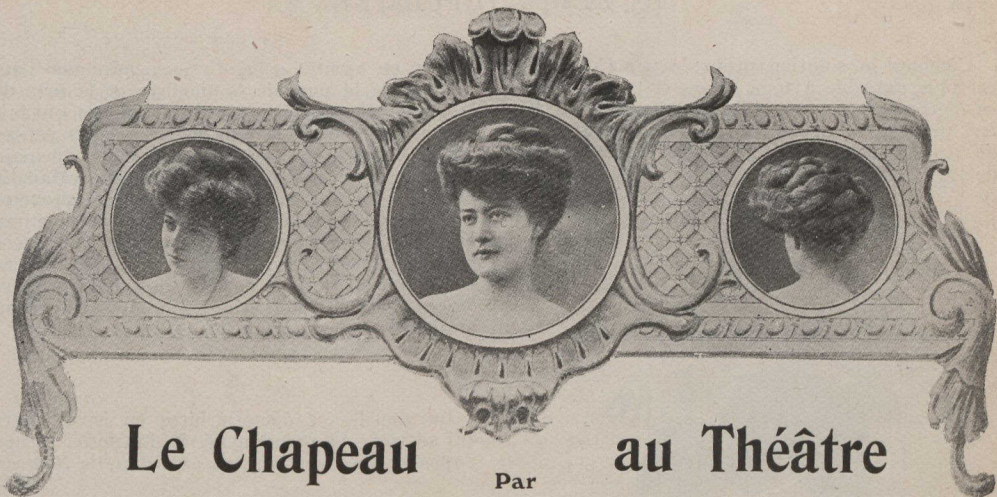


Elles. — Une idée, si l'on allait au théâtre ?

Lui. — Elle est bonne... ça en bouchera un rude coin aux fauteuils d'orchestre.

Elles. — Tu nous prendras une avant-scène.

Lui. — J'la trouve mauvaise... c'est moi qui ne verrai plus rien.



Le Chapeau au Théâtre

Par

MISTIGRIS

Qu'il était joli le chapeau
 Qui m'empêchait de voir la pièce...
 Il naviguait, tel un bateau,
 Sur le flot doré d'une tresse
 Et semblait glisser à fleur d'eau
 Sur l'ondulé de sa maîtresse...
 Il était facile de voir
 Que celle qui choisit sa forme
 N'avait pas pleuré pour l'avoir,
 Car son calibre était énorme,
 C'était un superbe morceau,
 Un chapeau de géante espèce...
 Était-il en feutre ou en crin?
 Ma foi, je ne saurais le dire.
 Car on ne voyait pas un brin
 De la carcasse du navire,
 Lequel sombrait sous le fardeau
 De son luxe et de sa richesse...

A INSI chante Zamacoïs, le poète épique des petits travers sociaux. Dans le cas qui nous mit tous en émoi, il y a déjà quelques semaines, le chapeau en litige n'avait rien de l'envergure géante, de la *pomposité* fulgurante du "bateau" qui excite si joyeusement la verve du plus versatile des rimeurs contemporains. C'était un chapeau de bon goût, pas du tout encombrant, qui s'était, par surcroît de tact, placé de façon à n'avoir derrière lui qu'un mur. Mais c'était un mur de Venise, dans lequel marchait un être inquiet, zélé, et maladroit comme les zélés. De là l'incident—incident heureux, puisqu'il donna au public l'occasion d'exprimer très manifestement—par la voie de l'interview—sa délicate sympathie à la fois méritante de nos femmes de lettres : François. Heureux encore, l'incident, car il nous permit de savoir que les montréalaises sont contre le chapeau au théâtre, spontanément, sans qu'il soit besoin d'un ukase ou d'un règlement policier. Il reste maintenant acquis que ne sont d'une opinion contraire que celles dont la figure ou l'intellectualité requièrent la collaboration d'un chiffon haut chiffonné ou d'un parterre planté sur broche ou sur crin. Le plus piquant fut que François avait été des

premiers d'entre nous à requérir devant le tribunal de l'opinion publique contre le chapeau au théâtre. Elle l'a d'ailleurs rappelé dans une lettre aux journaux à nouvelles :

" Certes, disait-elle, les femmes doivent enlever leur chapeau au théâtre. J'en ai, d'ailleurs, la première, émis l'idée dans un article, écrit, il y a quelques années, que je suis prête à soutenir encore, sans que je ne me contredise en quoi que ce soit."

De tous les confrères de François, il n'y en eut qu'un qui lui donna tort—dans le *Soleil*, je crois ;—encore eut-il l'excuse de ne pas connaître les premiers éléments de l'affaire. Ce qui lui fut mandé en bonne et preste prose, par François elle-même. Maintenant, élargissons la question.

×

Colombine, qui fut la première personne interviewée, répondit avec son inaltérable bon sens, terminant ainsi :

" Les circonstances, comme les chapeaux en changent l'espèce (du péché) ainsi que disait le petit catéchisme de mon temps. Si le chapeau est de forme exigüe, gracieux et coquet, il a toujours sa place sur la tête d'une femme comme le point sur l'i, comme un papillon sur une rose."

C'est là la politique du compromis. En d'autres termes, si, pour une des raisons multiples et valables—malaise, économie, manque de temps—une dame n'ayant pu se faire coiffer convenablement doit porter chapeau au théâtre, que ce chapeau soit un soupçon de chapeau tout en étant un chapeau. Je fais connaître ici quatre de ces gentils "pacificateurs", dont les modèles, soumis à de hargneux "masculinistes" parisiens, eurent le don de faire dire, galamment, à celui qui se constitua leur interprète :

—Mais, madame, de tels bijoux sont de beauté à concurrencer celle de la plus fine comédie... Et comme en France, tout finit par de l'esprit—en chanson ou autrement,—une autre Guerre de Sept Ans fut évitée.

Combien la solution proposée par Colombine est plus agréable à tous, et court plus de chance d'être agréée, que celle du "barbu" du *Soleil* précité. Ce monsieur propose des remèdes de... chirurgien. Bistouri, scie et hache, rien de moins. Lisez :

Chapeau de Théâtre



L'idéal du genre

"Que la salle du théâtre soit divisée en deux. A droite les dames, à gauche les hommes. De cette manière il y aura liberté et égalité pour tous les spectateurs. De cette manière le côté femme pourra déployer à son aise tous les miracles de la modiste. Le côté homme aura l'avantage de voir la scène parfaitement, et le loisir, dans les entr'actes, de lorgner le beau sexe. Ou bien encore, que la direction réserve pour les hommes les dix ou quinze premières rangées, laissant aux dames tout le reste de la salle, en arrière."

Reconnaissons, en toute loyauté, que dans la queue de son article, contrairement à l'axiome, l'auteur a supprimé tout venin et laissé entendre, avec beaucoup d'esprit, que ce "séparatisme" était du "pince-sans-rire", sans plus.

X

Je consens n'avoir pas la cruauté de reprocher le chapeau au théâtre à certaines femmes. Pourquoi y vont-elles? pour la pièce? elles ne sauraient la comprendre. Mais elles y vont et beaucoup, ce qui arrondit le budget de nos salles. Elles y vont pour paraître, et, très logiques, elles se parent comme des chasses, ce qui fait "aller" plusieurs industries et commerces qui, sans elles, peut-être seraient dans le marasme. Elles portent de beaux cheveux, postiches ou non, mais on ne peut changer de cheveux comme on change de chapeaux. Donc... Je demanderais même, qu'au privilège concédé à ces dames de porter tous les chapeaux inimagi-

nables, on ajoutât celui d'y suspendre une pancarte avec le nom de la modiste et le prix de la chose. Il y a mille à parier qu'elles ont fait connaître les deux le jour même à leurs petites amies, ou le leur feront connaître le lendemain — on ne perd pas pareille jouissance. Mais le public, celui qui souffre de ces murs mitoyens, n'a-t-il pas droit au nom de l'architecte et au prix de la construction? Si peu suffit si souvent pour compenser gros dommage, quand ce ne serait que pour nous donner plus matière à rire de ces têtes de linottes qui sont déjà si encombrantes à l'état nature.

X

La gentille et docte arbitre en savoir-vivre qui se voile du pseudonyme de Liselotte, et que j'appelle si souvent à mon aide dans le *Samedi*,

Chapeau de Théâtre



Bon second

écrit ces simples paroles à l'article *Le Chapeau au Théâtre* dans son beau livre: *La Vie chez Soi et dans le Monde*:

"Il est de mauvais goût de porter des chapeaux pouvant gêner les voisins.

"Il est de mauvais ton aussi, en ce cas, de se plaindre pendant toute la soirée d'une voisine dont la coiffure vous cache une partie de la scène."

"C'est tout; et c'est assez, me paraît-il. D'une part, ne pas imposer de gêne aux autres; de l'autre, ne pas se conduire comme des malotrus si cette gêne nous est causée. Respect aux dames, toujours.

Oh! quand il s'agit d'un mufle qui arbore le couvre-chef, il n'en va plus de même. Ce n'est pas moi qui vous conseillerai de le servir "à la mère Angot"; mais j'avoue éprouver un bonheur de la plus belle eau, quand je vois houspiller de la bonne façon un de ces "mal bâtis", comme on disait autrefois.

A ce propos, laissez-moi citer tant bien que

mal, de mémoire, cette "pointe sèche" intitulée *Decrescendo* que je lisais tout dernièrement dans un petit journal humoristique de Genève, le *Papillon*, je crois. Voici :

Dans un petit théâtre. Un monsieur, aux premières, a son chapeau sur la tête. Un gavroche l'interpelle :

—Otez vot' chapeau, m'sieur, si vous plaît.

—Otez vot' chapeau, m'sieu.

—Otez chapeau.

—Chapeau.

—tez, peau.

—Peau.

—Eau.

Chapeau de Théâtre



Un peu plus accentué

—Hé, dis donc, ver de vase, vas-tu ôter ton chapeau?

Le monsieur ôte son chapeau.

×

Tout consiste à savoir s'entendre, à se faire des concessions, au théâtre comme ailleurs. Que serait la vie, dites-le-moi, s'il fallait que chacun des deux sexes refusât de se soumettre aux mille et unes conventions qui cachent aussi opportunément notre sauvagerie latente que la peau recouvre les *dégoutanteries* de notre organisme...

S'il est dans la nature impétueuse, irréfragable, irréductible de certaines femmes d'exhiber leur linge en public pour le seul plaisir de la chose ; si la rue, le salon, le magasin, ne suffissent pas, pourquoi, nous autres hommes, n'organiserions-nous pas à nos frais, tout comme pour

les produits naturels du potager et de la prairie, des expositions où ces dames pourraient étaler les fleurs et les légumes qui... végètent sur leurs têtes?

Allons, suis-je assez de bonne composition?

Il paraît qu'un *revrend* américain a commencé un mouvement contre le "chapeau à l'église". Il est vrai, par contre, qu'un journaliste de Montréal a découvert que Saint-Augustin—ou un autre saint—oolige les femmes à se chapeauter dans le temple de Dieu. Quoi qu'il en soit, la femme au chapeau "quand même" aura droit à d'autant plus de compensations, que le terrain remue sous ses pieds et que l'autorité de Saint-Augustin pourrait bien ne plus suffire à la remettre en équilibre.

Autres temps, autres mœurs, et autres formes de chapeaux.

J'entends crier: Trop longtemps la Mode a mené la femme et la femme a mené l'homme... Allons, allons! Un physiologiste n'a-t-il pas laissé comprendre que la femme a un membre de plus que l'homme, et que ce membre est la Mode?

Et puis, c'est nous qui avons gâté la femme, qui l'avons parée, pour notre jouissance, pour celle de nos yeux, de notre orgueil, de notre ambition, de notre égoïsme.

J'admets qu'en matière de chapeaux, nous lui avons concédé trois pouces et qu'elle est en train d'en prendre vingt. Bah! il fallait s'y at-

Chapeau de Théâtre



La dernière limite (pour petite femme)

tendre. Une patte aujourd'hui, quatre demain, comme dans la fable.

Autrefois, la femme trouait le ciel avec le paratonnerre de chevelures dont il faut revoir les images pour y croire: ancêtres directs des *sky-scrapers* américains.

Béniſsons le Ciel qu'il ne ſoit pas encore venu à l'eſprit de ces dames de reſſuſciter les pyramides capillaires du 17^e ſiècle et d'y aſſeoir à califourchon les chapeaux à trois étages d'aujourd'hui.

Il ne nous reſterait plus, en tout partage, que le paradis au théâtre et à la fin de nos jours.

×

L'homme ne peut pas échapper à ſon ſort.

Nous avons crié à l'indécence; elle a augmenté l'ampleur de ſes jupes et agrémenté celles-ci de trente-six falbalas. Nous avons dit qu'elle nous ruinait; elle a économisé la moitié de l'étoffe, mais a placé l'autre en manière de traîne, juſte au moment où il revenait le mode de voir des microbes partout. Autre désastre. Pour varier, elle a reſſerré un peu plus ſon corſet et, très ingénieux, nous y avons vu l'origine de l'appendicite bien que nous ayons celle-ci plus ſouvent qu'elle.

Ce qui revient à dire qu'en voulant changer



Chevelures d'autrefois

Mieux vaut cent fois le chapeau le plus audacieux, car, avec des prières ou de la dynamite, on peut le faire disparaître, tandis que le cheveu naturel ou non, quand il y est, il y reste.

Quoi qu'il faſſe et ſous toutes les latitudes, il doit un peu abdiquer de ſes aiſes et de ſes envies devant la femme. Celle-ci peut d'ailleurs plaider atavisme, ayant été formée d'une de nos côtes, ce qui devrait nous engager à crier moins fort, à ne pas imiter les anguilles de Melun.

Nous nous plaignions autrefois de la crinoline laquelle, pourtant, existait à une époque où la population était moins dense et notre pantalon plus étroit. Avec ſa logique naturelle, la femme eſt allée tout droit à la robe-fourreau.

la miſe de la femme, nous n'avons fait qu'aller de mal en pis; et ce qui eſt conſolant, c'eſt que ce ſera toujours ainſi. Peut-être nous ennuierions-nous s'il en était autrement. Nous ſommes ainſi faits.

Mais ſi cela peut vous conſoler, confrères en ſexe, laissez-moi vous apprendre que les maris de Bornéo ſe plaignent de ne plus pouvoir embrasser à leur aise leurs nombreuses... moitié, parce que celles-ci portent, au nez, des anneaux plus gros. Ainſi l'a voulu, en ce délicieux pays, la Mode dont l'empire a ce point

de ressemblance avec celui de la Grande-Bretagne : que le soleil ne couche jamais dessus.

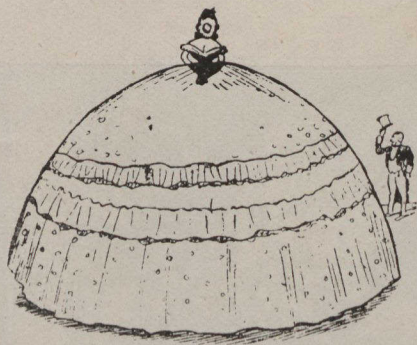
×

Je crois que ce fut le vrai même soir où se produisait l'incident du chapeau montréalais, un événement de même nature arrivait dans un théâtre de Paris. Voici ce qu'en a dit Paul Ginisty dans le *Petit Parisien* (les commentaires sont en plein dans la note que j'estime juste) : "J'ai été témoin, hier, d'une de ces petites manifestations qui prouvent, tout au moins, que nous sommes loin du temps où le parterre criait : place aux dames ; et où, selon le mot d'un chroniqueur du dix-huitième siècle, "on ne pouvait être sûr d'une place au spectacle, tant qu'il pouvait y arriver une femme, fût-elle douairière ou borgne". Les spectatrices dont il s'agit n'étaient ni douairières ni borgnes. Elles étaient même jeunes et avenantes. C'étaient vraisemblablement des personnes qui n'avaient eu que de faibles échos de la grande

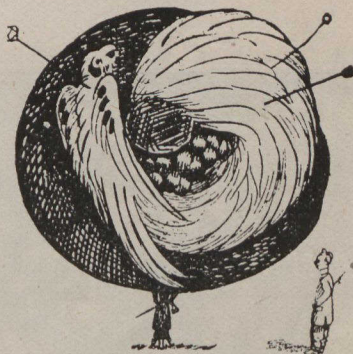
bouchent la vue, mais peut-on la comprendre jusqu'à l'insolence envers des dames qui n'avaient pas de défenseur et qui, justement, ne portaient que des chapeaux de proportions assez modestes ? Elles ne se livraient, en tout cas, à aucune espèce de bravade, et elles n'avaient péché que par ignorance. Cette petite scène révélatrice du dédain nouveau pour les plus élémentaires habitudes de courtoisie m'a, je l'avoue, semblé assez pénible. Au delà de ce mince incident, on pouvait voir une fâcheuse indication de la facilité de l'oubli des égards qui semblaient naguère les plus naturels. Cet "oubli" on peut le remarquer en beaucoup d'autres circonstances, dans les relations journalières, dans la rue, en chemin de fer, dans les voitures publiques, et cela est sensible dans la ville où, il n'y a pas longtemps encore, le respect de la femme était poussé plus loin."

Quelques jours après, à l'Odéon, se produisit un autre incident qui avait l'honneur du cablogramme dans le *N.-Y. Herald* du 15 décembre. Deux dames refusèrent d'enlever leurs

Quand ce n'est pas une chose, c'est l'autre



AUTREFOIS:—Le Ballon



AUJOURD'HUI:—Le Chapeau

querelle des chapeaux, arrivant de province, peut-être. A peine furent-elles installées dans leurs fauteuils (et notez qu'elles étaient dans une salle élégante de première représentation, semblant de bonne compagnie) qu'un murmure s'éleva, dont elles cherchèrent la cause, de bonne foi. Le murmure grossit, devint presque menaçant, et elles furent bien obligées de s'apercevoir, peu à peu, qu'il était dirigé contre elles. Puis ce furent des invectives directes, et l'exclamation impérative : "Chapeaux ! chapeaux !" devint une sommation de se décoiffer. Leur confusion était extrême, et, se voyant l'objet de ces colères excessives, elles ne savaient quel parti prendre. Abusant de leur trouble, la foule—une foule qui avait, cependant, les apparences d'une élite—accentua sa réclamation, avec une sorte de violence. Les pauvres femmes, éperdues, ne trouvèrent rien de mieux à faire que de se retirer, sous les huées... On comprend l'exaspération des spectateurs devant une rangée de monuments à plumes qui leur

chapeaux, alléguant qu'elles n'étaient pas coiffées convenablement. L'auditoire fit un chahut épouvantable, notamment deux messieurs placés directement derrière les chapeaux. Le directeur requit ces mécontents de se taire ou de déguerpir, mais tout l'élément masculin menaça de partir avec eux et de se faire remettre son argent au guichet. Alors le directeur dirigea les deux dames sur une loge heureusement innocuée, et les choses reprirent leur cours naturel.

* * *

Commentant tous ces contietemps que nous vaut la vanité obstinée, Henri Maret dit dans un récent *Carnet d'un Sauvage* : "Le code mondain a des obligations qui amusent singulièrement les philosophes. Une des plus comiques est celle de diner, les hommes en habit, les femmes en toilette de soirée. Pas moyen d'avaler un potage, si l'on est en veston ou en robe montante : cela ne passerait pas. Le vin le

plus ordinaire refuserait de se laisser déboucher pour des amateurs en jaquette. Et dans certaines maisons on se soumet à cette règle même dans la plus stricte intimité. J'ai connu un monsieur qui, à la campagne, seul avec sa femme, aurait mieux aimé mourir de faim que de se mettre à table avec son vêtement ordinaire : et il forçait sa malheureuse moitié à se décoller tous les jours. Un soir que celle-ci, fatiguée par une excursion, avait cru pouvoir se dispenser du falbalas, il la fit remonter avec indignation. C'eût été en effet un spectacle épouvantable que celui d'une dame avalant un morceau de saumon sans avoir les épaules nues. Les hôtels même s'en mêlent, et il en est un qui, la semaine dernière, a expulsé un comte et une comtesse assez audacieux pour se présenter à la table d'hôte sans le costume obligatoire. Faire toilette en voyage, là est le comble. Oh ! qui nous rendra les vieilles auberges où, sous les vastes cheminées, on voyait flamber les volailles ?”

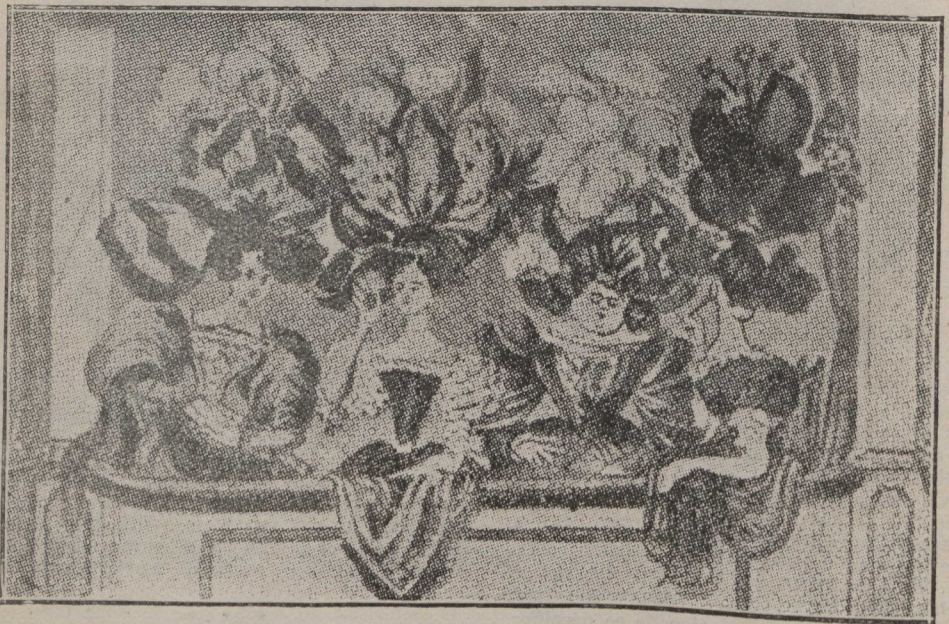
* * *

POST-SCRIPTUM.— Hier soir, 27 décembre, j'ai été témoin de l'heureuse façon dont se règle la question du chapeau, quand on a du doigté. C'était dans la jolie salle de notre fashionable Collège du Mont Saint-Louis, où se donnait devant un bel auditoire une de ces séances comme on sait si bien les organiser et les mener à bonne fin en cet endroit. Il y avait beaucoup de dames. Les unes enlevaient le chapeau en arrivant ; d'autres coiffées d'un soupçon de toque restaient telles. Quant à celles qui étaient surchargées et pensaient à tout autre chose, elles recevaient la visite d'un gentil collégien qui demandait avec cette voix qui est bien encore celle de la mère et va bientôt être en harmonie avec la moustache naissante : “Vous serait-il désagréable d'enlever votre chapeau ? Il va faire très chaud et le programme est long...”

De suite le chapeau pirouettait et la dame disait : “Sont-ils fins, ces enfants !”

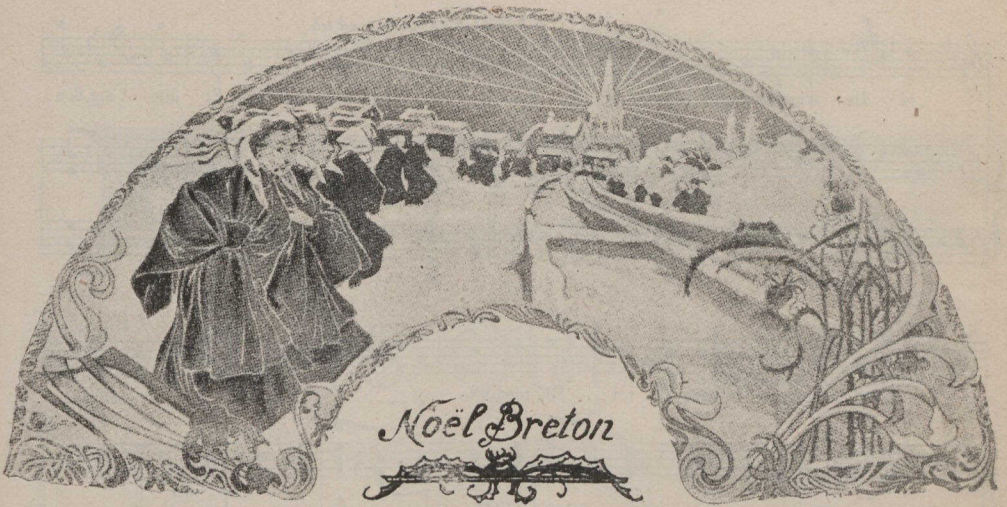
Ce qui prouve qu'avec des formes de courtoisie on vient toujours à bout des formes de chapeaux.

Où ! la forrme...



Une loge d'Opéra, à Londres, en 1804

VIEILLE estampe découverte par le *Pearson's Magazine*. Si on mesure les dimensions des chapeaux d'alors, on verra qu'il y a incontestablement progrès en 1908.



Paroles
de
THÉODORE BOTREL

NOËL A BORD

Musique
de
E. FEAUTRIER

Moderato

PIANO

f *marcato*

Solo $\text{\$}$

A mis, veillons tous à ge-noux: - No-ël va venir parmi

p

Chœur ad lib.

Solo
Un peu plus vite

nous! - S'il nais, sa-chez les ma-rins... Que fe-raient les Mathu-rins: A près l'avoir complimen-

f REFRAIN en Chœur, ad lib.

té Ils trinqueraient à sa san - té Pour ou - bli - er nos pei - nes, Et dig et dig don

2^e Couplet

daine - Sans prêtre et sans au - tel - Fê - tons No - èl - - !

Mou -

suivez

I
Amis, veillons tous à genoux:
Noël va venir parmi nous!
—S'il naissait chez les marins,
Que feraient les mathurins?
—Après l'avoir complimenté,
Ils trinqueraient à sa santé.
(Au Refrain.)

II
Monsieur le Recteur nous l'a dit
Dans une étable Dieu naquit...
—S'il venait chez les marins
Que feraient les mathurins?
—Ils ont pour Lui, dans l'entrepont,
Un petit nid bien chaud, bien bon!
(Au Refrain.)



III
Les pauvres parcs de Jésus
N'avaient rien à manger non plus...
—S'ils venaient chez les marins
Que feraient les mathurins?
—Ils donneraient leur meilleur lard,
Du cidre ou du vin plein leur quart!
(Au Refrain.)

IV
Pour chauffer le petit Jésus
L'âne et le bœuf soufflent dessus...
—S'il naissait chez les marins
Que feraient les mathurins?
—Pour réchauffer le divin Fioux,
Ici, les ânes sont nombreux!
(Au Refrain.)

V
Hérode a, dit-on, ordonné
De massacrer le nouveau-né...
—Si l'on vient chez les marins
Que feront les mathurins?
—Ils empoigneront ces torbans,
Et les prendront dans les haubans!
(Au Refrain.)

VI
(plus lent)
Amis, dormons à notre tour:
Voici venir l'aube du jour;
Hélas! Noël, je le crains,
Doit oublier les marins...
—Dame!... Il est occupé, là-bas,
À consoler nos petits gars!
(Au Refrain.)



PUITS-QUI-PLEURE

— PAR —

MAXIME AUDOIN

ROMAN COMPLET



ORSQUE je reçus ma nomination de professeur de quatrième au collège de Saint-Julien, je ne pouvais guère prévoir l'étrange enchaînement de circonstances qui allaient me lancer en plein mystère, — en plein drame?...

Mais procédons par ordre.

Saint-Julien est une vieille petite cité bretonne dont quel-

ques quartiers, en pleine vie moderne, évoquent une vision du Moyen-Age. Il y a à abondamment de quoi enchanter les amateurs de pittoresque. Pour ma part, je fus enthousiasmé quand, par une adorable matinée de fin de septembre, l'omnibus me déposa, au premier coup de cloche du déjeuner, devant le perron de l'«Hôtel de France», après un trajet en chemin de fer à travers un pays accidenté et boisé à souhait.

Sitôt mon déjeuner expédié, je m'empressai de faire un bout de toilette et d'aller présenter mes devoirs à mon principal. J'eus la joie de rencontrer dans M. Rozier, — c'était le nom de mon nouveau chef, — un homme aimable, bienveillant, d'esprit ouvert, qui m'accueillit avec la plus charmante cordialité. Nous causâmes, il me fit visiter le collège, et, quand nous fûmes de retour dans son cabinet, je pris la liberté de lui demander conseil pour mon installation.

— Bien que célibataire, lui déclarai-je, j'ai horreur de la chambre garnie et de la pension de restaurant: croyez-vous que je puisse me procurer une petite maison où une femme de ménage me préparerait mes repas?

M. Rozier réfléchit un instant.

— Je vous avouerai que la question du logement est terriblement difficile à résoudre à Saint-Julien, où chacun possède sa «chacunière», où les fonctionnaires, passé un chiffre prévu, — et

c'est le cas actuellement, les cadres se trouvant au complet, — ont toutes les peines du monde à se caser... En fait de maison, je n'en vois qu'une dans la «Ville-Haute»... seulement...

Mon Principal hocha la tête, laissant sa phrase inachevée.

— Seulement?... insistai-je.

— Etes-vous superstitieux?

— Pourquoi cette question? demandai-je, surpris.

— La maison dont il s'agit a été récemment le théâtre d'un crime auquel l'opinion s'obstine, en dépit de la condamnation du coupable, à prêter des dessous mystérieux, — et, ma foi, personne ne se soucie de l'habiter.

— Diable?

— Ne souriez pas: vous paterlez un Saint-Julienais pour passer seulement une nuit dans la *Maison du Crime*, — c'est le nom sous lequel on la désigne maintenant, — aussi sa nouvelle propriétaire, la vieille Môme, vous la louerait-elle vraisemblablement à bon compte et, en outre, s'arrangerait-elle avec vous pour votre ménage et votre cuisine: son ancien maître, monsieur Honoré, était réputé un fin gourmet.

— Un crime? un mystère?... Savez-vous bien, mon cher Principal, qu'en voilà deux fois plus qu'il n'en faut pour piquer ma curiosité?

— Mon Dieu, si cela peut vous intéresser, je vous résumerai en deux mots l'histoire, — dépouillée de la légende. — Au mois de janvier dernier, un surnuméraire de l'enregistrement, Jean Grenier, vint remplacer ici par intérim, notre receveur. Il s'éprit d'une charmante jeune fille appartenant à la Société de Saint-Julien, Mlle Juliette Vernon, qui ne se montra point indifférente à sa recherche. Un mariage semblait devoir à brève échéance dénouer le roman ébauché, malheureusement une brouille existait entre la mère de la jeune fille et l'oncle du surnuméraire, Monsieur Grandeau, plus connu dans la ville sous son prénom de «Monsieur Honoré». — Si bien que ce dernier opposa un veto formel à l'union projetée. Une vive discussion à ce sujet éclata un soir entre les deux

hommes.— Le lendemain matin, on trouvait Monsieur Honoré étranglé dans son lit, et l'on constatait la disparition d'une somme importante qu'il tenait en réserve pour le cautionnement de son neveu, orphelin sans fortune. Celui-ci était parti dans la nuit. Aucune trace d'effraction n'ayant pu être relevée qui permit d'imputer le crime à une personne étrangère à la maison, les soupçons se portèrent sur le jeune homme; l'enquête fit découvrir contre lui un ensemble de faits écrasants qu'il serait trop long de détailler.— Bref, il fut arrêté, jugé, et condamné aux travaux forcés à perpétuité. Il a été expédié en juillet dernier, à la Nouvelle-Calédonie,—et voilà.

—C'est tout?

Mon Principal prit un air fermé qui, loin de satisfaire ma curiosité, l'irrita encore davantage.

—C'est du moins tout ce qui m'est raisonnablement permis de vous dire de cette triste histoire; je dois néanmoins ajouter que ce Jean Grenier n'avait nullement les façons d'un assassin: je l'ai rencontré dans le monde, et, il m'a laissé personnellement une impression favorable, sympathique même; ses chefs et tous ceux qui le fréquentaient le tenaient pour un gargon travailleur, rangé, très doux. A quel emportement a-t-il cédé, à quelle suggestion, à quel vertige inexplicable?... on se perd là-dessus en conjectures.

—Je vois bien le crime.—Mais le mystère?

M. Rozier haussa les épaules.

—Interrogez la vieille Môme, elle en sait là-dessus et vous en dira plus long que moi.

Sur quoi, je pris congé de mon principal. Inutile d'ajouter que cette histoire m'avait passablement intrigué.

J'allai trouver la vieille Môme, et la priai de me faire visiter la maison,—qu'elle avait héritée de "son Monsieur" en récompense de ses longs et loyaux services.

Elle me demanda.

—C'est-il donc que vous voudriez me la louer?

—Sans doute, si elle me convient.

La bonne femme fixa sur moi ses petits yeux gris, au fond desquelles je pus lire de l'étonnement.

—Vous ne savez peut-être pas?...

—Si, je sais.

—Ah?...

Sans plus d'observation, elle déposa son tricot, décrocha un trousseau de clefs pendu au-dessus du manteau de la cheminée et me dit:

—Suivez-moi.

—Vous n'habitez donc pas votre maison?

Je surpris sur son visage parcheminé une fugitive expression d'effroi.

—Non, répondit-elle entre ses dents.

—Pourquoi donc?

Elle manifesta une certaine hésitation.

—C'est trop grand et trop beau pour une pauvre femme comme moi.

—Si nous faisons affaire, consentiriez-vous à y venir tenir mon ménage?

—Dame, vous y restant, ce serait à voir,—mais nous v'là arrivés, je vas vous ouvrir.

Une de ces vastes demeures bourgeoises, bâties comme nos pères bâtissaient, sans ménager les matériaux, donnant une impression d'éternité avec leurs murs épais de plus de deux pieds, leurs toits immenses en éteignoir, leurs solives énormes en cœur de chêne supportant des plafonds d'une hauteur démesurée, leurs escaliers de pierre monumentaux, leurs massives boiseries, leurs ferrures robustes patiemment forgées et ciselées. Celle-là datait d'un siècle pour le moins; le temps avait seulement bruni

les boiseries et couvert d'une patine noirâtre le granit fin, jadis d'un beau gris bleu, que l'on extrait des carrières du pays; une douzaine de générations pouvaient encore s'y succéder sans qu'il fût trop besoin de faire appel au charpentier et au maçon.

Elle se composait d'un rez-de-chaussée sur cave et d'un étage surmonté de mansardes. Seule, la façade principale, sombre, morne et froide, avec des fenêtres grillées de lourds barreaux, s'ouvrait au nord sur la rue; les trois autres pans, qu'entourait un jardin, étaient masqués à mi-hauteur par un mur de couvent ou de prison percé d'une porte charretière. Quant à la porte d'entrée, hérissée de têtes de clous à facettes, munie d'un judas à lames de cuivre, et d'un heurtoir curieusement ouvragé, l'on y accédait par un perron semi-circulaire à six marches, suintant une sorte de bave verte.

L'aspect extérieur n'était rien moins qu'engageant. Mais, franchi le seuil, je me trouvai dans un beau vestibule bien éclairé au midi par une large baie vitrée s'ouvrant sur le jardin.

Le salon, meublé avec le luxe cosu de la vieille bourgeoisie de province, et la salle à manger lambrissée de châtaignier, qui, avec le vestibule et la cuisine, constituaient le rez-de-chaussée, m'avaient déjà séduit,—je fus décidément conquis lorsque j'eus visité le premier étage. Il y avait là, notamment, une chambre de dimensions peu ordinaires, où le soleil entraît à flots par deux hautes fenêtres, et que je choisis mentalement pour y installer mon cabinet de travail. De ces fenêtres, en effet, la vue était superbe, la maison, s'élevant presque sur le point culminant de la ville dominait un panorama merveilleux de collines boisées s'étageant par plans superposés fuyant et se dégradant en une gamme tendre nuancée à l'infini,—un éblouissement, une magie. A mes pieds, le jardin descendait en escalier, par une succession de terrasses plantées d'ormes et de tilleuls quasi centenaires, jusqu'à mi-pente du coteau qui dévale jusqu'au quartier dénommé la "Ville Basée".

La vieille silencieuse, son trousseau de clefs à la main, guettait anxieusement mes impressions.

Je lui demandai son prix.

—Alors, ça vous plaît?

—Oui, et, si vous vous montrez accommodant, je suis tout disposé à devenir votre locataire. Mais il faudra que vous consentiez à me servir: on m'a parlé de vous comme d'une cuisinière émérite.

—Pour le certain que Monsieur Honoré était difficile.

—Oh, alors moi, vous ne me trouverez guère exigeant. Allons, décidez-vous.

—Eh bien, soit,—à une condition, toutefois.

—Laquelle?

—C'est que, quand il vous arrivera de vous absenter, vous me permettrez d'aller coucher ailleurs.

—Pourquoi donc?

Môme parut embarrassée.

—A mon âge, on n'aime point rester seule, la nuit, dans une maison où il s'est passé... ce que vous savez...

—Je vous avouerai que je ne sais pas grand chose sur ce qui s'est passé ici, et je compte même sur vous pour me renseigner plus amplement à ce sujet.

—On ne vous a pas tout dit?

—Non.

Et j'ajoutai en plaisantant.

—Quel est donc ce mystère?

Ma réponse assombrit subitement le visage

ratatiné de la pauvre bonne femme. Elle dut penser.

—Quand j'aurai "tout dit" à ce Monsieur, bien sûr, il fera comme les autres, il ne voudra plus me louer ma maison...

Je m'empressai de la rassurer.

—Je ne suis pas peureux, la mère; allons, formulez vos conditions et ne m'écorchez pas.

Ma foi, non, elle ne m'écorcha pas, la vieille Môme: j'acceptai son premier prix, sans marchander, et lui donnai le denier à Dieu. Il fut convenu qu'elle me préparerait la maison de façon à ce que j'y pusse envoyer mes malles dès le lendemain, et nous redescendîmes au rez-de-chaussée.

J'avais oublié de visiter la cuisine, je tins à y jeter un coup d'œil. La cuisine, c'est, je veux dire, c'était le sanctuaire des maisons de province. Celle-là, très vaste, était des plus confortables: les volets poussés, il me fut donné d'admirer un bataillon de casseroles, de chaudrons, de bassines, une profusion d'ustensiles variés en cuivre et fer battu de toutes les dimensions et à tous usages alignés en bel ordre, astiqués en conscience, nets, reluisants comme argent et or. Un antique tourne-broche à contre-poids s'élevait au coin d'unâtre de dimension à permettre d'y rôtir un veau entier... Que de volailles, que de fins morceaux avaient dû, au feu des buches brillantes, laisser égoutter leurs succulentes graisses dans les fêches-frites, muettes depuis tantôt un an. Bien que peu porté sur ma bouche, je me surpris à passer ma langue sur mes lèvres, à la perspective des petits plats friands qu'allait me cuisiner, dans ce temple, ma servante.

J'allais me retirer, lorsque j'avisai, à l'extrémité de la cuisine, des marches de pierre s'enfonçant dans le sous-sol.

—C'est l'entrée inférieure des caves, m'expliqua mon cicerone en jupons, voulez-vous les visiter?

—Soit.

—Je vas allumer la lanterne.

Les caves, naturellement, étaient vides. Au milieu de celle où l'on accédait immédiatement par l'escalier de la cuisine, une maçonnerie circulaire débordant du sol d'un mètre environ, attirait mon attention; au-dessus, pendait une corde accrochée à une poulie, frappée elle-même sur une des lourdes solives du plafond.

—Tiens, m'écriai-je, un puits.

Môme me regarda d'un air singulier.

—C'est "le puits-qui-pleure"...

J'eus un sursaut de curiosité.—Dans ma joie d'installation prochaine, les yeux encore emplis de la vision du premier étage, j'avais oublié le mystère de cette maison. Le mot de la vieille m'y ramenait brusquement.

—Vous dites un... puits-qui-pleure?...

Je m'en approchai et y plongeai un regard avide.

Une bouffée d'humidité glaciale me monta au visage,—mais, au fond, c'était de l'ombre,—de l'ombre insondable.

Je pris la lanterne, et à sa lueur, penché sur la margelle, j'aperçus, à vingt-cinq ou trente pieds, une nappe d'eau dormante.

—Eh bien, dis-je, c'est un puits très ordinaire, et il n'en sort aucun bruit de nature à justifier son bizarre surnom?

La vieille hochait la tête.

—Il ne pleure pas souvent.

—Vous l'avez entendu, vous, la mère?

—Oui une fois dit-elle baissant la voix, ça devait être un présage, car la chose arriva la veille au soir de la mort de mon pauvre Monsieur.

—Vraiment vous m'intéressez, contez-moi donc cela?

—Surles dix-onze heures: j'étais restée tard à tricoter dans ma cuisine, il commença sa chanson... Triste chanson, allez, on aurait juré un chat qui miaulait sous la terre, doucement d'abord, et puis de bruit "forcit, forcit" à mesure, si tellement que la peur finit par me prendre, et que je m'en sauvai me coucher... Le lendemain matin, je trouvai mon pauvre Monsieur étranglé dans son lit...

—Par son neveu Jean Grenier?

—Jamais, Monsieur, protesta la vieille avec une énergie sauvage, jamais vous ne me ferez croire, à moi, une pareille abomination de ce garçon qui était doux et timide comme une demoiselle...

—Dependant?...

—Je sais bien: sa discussion avec son oncle, à propos de sa petite amie; l'argent disparu; les portes et les fenêtres qui furent trouvées closes, au point que l'on ne pouvait accuser que lui ou moi; et ses vêtements déchirés; et le testament qui l'avantageait de tous les biens du défunt, à l'exception de la maison;—oui, je sais tout ça. Mais on ne m'ôtera pas de l'idée qu'il y avait là-dedans du sortilège, et que,—Môme baissa encore la voix— et que c'est par ce puits maudit que la mort est entrée dans le logis.

Elle se pencha à mon oreille, et avec une conviction qui ne fit doute:

—Par le puits, Monsieur, j'en donnerais ma tête à couper. Vous m'entendez? Par le puits...

Môme se signa.

—Jean est innocent, ça, voyez-vous, c'est sûr comme je suis une honnête femme,—alors, comment expliquez-vous qu'un homme en chair et en os, comme le commun, aurait pu passer par le trou des serrures pour aller étrangler mon monsieur?

L'argument ne me parut point péremptoire.

—Ah ça, la mère, qui voudriez-vous donc qui se fut introduit ici par ce tétrange chemin?

—Qui? ce n'est point mon affaire de le connaître: il y a des choses qu'on ne doit point chercher à pénétrer,—mais chacun a son idée...

Haussant les épaules, je pris la lanterne, l'attachai à la corde et la descendis jusqu'au fond du puits.

Je remarquai bien le long des flancs de l'immense étui un certain nombre de pierres en saillie, disposées de telle sorte que, à la rigueur, elles eussent rendu l'escalade possible pour un homme agile et déterminé,—mais j'eus beau promener la lanterne au niveau de la nappe et, la remontant lentement, examiner avec beaucoup de soin la paroi cylindrique, je ne reconnus dans la maçonnerie, parfaitement régulière, aucun retrait, aucune anfractuosité suspecte, rien en un mot qui fut de nature à justifier d'aucune façon les divagations de la superstitieuse Bretonne.

—Vous avez vu, lui dis-je, et vous avez pu vous rendre compte par vos yeux combien vous soupçonnez étaient peu fondés,—ou, alors, il faudrait supposer que l'assassin de votre monsieur eut surgi de l'élément liquide ni plus ni moins qu'un monstre amphibie, car,—tenez.

Je ramassai sur le sol de la cave un caillou, et le laissai tomber dans le puits.

Nous entendîmes un *floc* sourd.

—Il y a là au moins douze pieds d'eau.—Etes-vous maintenant convaincue?

Elle secoua la tête avec obstination.

—Rien n'arrête le "Malin", il passe par le "pertus" d'une aiguille et à travers les murs aussi facilement que par une porte, quand ça lui plaît.

—Eh bien, la mère si je n'ai à redouter ici que les attaques du "Malin", je vous donne mon billet que ce n'est pas lui qui m'empêchera de dormir tranquille. Mais revenons à l'étrange phénomène dont vous fûtes témoins,—car il s'agit là d'un phénomène purement physique, que je ne m'explique pas encore, mais auquel il ne doit pas être impossible d'imaginer une explication naturelle.—Vous disiez que le puits "pleura" la veille de la mort de votre maître, vers le commencement de la nuit?

—Toute la nuit, monsieur, car il se plaignait encore le lendemain matin; toutefois le bruit allait en diminuant, au point de cesser complètement sur les midi. L'eau avait repris son niveau.

—Ce niveau avait donc baissé?

—De plus de deux fois ma hauteur: à bout de corde, le seau râclait le fond.

—A quel moment?

—Ben, dans la journée.

—La journée qui précéda le crime?

—Oui.

—Ah, par exemple, ceci est curieux. Ainsi, le puits se vida et se remplit de nouveau dans l'espace de vingt-quatre heures?

—Comme vous le dites.

—Le cas s'est-il présenté d'autres fois?

—Pas à ma connaissance.

—Et il ne vous est pas venu à l'idée d'établir un rapprochement entre ces variations de niveau et la production du bruit qui vous a tant effrayée?

Même me regarda d'un air hébété, sans répondre; évidemment, la question dépassait son entendement.

Je n'insistai pas, je remortai avec elle; mais lorsque je l'eus quittée après lui avoir renouvelé mes instructions pour le lendemain, je regagnai, songeur, mon hôtel.

Décidément, le puits renfermait un mystère, autre, à coup sûr, que celui dont la bonne femme m'avait donné une explication naïve,—mais indéniable, réel.—Or, ne se pouvait-il qu'il y eût connexion entre ce mystère et le crime dans la maison?

J'avoue que le problème ne laissa pas de me troubler dès l'abord,—il ne devait pas tarder à s'imposer à mon esprit avec la force d'une obsession invincible...

Pour l'exposé des faits qui vont suivre, on me permettra de reproduire telles quelles les notes y relatives de mon journal, à dater de mon entrée dans mon nouveau domicile.

* * *

Jeudi, 28 septembre.

Mon installation est terminée. Elle a consisté,—la maison étant amplement pourvue du nécessaire, voire du superflu,—à aménager en cabinet de travail la vaste chambre à coucher du premier étage. On a monté au grenier le lit et l'armoire à glace, et, de ce même grenier, l'on a descendu une armoire normande, ainsi qu'une massive table de chêne à pieds tors, deux meubles admirables, relégués là-haut parmi les toiles d'araignées pour céder la place à une affreuse ébénisterie moderne. Mes livres et mes papiers rangés dans l'armoire transformée en bibliothèque, ma panoplie et mes études accrochées aux murs, mes bibelots familiers disposés dans l'ordre où j'aime à les retrouver sous mes yeux, j'ai eu la joie de contempler mon "home", reconstitué.

Puis, à l'appel de Môme, je suis descendu dîner. On ne m'a pas surfait ses talents culinaires: mon modeste menu était exquis,—je com-

mence à comprendre la sensualité de la province. Môme, les poings sur les hanches, attendait mon verdict avec une certaine anxiété. Je m'empressai de la rassurer.

—Comme ça, dit-elle, vous êtes content?

—Enchanté, Môme; je vous décerne le cordon bleu.

Ce compliment dérida sa figure parcheminée.

—M. Honoré n'était pas si facile que vous à satisfaire.

Ce souvenir l'attendrit.

—Pauvre cher homme, je le vois encore comme je vous vois, à votre même place, sa serviette nouée au menton, avec ses yeux qui brillaient de gourmandise quand je lui apportais un plat de son goût, car il était friand de bons morceaux. Ce que c'est que de nous? et qui m'eût dit qu'il devait finir de cette façon?

—Vous lui étiez fort attachée?

—Oui donc, je le servais depuis tantôt vingt ans. Il avait bien ses défauts,—qui n'a pas les siens?—il bougonnait souvent, surtout après qu'il devint impotent, mais au fond, la crème des maîtres.

—Il était infirme?

—Dans ses dernières années; il ne sortait plus, fallait que je l'aide à descendre de sa chambre; il vivait comme un ours, il ne voyait quasi personne du dehors, aussi, vous pensez quelle joie ce fut pour lui quand son neveu fut envoyé ici pour remplacer le receveur des contributions?

—Vous êtes convaincue de l'innocence de ce garçon?

—Comme tous ceux qui l'ont connu.

—Son oncle l'aimait beaucoup?

—Dites qu'il l'adorait, à preuve qu'il lui avait tout laissé par testament, hormis la maison et les meubles. Pauvre petit M. Jean, il n'en profitera guère, paraît qu'il va y avoir un jugement, et que l'héritage passera au médecin.

—Quel médecin?

—Eh donc, le docteur Grandeau. Si ça n'est pas péché, et M. Honoré qui ne pouvait pas le sentir.

—Voyons, voyons, la mère, je ne comprends pas très bien vos explications. Vous dites qu'un certain docteur Grandeau va être envoyé en possession de l'héritage destiné à Jean Grenier déchu de ses droits?

—Oui.

—Mais à quel titre bénéficierait-il de cette substitution?

—Ben, comme le neveu propre de M. Honoré, puisque son feu père était le frère unique de mon maître, Grandeau lui aussi de son vrai nom.

—Quelle parenté pouvait donc Jean Grenier à ce dernier?

—Aucune par le fait Jean n'étant qu'un petit cousin éloigné à la femme de M. Honoré.

—Ainsi, M. Honoré avait déshérité son neveu?

—Parfaitement.

—Pourquoi?

—Je vous répète qu'il ne pouvait pas le sentir.

—Quel était, selon vous, le motif de cette antipathie?

—D'abord, les deux frères s'étaient brouillés à l'occasion de leurs "partages"; ensuite, le docteur avait mené la vie à Paris, du temps qu'il y étudiait pour devenir médecin,—il mit plus de dix ans à se faire recevoir,—et ça avait encore mécontenté contre lui mon pauvre maître qui était un homme de travail et de conduite.

—Quel genre d'individu est-ce?

—Il est grand, pas trop mal de sa personne, mais un air dur et en dessous : on ne l'aime ni surtout on ne l'estime guère à Saint-Julien. Aussi, la clientèle ne le gêne point, et d'autre part, il a mangé tout ce qui lui revenait de son père, vous pensez si l'héritage tombe à pic pour le "requinquer"... Mais c'est mon pauvre maître qui doit faire une rude grimace là-haut.

—Vous dites que le docteur habite St-Julien ?
Au bas du coteau, en dessous de nous ; de notre jardin on voit le sien.

—C'est bien, la mère, je vous remercie.

—Je m'en vas à ma vaisselle ; vous n'avez plus besoin de rien ?

—Je vous sonnerai s'il y a lieu.

Resté seul, j'allumai ma pipe, et je me plongeai dans mes réflexions.

De plus en plus cette affaire m'apparaît étrange et me passionne à mesure que j'en pénètre certains détails. La Justice aurait-elle commis une erreur abominable au préjudice de ce Jean Grenier?... Je ne puis me défendre d'une sympathie instinctive pour cette douce figure inconnue pour le héros de ce triste roman d'amour si brutalement dénoué, je m'attendrais à son malheur, je m'indigne à la pensée que ce malheur pourrait être immérité... Non, je ne puis supporter ce doute. Il faut que je refasse sous main minutieusement, avec toute la discrétion, toute la prudence imaginable, l'instruction qui aboutit à sa condamnation : j'interrogerai tous les gens qui, de près ou de loin, y contribuèrent, je verrai la jeune fille, le docteur, je remettrai Môme sur la sellette, et peut-être réussirai-je à déchiffrer le mot suprême de cette sombre énigme?...

Revivre un drame dont le dénouement peut être la réhabilitation d'un innocent—quel intérêt puissant dans ma vie jusque-là égoïste—et quelle joie si le succès couronne mes efforts.

* * *

Dimanche 1er octobre.

J'ai décidé d'expédier sans tarder la corvée des visites... Ici, toutes ces dames ayant leur "jour", il me faudra, sept fois, endosser la redingote après la classe du soir, mais, au bout de la semaine, quitte avec mes devoirs mondains, j'aurai conquis le droit de disposer de mes loisirs à ma fantaisie.

A tout seigneur tout honneur, avant les indifférents, la famille universitaire. J'ai donc commencé aujourd'hui même, par la tournée des collègues : le temps était superbe, j'ai eu le regret de me heurter partout à des portes closes. Je n'ai rencontré que notre doyen, le père Auvilain, un petit homme rond, bavard, vif comme une souris, et dont la tête ressemble à une pomme d'api sur laquelle il aurait neigé. Un type ce père Auvilain. Il consacre la totalité de ses loisirs et de ses économies à collectionner un tas de choses sans intérêt, mais inestimables à ses yeux ; la maison qu'il occupe depuis tantôt vingt ans est devenu une boutique de bric à brac, un vrai capharnaüm où... y a place pour tout ce qu'il récolte précieusement dans ses tournées aux environs. Il fait un sort à chacune de ses trouvailles, les rafistole avec un soin pieux, et leur consacre de savantes monographies dans la petite revue archéologique du cher-lieu. Le brave père Auvilain m'a rappelé ce héros d'une amusante comédie de Labiche, qui transforme une rôtissoire rouillée en bouclier romain, et élève certain vase d'usage intime à la dignité de "lacrimatoire de la décadence". Pauvre vieux, j'ai tort de tourner

en ridicule son innocente manie, car il s'est montré avec moi fort obligeant : lorsqu'il a su que je préparais une étude sur la Chouannerie, il s'est empressé de grimper à une échelle et d'extraire d'un casier poussiéreux une énorme liasse de papiers de l'époque où je dois trouver des renseignements extraordinairement intéressants relatifs à mon travail... Il le suppose du moins, car, lui, n'a pas lu ces papiers, qu'il ne collectionne que pour le plaisir de collectionner ; ainsi, entre autres raretés, il m'a montré un almanach de la révolution *non coupé*,—pensez "oui, mon cher collègue, *non coupé*..." Généralement quand on achète un livre, c'est pour le lire, mais, en somme, chacun son goût. J'ai quitté cet excellent homme en lui promettant de prendre connaissance de ses documents...

Et d'une série...

* * *

Lundi, 2 octobre.

Corvée. Ah, oui donc—et je n'en suis encore qu'au début. La conversation de ces dames roule uniformément sur les thèmes suivants : pluie, beau temps, résidences antérieures, comparaison avec Saint-Julien, ressources qu'offre la "Société" locale en fait de distractions mondaines revue des fonctionnaires, généralités aimables sur le collège, enfin, question du logement. Mon choix à cet égard m'a valu, je puis m'en vanter, un franc succès de curiosité ; partout on se récriait : "Ah ? vous habitez, *cette maison*... Vous savez l'*histoire*?..." Et partout, aussi, feignant une ignorance relative, je me faisais complaisamment répéter l'*histoire de cette maison*, espérant quelque révélation nouvelle, susceptible d'éclairer un peu ma curiosité,—mais j'en ai été pour l'ennui de m'entendre rabâcher les mêmes choses avec l'agaçante fidélité d'un phonographe. On eût dit que ces dames avaient appris par cœur un récit qu'elles ont dû pas mal de fois déjà utiliser comme plat de résistance pour leurs menus hebdomadaires. Par exemple, j'ai pu m'assurer de l'unanimité des convictions en ce qui concerne Jean Grenier : pas un salon où je ne l'aie entendu plaindre, sincèrement je crois, et où l'on ne se soit indigné avec chaleur de sa condamnation.

Vox populi?...

Mais peut-être est-ce affaire de mode locale ?

* * *

Mardi, 3 octobre.

Menu identique à celui d'hier, sans oublier l'*histoire de cette maison*. Cela menace de prendre les proportions d'une scie.

* * *

Mercredi 4 octobre.

Du même au même : rien à noter.

* * *

Jeudi, 5 octobre.

Je n'ai pas perdu ma journée ; je rapporte toute chaude une nouvelle qui a sa valeur, puisqu'elle intéresse deux personnages mêlés plus ou moins directement à l'affaire qui me préoc-

cupe en ce moment. Elle s'est répandue aujourd'hui même dans les salons de Saint-Julien, où les commentaires qu'elle suscite vont déjà leur train.

Cette nouvelle est tout simplement l'annonce du prochain mariage de Mademoiselle Juliette Vernon, l'ex-fiancée du forçat Jean Grenier, avec le docteur Grandeau. Il paraît, je l'ai su à cette occasion, que ce mariage n'est que la reprise d'un projet ancien : des conventions auraient en effet existé entre Madame Vernon et le docteur, — cela dès avant l'arrivée du surnuméraire, à qui il suffit de venir, de voir et d'être vu, pour triompher. On plaint unanimement la jeune fille, car sa mère doit lui forcer la main : Madame Vernon, veuve et immensément riche, est une femme d'esprit faible, sur qui le docteur a su prendre un grand empire. La "Société" de Saint-Julien n'est pas précisément tendre pour ce personnage, que l'on m'a représenté comme un ténébreux intrigant, semblant ainsi par sa réputation, justifier les préventions de Môme à son endroit.

Quant à moi, je ne puis m'empêcher de constater que c'est lui qui, en définitive, recueille le bénéfice du meurtre imputé à Jean Grenier. — Je veux dire les bénéfices, savoir : l'héritage du mort, — et la suppression d'un rival préféré... Or, malgré moi, j'évoque ce même axiome juridique qui, précisément fut appliqué à l'encontre de Grenier : "Cherche à qui le crime profite?"

Demain vendredi est le "jour" des dames Vernon — je me présenterai chez elles — mais recevront-elles ?

* * *

Vendredi 6 octobre.

Je crois bien que ces dames n'avaient pas l'intention de recevoir. Seulement, mal renseigné, je me suis trompé de grille et les ai rencontrées inopinément dans une allée du parc magnifique qui entoure la *Hétraie*, — c'est le nom de leur habitation.

Au premier abord, elles ont paru gênées. Mais se rendant compte de ma méprise, elles m'ont fait les honneurs d'assez bonne grâce.

La mère est une personne entre deux âges, insignifiante, qui affecte des airs languissants, se plaint de ses migraines, de ses vapeurs. Ces malades imaginaires sont des pâtes molles, aisées à pétrir entre les mains d'un médecin sans scrupules.

Quant à la jeune fille, c'est une blonde de vingt ans, à qui l'on en donnerait seize à peine, tant elle est frêle, menue, délicate. L'expression de tristesse, résignée répandue sur ses traits m'a frappée, — une victime, à coup sûr, — aussi ai-je éprouvé, dès l'abord, une grande pitié et une grande sympathie pour cette pauvre enfant, dont le premier amour se dénoua si tragiquement. Je voudrais la servir, la protéger contre la faiblesse de sa mère, et contre des convoitises indignes, lui communiquer mes doutes et peut-être mon espoir... Mais on doit faire bonne garde autour d'elle, et, si fragiles en vérité, si peu probants sont les menus indices que j'ai recueillis jusqu'à présent — une déception serait trop cruelle, mieux vaut attendre, puisque, m'a-t-on dit, le mariage ne rait conclu que dans le courant de décembre.

La conversation se traînait dans les banalités accoutumées, et j'allais me lever, lorsque la porte du salon s'ouvrit, et un Monsieur entra en coup de vent.

Quarante ans environ, taille de cinq pieds

six pouces, charpente osseuse dénotant une vigueur exceptionnelle, nez aquilin très accentué, moustache et barbe au poil raide et fauve, globes des yeux saillants injectés de fébriles sanguines, recherche de mauvais goût dans la mise, assurance d'un familier de la maison, — j'eus l'intuition immédiate que je me trouvais en présence de l'énigmatique personnage que je désirais si ardemment connaître, — le docteur Prudent Grandeau.

Il ne s'attendait certainement point à rencontrer un étranger dans le salon de sa future belle-mère, et ne put réprimer un mouvement de contrariété. Il se ressaisit d'ailleurs aussitôt, et vint s'incliner devant la maîtresse de la maison avec une exagération de respect.

Cet homme aux manières de bellâtre, m'a fait l'effet d'un soudard à peine frotté d'éducation. Il y a en lui du mondain et de l'habitué de mauvais lieux. Il doit être à la fois brutal et sournois ; ses adulations cachent, j'en jurerais, une violence concentrée, aux explosions terribles, le regard dur, offre un contraste inquiétant avec le sourire au retroussis félin découvrant la denture supérieure jusqu'à la gencive. La voix, sifflante, sonne faux, le parler est précieux, le geste prétentieux. Je l'ai jugé à première vue, il m'a franchement déplu, et je ne sais pourquoi je m'imagine que chez lui l'impression a été réciproque, — peut-être a-t-il deviné en moi un ennemi...

L'entrée en contact, après les présentations d'usage, a été de part et d'autre correcte et froide. Nous nous observions mutuellement à la dérobée, comme deux duellistes pénétrant les préliminaires du combat. Je ne suis, d'ailleurs, resté que quelques minutes après son arrivée. Cette courte entrevue m'a fourni deux observations non dénuées d'intérêt.

A noter, d'abord l'attitude devenue subitement glaciale de la jeune fille, trahissant une antipathie évidente à l'égard du fiancé imposé ; — puis, leurs jeux de physionomie, à l'un et à l'autre, lorsque j'eus adroitement amené la conversation sur le chapitre de mon logement.

Mlle Vernon, jusque-là indifférente, tressaillit et leva les yeux pour les baisser presque aussitôt, tandis qu'une rougeur intense envahissait son beau front pur de vierge.

Le docteur, lui aussi, leva sur moi ses yeux durs injectés de sang ; il me fixa longuement, avec une expression singulière, où il y avait de la stupeur, de l'effroi, une menace, — et que je n'oublierai jamais. Son teint était devenu de cendre. L'effet de sa petite manœuvre avait dépassé mon attente. Satisfait alors, je pris congé.

Voici donc un fait sur lequel je viens d'acquiescer une certitude ; que le docteur Grandeau soit ou non étranger au mystère de cette maison, ma communication l'a inquiété ; — entre nous les hostilités sont déclarées, et, tôt ou tard, un choc se produira.

En rentrant chez moi, je passai devant les bureaux de la *Gazette de Saint-Julien*. Cette feuille locale, dont j'eus l'occasion de parcourir un numéro à l'hôtel le soir de mon arrivée, m'avait paru extrêmement bien rédigée. On ne se doute pas de ce qu'il se dépense de talent dans le journalisme de province, ni combien d'hommes de haute valeur demeurent injustement ignorés du grand public par suite de la centralisation excessive des renommées à Paris. L'idée me vint que, si je pouvais feuilleter la collection de la *Gazette*, j'y trouverais sur mon affaire des détails utiles, — et j'entrai.

Dans une petite pièce attenante à l'imprimerie, le directeur M. Surmont, travaillait devant une table chargée de livres et d'épreuves.

Cet homme, jeune, à la physionomie sérieuse et néanmoins avenant, au regard perçant sous le lorgnon, aux manières distinguées, se leva à mon arrivée, et, lorsque j'eus décliné mes nom et qualité, me tendit la main avec une bonne grâce charmante.

—Vous n'êtes pas pour moi un inconnu, me dit-il en m'avançant un siège.

Je le regardai avec un peu d'étonnement il sourit.

—J'ai lu de vos articles, j'en ai même reproduit, et je suis enchanté de pouvoir mettre un visage au-dessus de votre signature.

Ces choses-là flattent toujours : je fus conquis, et, la glace ainsi brisée— nous causâmes tout de suite familièrement.

C'est un garçon d'un esprit cultivé, de vues libérales et élevées, et, ce qui ne gêne rien, d'une grande modestie. Je me sens pour lui une réelle sympathie, et je ne sais si je me trompe, mais j'imagine que nous ne tarderons pas à devenir une paire d'amis.

Comme il m'ouvrait ses colonnes pour le cas où je désirerais y publier quelques études, je m'empressai de saisir la perche qu'il me tendait sans le savoir.

—Soit mon cher confrère mais, aujourd'hui, je ne recourrai à votre obligeance que pour vous demander,—si toutefois je ne suis pas indiscret,—de me prêter la collection de votre *Gazette* depuis le 1er Janvier.

—Voulez-vous donc vous initier à la politique locale?

—Non, je désire tout simplement me procurer des détails circonstanciés sur le crime dont ma maison fut le théâtre il y a neuf mois.

—Auriez-vous loué la maison Honoré?

—Justement. Et, tenez, je ne serais pas fâché de connaître votre opinion personnelle sur cette triste affaire.

Le journaliste devint grave.

—Sur l'affaire? qu'entendez-vous par là?

—J'entends la culpabilité du condamné Jean Grenier.

Surmont répondit avec beaucoup de vivacité.

—Mon opinion est que cette infortuné, en dépit des circonstances qui l'accablent, je dois l'avouer, est la victime d'une épouvantable erreur judiciaire.

—Ah?

—Parfaitement. J'ai été en relations avec lui, assez pour l'apprécier et garder entière ma conviction de son innocence, même contre l'évidence troublante des faits. Il y a là-dessous un mystère, à n'en pas douter. Mais, de quelle nature ce mystère? de quel côté le chercher?—c'est à quoi j'ai usé sans succès toute ma sagacité,—probablement parce que j'ai dû chercher à côté. Vous retrouverez la trace de mes angoisses dans mes comptes-rendus que voici.

Je ne poussai pas plus loin la chose, au cours de cette première entrevue, jugeant prématuré de révéler au confrère le résultat, jusque-là assez mince, de mes investigations. Je pris sa collection et après l'avoir chaudement remercié je sortis.

Dès que j'en aurai terminé avec les visites, j'étudierai à loisir le dossier constitué par mon nouvel ami. En tout cas il m'a exprimé son opinion avec une énergie qui décuple mon ardeur. Réussirai-je là où il a échoué?...

* * *

Samedi, 7 octobre.

Je rentre tout frémissant de ce que je viens

d'apprendre. Je sors de chez "la Présidente".

—Le mari était de son vivant président du tribunal, la veuve a conservé le titre qu'elle porte, d'ailleurs fort dignement... Derrière l'éventail, on l'appelle encore et plus volontiers "La Muse de Saint-Julien".—C'est une copulente personne aux traits masculins, au teint violemment enluminé, dont la lèvre supérieure s'adonne d'un épais duvet rebelle aux épilatoires et aux ciseaux... La "Présidente" minauda, parle précieusement, avec un filet de voix flûtée, chavire ses yeux en de soudaines pamoisons, pousse de petits cris de pensionnaire effarouchée, amène à tout instant la conversation sur "sa" peinture, "son" piano, "ses" lectures, et récite imperturbablement à ses visiteurs du samedi les mots et les chroniques de son journal. A part ce ridicule assez anodin, une excellente femme, serviable, faisant énormément de bien autour d'elle, car elle est fort riche, et donnant des diners dont toute la société qui la déchire par derrière, se dispute les invitations.

On lui a dit que "j'écrivais". J'étais pour elle une proie désignée; j'ai eu toutes les peines du monde à m'en aller, encore ai-je dû m'engager sur l'honneur à fréquenter assiduellement "ses samedis". Elle compte, j'imagine, m'y exhiber comme une bête curieuse, se constituant mon barnum... la peste soit des bableux... Pourvu qu'elle n'aille pas se mettre en tête de me marier, on me l'a représentée comme la providence des célibataires enclins à se convertir, et comme l'épouvantail des autres.

Ce fut sous ses auspices que s'ébaucha le triste roman d'amour de Jean et de Juliette. C'est là d'ailleurs, pour elle un réel chagrin, et elle a oublié un instant d'être ridicule pour me parler de ces deux pauvres enfants avec une émotion communicative, simplement, comme une brave femme qu'elle est au fond, les larmes aux yeux. Elle m'a raconté sur eux des choses qu'elle seule est à même de bien connaître, car elle fut leur confidente à tous deux. Et j'esquisse, au sortir de chez elle, lui laissant la parole, les traits essentiels de cette idylle qui devait si vite verser dans le crame noir.

—Jean, me dit-elle, vint ici, en qualité de surnuméraire, remplir un intérim d'un mois. Il était sur le point de passer receveur, et, de fait, il reçut sa nomination pendant son séjour à Saint-Julien. Ne possédant aucune fortune, il s'adressa naturellement à Monsieur Honoré Grandeau, pour lui fournir son cautionnement. Celui-ci, qui l'avait élevé et l'aimait beaucoup, ainsi que le prouva son testament, s'empressa de réaliser les fonds nécessaires, qu'il tint à la disposition de son neveu. Le jeune surnuméraire devait emporter avec lui cette somme, consistant en billets de banque de cinq cents et de mille francs, et déposée dans le secrétaire de Monsieur Honoré.

"Jean avait conservé de nombreuses relations à Saint-Julien, qu'il habita jusqu'à sa sortie du collège. On l'y adorait, car c'est bien le garçon le plus sympathique qu'il soit possible d'imaginer. Autant dire que, dès son arrivé, il reçut des invitations de tous les côtés, et, pendant son mois d'intérim, se trouva de toutes les fêtes, de toutes les parties. Il n'était ici que depuis deux jours, lorsque je donnai une soirée où il se rencontra avec Juliette. Ils s'étaient quittés enfants, ils se retrouvaient à l'âge où le cœur s'éveille, ils dansèrent ensemble,—el joli couple—se plurent, se le dirent, bref, le coup de foudre, et, en quarante-huit heures, une passion. Moi qui, sans tenir bureau de mariage, me connais déjà à

mon actif une bonne douzaine d'unions toutes parfaitement heureuses—et, à ce propos, vous savez que je me mets à votre entière disposition?...

Je m'inclinai en souriant.

—Merci.

—“Moi donc, je n'aurais pas demandé mieux que de conduire mes tourtereaux le plus tôt possible devant le Maire et le Curé. Seulement, seulement, il y avait à cela une, ou plutôt deux grosses difficultés: premier obstacle, la jeune fille était pour ainsi dire déjà fiancée à un médecin d'ici, le docteur Grandeau—par parenthèse j'ai appris avec un profond navrement que ce mariage revient sérieusement sur le tapis;—deuxième obstacle plus sérieux: il faut vous dire que, jadis, l'oncle de Jean avait prétendu à la main de la mère de Juliette, alors demoiselle et que courtisait aussi feu Vernon. Evincé, il avait voué une haine implacable à tout ce qui portait le nom de son rival. Or, M. Honoré était un homme d'un caractère entier, vindicatif; aucune considération au monde ne paraissait capable de fléchir sa rancune. Et, de fait informé des intentions de son neveu il y manifesta une opposition formelle allant jusqu'à menacer Jean, s'il y persistait de lui refuser son cautionnement, de le déshériter, et même de le chasser de chez lui.

“Jean fut atterré: la rancune de son oncle le mettait dans l'alternative, ou de briser sa carrière, ou de renoncer à un amour que les persécutions ne faisaient qu'exaspérer...

“Et, vous voyez cela d'ici: les entrevues secrètes dans un coin du parc, les billets déposés dans un creux d'arbre, les serments de fidélité échangés furtivement, les pleurs... Enfin l'éternelle histoire de Roméo et de Juliette,—pauvres enfants...

“J'espérais toujours contre tout espoir. M. Honoré demeura inflexible.

“Enfin, Jean dut partir. La veille de la séparation, il y eut une dernière entrevue dans l'après-midi... Jean devait prendre le train, le lendemain, à quatre heures du matin. Il déclara à sa petite amie qu'il allait, le soir même, livrer à son oncle le suprême assaut: que sa tentative fût ou non couronnée de succès, il promit de venir, le matin, avant son départ, confier à leur cachette accoutumée un billet dans lequel il ferait connaître à Juliette le résultat de sa démarche.

“J'ouvre ici une parenthèse nécessaire. Il est bien entendu que la version que je vous donne est la version de Jean celle sur laquelle il n'a pas varié un instant pendant toute la durée de l'instruction et des débats et qu'il a affirmé, de la façon la plus formelle, sous la foi du serment, être la vérité. Je la tiens bonne, quant à moi.

“Donc, rentré chez son oncle, au dîner, Jean essaya de vaincre la résistance obstinée du vieillard. Il y eut entre eux, tout d'abord, une scène terrible, M. Honoré jurant, tempêtant, menaçant son neveu de le déshériter et de ne plus jamais le revoir. Môme, la servante, qui assista à cette scène, ne put que déposer dans le sens de ce qu'elle avait entendu, et sa déposition fut écrasante pour ce pauvre garçon qu'elle adorait. Mais, quoi, elle est Bretonne, et nulle considération humaine ne l'eût déterminée à mentir.

“Elle sortie,—je parle toujours d'après Jean,—M. Honoré finit par s'humaniser. Toutefois ne voulant point paraître céder sur le champ, il stipula un délai de quelques jours avant de faire connaître sa décision. Cette décision ne pouvait être que favorable, et la preuve en est

que le bonhomme voulut verser, séance tenante, entre les mains de son neveu, le montant de son cautionnement. Le jeune homme refusa, par un excès de délicatesse qui lui fait honneur, déclarant qu'il n'accepterait cette somme qu'en même temps que le consentement de son oncle. Mais, comprenant qu'il avait cause gagnée, il écrivit, le soir même, un bulletin de victoire que le lendemain matin, enfourchant sa bicyclette, il allait déposer dans leur boîte aux lettres avant de prendre le tram.

“Et maintenant commence pour le malheureux garçon une série de fatalités inouïes.

“Au matin Môme trouve son maître mort dans son lit. On court chercher le médecin de la maison. Ce médecin est absent, parti aux eaux faire une cure. C'est un confrère qui le remplace—et ce confrère n'est autre, justement, que le rival de Jean.

—“Le docteur Grandeau?

—“Lui-même. Il vient, déclare d'abord que Monsieur Honoré a été foudroyé par une congestion cérébrale, puis, se ravisant après un examen plus approfondi, que la mort doit être attribuée à un meurtre par strangulation. Le parquet, informé prescrit l'autopsie, c'est lui qui en est chargé, et il reporte de la façon la plus affirmative, la plus tranchante l'heure du décès entre minuit et deux heures du matin.—En raison des conséquences graves qui découlaient de ses conclusions, une contre expertise s'imposait,—on négligea cette formalité qui eut, on en demeure fermement convaincue, sauvé mon pauvre Jean.

“Ainsi donc officiellement le crime avait été consommé avant sa sortie de la maison: les soupçons se portèrent sur lui en raison de ce fait que l'enquête démontra qu'aucune des issues ne révélait la moindre trace d'effraction. Or, vous la connaissez cette maison, puisque vous l'habitez, vous avez pu apprécier par vous-même la solidité et la rixe de fermeture des portes, des fenêtres et des volets, et vous devez vous rendre compte de l'importance que devait présenter aux yeux des magistrats la matérialité de ce fait. Jean fut le premier à rappeler la précaution qu'il avait prise de tirer derrière lui la porte de la rue, laquelle vous le savez est pourvue d'un loquet se refermant par un déclanchement automatique.

“L'assassin ne pouvait être d'après ces données que la servante ou Jean. Celui-ci couchait dans une chambre attenante à celle de son oncle; celle-là dans une mansarde sous les combles. L'une et l'autre affirmèrent n'avoir rien entendu pendant la nuit et Jean, de plus, jura qu'avant de partir, il était allé embrasser son oncle qui,—notez ceci, je vous prie,—à trois heures du matin, était encore parfaitement en vie.

—Voilà qui est singulier.

—“N'est-ce pas?—Naturellement, on ne le crut pas. D'ailleurs, d'autres circonstances,—les fatalités dont je vous parlais à l'instant,—n'allaient pas tarder à donner un corps aux premiers soupçons.

“C'est, tout d'abord, la déposition,—si grave—de la servante, relative à la discussion extrêmement violente qui éclata, la veille au soir, entre les deux hommes, et qui alla, je le répète, de la part de l'oncle, jusqu'à une menace d'exhérédation et de suppression du cautionnement.

“Or, la liasse de billets de banque de cinq cents et de mille francs, qui représentait le montant de ce cautionnement, et que Monsieur Honoré gardait dans son secrétaire, avait disparu.—Naturellement encore, et c'était logi-

que,—on accusa le neveu d'avoir dérobé cette somme après avoir assassiné l'oncle. Comme il ne fut arrêté que vingt-quatre heures après la découverte du crime, il avait eu tout le loisir de mettre l'argent en lieu sûr. Inutile d'ajouter qu'il repoussa l'une et l'autre accusation avec indignation.

—Ce n'est pas tout. On avait relevé des taches de sang aux ongles de la victime,—on releva des égratignures aux poignets de Jean,—le rapprochement s'imposait.—Monsieur Honoré, en se débattant contre son assassin, avait laissé à celui-ci ces marques révélatrices de son forfait.—Interrogé au sujet de ces égratignures, Jean pâlit, se troubla, balbutia, biaisait, bref, eut une attitude déplorable qui laissait le champ libre aux pires suppositions. Ainsi, il prétendit avoir fait une chute de bicyclette, et les experts n'eurent pas de peine à le convaincre de mensonge sur ce point. Ce mensonge enlevait toute créance à ses autres affirmations.

—Pourquoi ce mensonge?

—Vous me le demandez? gageons que vous-même, comme d'ailleurs n'importe quel galant homme à sa place, n'eussiez pas agi autrement que lui, fût-ce pour sauver votre tête menacée.

—Je devine...

—Veuillez vous souvenir que Jean était allé porter sa lettre à sa bien-aimée dans leur creux d'arbre, au lieu habituel de leurs rendez-vous. Cet arbre se trouve situé sur la lisière ouest du parc.—Vous pourrez faire un tour de ce côté, si le cœur vous en dit, et y jeter un coup d'œil.—Or, pour pénétrer dans le parc, il faut franchir un saut-de-loup hérissé de ronces et d'épines. C'est à ces ronces, à ces épines, que, dans l'obscurité, le pauvre amoureux s'était ensanglanté les mains. Du reste, Juliette,—car cette enfant est douée d'une énergie extraordinaire sous son apparence de blonde, toute frêle, toute pâle, toute menue,—Juliette vint apporter spontanément son témoignage, dès qu'elle connut le mensonge héroïque de l'infortuné et en mesura les conséquences.

—Trop tard, hélas, l'effet moral était produit, elle s'était compromise inutilement. On attribua cette déclaration à son ardent désir de sauver de l'échafaud l'homme qu'elle aimait. Il eut fallu qu'à l'appui de ses dires elle pût produire la lettre de son fiancé.—Or, c'est à ne pas le croire, et, décidément, cette affaire où toutes les circonstances s'accumulent de façon invraisemblable pour écraser un innocent, cette affaire apparaît machinée comme un roman-feuilleton,—or, cette lettre, que l'accusé jura avoir déposée à la place accoutumée, cette lettre, Juliette dut confesser qu'elle ne l'y avait point trouvée...

—Quelqu'un l'avait donc volée?

—Ah? s'écria la présidente avec un accent de triomphe, je ne vous l'ai pas fait dire?—Parbleu, oui, c'est évident, quelqu'un l'avait volé, cette lettre. Et ce "quelqu'un" n'est autre que l'assassin de M. Honoré.

—Mais qui peut-être ce "quelqu'un"?

—Voilà ce que j'ai cherché, et que j'ai renoncé à découvrir. J'en ai été réduite à des soupçons, or, la Justice demande qu'on lui fournisse autre chose que des soupçons.

—Et sur qui, Madame, se portaient les vôtres?

La présidente me regarda fixement, puis, haussant les épaules.

—Vous êtes trop curieux, mon cher monsieur.

Je n'insistai pas, elle continua.

—Quoi qu'il en soit, la déposition de Juliette, loin de servir notre pauvre Jean, se retourna

contre lui: la justice s'imagina qu'on avait voulu,—passez-moi l'expression, "la mettre dedans." L'instruction menée avec un parti-pris déplorable par un juge ambitieux qui jalousait peut-être secrètement son prévenu,—car Juliette est pourvue d'une grosse dot,—l'instruction aboutit au résultat que vous savez,—oui, ce pauvre garçon, si honnête et si gentil, agonise lentement là-bas, à des milliers de lieues de sa bien-aimée... qu'un autre va lui prendre, après l'avoir dépouillé d'une fortune qui lui revenait...

—Effectivement, Môme m'a dit que le docteur Grandeau allait être envoyé en possession de l'héritage de son oncle...

Les yeux de la présidente étincelèrent.

—C'est la vérité.

—Qu pensez-vous de ce docteur Grandeau?

—Moi? fit-elle avec brusquerie.

—Oui, vous, Madame?

—Permettez-moi de ne pas répondre à votre question.

Mais, reprenant son air habituel.

—Je vous demande pardon, mon cher monsieur de vous raconter à votre arrivée dans notre ville une histoire de brigands qui ne peut guère vous intéresser.

—Votre histoire, madame, m'intéresse à un degré que vous ne sauriez imaginer.

Elle me regarda fixement de nouveau.

—A quel titre?

—Mon Dieu, ripostai-je du ton le plus naturel, au titre de locataire de la maison qui a été le théâtre de cette tragédie.

—C'est juste, murmura-t-elle, sans doute désappointée, j'oubliais.

—Il y a donc quelque utilité pour moi à en connaître les secrets.

—Bah, que vous importe?

—Comment? quand ce ne serait que pour me garder contre cette espèce de vampire mystérieux qui passe à travers les portes fermées pour étrangler les gens la nuit...

La Présidente s'agita sur son fauteuil. Après un silence de quelques secondes, elle reprit d'un ton mi-sérieux, mi-plaisant.

—Si jamais vous vous trouviez face à face avec ce vampire, vous seriez bien gentil de venir me faire son portrait?

—Je n'y manquerais pas, madame, vous pouvez y compter.

La-dessus, je quittai cette brave Présidente, profondément remué par la sincérité de sa déposition, qui jette un jour singulier sur cette ténébreuse histoire.

A mon retour, mon premier soin a été de lire, avec quelle attention passionnée, la collection de la *Gazette*. Cette étude à tête reposée dans le silence du cabinet me permet de reconstituer de la façon la plus nette l'enchaînement des faits.

Ils peuvent se résumer de la façon suivante.

Le soir qui précède le crime, Jean profite du tête à tête avec son oncle pour provoquer un entretien dont le début, en présence de Môme, est des plus orageux. Mais, la servante sortie, le jeune homme revient à la charge: il a puisé dans sa suprême entrevue avec sa chère Juliette une force de persuasion, une volonté de triompher qui ne rebute aucun obstacle; il trouve des arguments vainqueurs, il presse son adversaire, il l'attendrit il lui arrache un mot qui ressemble à un consentement. Alors, il monte en hâte dans sa chambre, griffonne à sa bien-aimée un billet tout enfiévré d'espoir, se couche, dort à peine se lève bien avant l'heure, passe chez son oncle l'embrasser, enfourche sa bicyclette, et file à toutes pédales vers la de-

meure de Juliette, pour aller déposer dans leur boîte aux lettres la promesse de leur bonheur prochain...

Mais un tiers les a épiés ce tiers a surpris leur secret, décacheté leur correspondance, écouté leurs bavardages, ce tiers sait à quel moment précis il trouvera la maison vide, à quel moment il pourra, dans la plus complète sécurité accomplir ses sinistres desseins. Il a combiné un plan machiavélique, compliqué en apparence très simple en réalité dont l'exécution doit infailliblement à la fois écarter de lui tout soupçon, perdre son rival, lui assurer enfin à lui-même la possession d'une fortune. Il se glisse par une voie mystérieuse, auprès du vieillard endormi, l'étrange, vole la somme représentant le cautionnement du jeune surnuméraire et avant l'aube s'en va retirer de la cachette la lettre qui, plus tard eût pu fournir à l'accusé innocent, sinon un arbi, du moins, un commencement de justification.

Tout cela ressort avec une clarté lumineuse, se tient logiquement, forme "bloc", et je ne puis me défendre d'une certaine admiration pour l'ingéniosité perverse déployée par cet artisan du crime qui a nom—le docteur Grandeau... Car, oui, oui, maintenant plus que jamais, j'ai la conviction, d'autant plus inébranlable qu'elle est plus raisonnée, que l'assassin et le voleur n'est et ne peut être que le triste personnage dont je viens d'écrire le nom.

Seulement, pour mener à bien l'œuvre de réhabilitation que j'ai entreprise, il me faut, ainsi que me l'a fort bien dit la présidente, produire devant la Justice autre chose et mieux que ma conviction personnelle. La Justice me demandera des preuves matérielles à défaut de témoignages positifs.

Et ces preuves devront porter sur les deux points essentiels que voici :

1o Le docteur possédait le moyen,—quel est ce moyen—de s'introduire à l'insu de tous,—et il s'y est introduit effectivement,—dans la maison de M. Honoré;

2o Il connaissait la cachette des amoureux. Voilà.

Maintenant, comment m'y prendrai-je pour résoudre ce double problème? à quelles difficultés vais-je me heurter?—du diable si je m'en fais encore une idée... Ce que je sais bien, par exemple, c'est qu'il me faut attendre beaucoup de la collaboration de ce Maître ironique de nos destinées qu'on appelle le Hasard.

Le dieu Hasard consentira-t-il à me servir?

* * *

Dimanche, 8 octobre.

Mis à profit mon premier jour de liberté pour me livrer aux douceurs d'une "balade" à bicyclette. Quel ravissant pays, quelle abondance de sites merveilleux — futailles séculaires, déroulant comme une houle jusqu'à l'infini de l'horizon les masses onduleuses de leurs dômes de feuillages déjà roussis ;—sous-bois ombreux, coupés de clairières, où fument des huttes primitives de sabotiers et d'allées fuyant en perspectives droites sous les hautes arceaux de verdure, et semblant, avec leurs nervenses colonnades de hêtres des neufs de cathédrales gothiques ;—puis des champs de sarrazin au charme rouge-sang des landes hérissées de genêts alternant avec des pâturages clos d'épines arborescentes et plantés de pommiers ployant sous les fruits ; des coteaux en friche dont le sol, feutré d'ajoncs et de bruyères, tel un tapis bourru rose et or, apparaît soulevé par places

et comme déchiré par des roches gantées de mousses chatoyantes et de lichens argentés ;— et puis de petites vallées au thalweg minuscule servant de lit à un ruisseau d'eau vive qui se fraye un passage avec un bruissement discret à travers des touffes d'iris ;—et quoi encore?...

Au retour, comme je passais devant la *Hertraie*, la fantaisie me prit d'aller reconnaître le rendez-vous des amoureux. Je remisai ma "bé-cane" dans un fossé et je contournai le parc.

Grâce aux indications de la Présidente, je trouvais facilement, à l'ouest de la propriété, le saut-de-loup qui, de ce côté, la sépare d'un bois d'une assez grande étendue...

L'endroit est charmant, et je m'étendis avec délices sur une moëlleuse litière de mousses brodée de fougères. Le ciel, d'un gris léger frotté de bleu, avait cette douceur inexprimable des belles soirées d'octobre. A l'entour, pas trace d'être humain :—la solitude absolue, muette, qu'animait seul le vol soyeux des feuilles mortes, papillonnant lentement avant de s'abattre sur le sol, comme à regret. Au loin, sous le couvert, par intervalles, montait un chant d'oiseau discret, divinement nuancé, semblant un égrenement de perles dans une coupe de fin cristal ; nul instrument au monde, quelque perfection qu'on lui prête, ne saurait rendre l'inimaginable délicatesse de ces notes gutturales de contralto alternant avec des sons filées, qui s'enflent progressivement avec une passion contenue, pour décroître, puis s'éteindre en se prolongeant dans une dernière vibration d'une ténuité infinie, au sein du religieux silence des bois.—Une pause,—et une seconde voix répond à la première, une voix amoureuse, tremblante, qui à son tour, s'essaie dans un gazouillis hésitant, s'enhardit, monte, se pâme, et meurt... Et l'hymne se poursuit d'arbre en arbre, se tait, recommence, se rapproche, s'éloigne, cesse pour reprendre encore, au milieu d'un auditoire attentif de dilettantes invisibles... Soudain, un froignon d'ailes,—c'est une grive effrontée, moqueuse, qui, à peine posée sur son perchoir, se tremousse, siffle, se lance dans une série de trilles vertigineuses, de modulations éperdues, s'en gargarise, s'en grise, en proie à un véritable délire. Il n'y en a plus que pour elle, le menu peuple se tient coi... Mais, adieu le concert—l'aigre ramage d'un geai,—la stupide bête—à mis en fuite les petits artistes, horripilés par ses cris discordants.

Satisfait sans doute de l'effet qu'il a produit, il disparaît à son tour, et, dans le grand silence qui s'est rétabli plus imposant, l'ouïe affinée ne perçoit plus que les bruits mystérieux du sous-bois les fiselis des feuillages, les craquements des brindilles et des écorces, l'égratignement furtif d'une patte d'insecte, la fanfare sourde d'une troupe de cousins tourbillonnant follement dans le poudroïement d'or d'un rayon de soleil...

L'exquise sieste?

J'étais là, depuis déjà une heure peut-être, m'enivrant des mélodies et du subtil parfum de la forêt, lorsqu'un froissement léger attira mon attention. Je levai les yeux et, dans le parc, à quelques mètres du Saut-de-Loup, j'aperçus une forme svelte s'avancant dans ma direction. Nimbée de lumière, elle semblait glisser sur le gazon comme une apparition de féerie...

Je reconnus Mlle Vernon, et n'eus que le temps de m'aplatir derrière une énorme touffe de fougères. Elle ne me vit point, ne m'entendit point, trop absorbée qu'elle était dans ses sollicitations du monde extérieur.

Un désespoir morne, indicible assombrissait son visage, son pas s'appesantissait à mesure

qu'elle se rapprochait du lieu qui jadis fut témoin de son bonheur.

Enfin, elle s'arrêta devant un hêtre centenaire, et, au regard avide dont elle explora une profonde excavation pratiquée par le temps ou la foudre dans le tronc vénérable, il me fut aisé de deviner que c'était là la cachette à laquelle Jean et elle confiaient leurs messages d'amour...

Hélas, elle était vide la cachette, et absent, le cher messager, pour ne revenir jamais plus. La triste Ophélie enfouit son front dans ses mains, son sein se gonfla, et elle commença de pleurer silencieusement. Longtemps elle s'attarda à cette station douloureuse, laissant libre cours à ses larmes, qu'on eût dit couler d'une source intarissable... Enfin, elle sécha ses yeux, adressa un geste d'amical adieu à la vieille souche insensible, et reprit le chemin du château, la tête courbée, la démarche alanguie, me laissant bouleversé par le spectacle de cette peine inconsolable...

Le soleil se couchait : là-bas, derrière moi, des lieux d'incendie rougeoyaient à travers les rangées d'arbres, au ras du sol, l'ombre s'épaississait sous les ramures, où les oiseaux pépiaient confusément avant de s'endormir...

J'avais appris ce que je voulais savoir, j'abandonnai mon poste d'observation, contournai le parc, enfourchai ma bicyclette, et regagnai à toutes pédales Saint-Julien.

Comme je traversais la place centrale de la ville, je me heurtai presque à l'aimable Surmont. Je descendis de machine et lui serrai la main.

—Eh bien, me demanda-t-il, comment trouvez-vous nos environs?

—Délicieux, mais vous voyez un homme éreinté.

—Bah? vous vous habituerez à nos montagnes russes.

—M'accompagnez-vous au cercle?

—Vous avez un cercle?

—Parbleu? et j'espère bien que vous consentirez à être des nôtres. On ne s'y amuse pas follement, moi je n'y vais guère que le dimanche soir,—mais enfin l'on y cause ou l'on y joue, cela dépend des goûts, l'on s'y tient au courant des nouvelles locales, c'est une ressource pour les heures d'ennui. J'ajoute que la cotisation est minime, et que vous vous rencontrerez là avec le gratin de St-Julien, bourgeoisie et commerce mêlés sans parler des fonctionnaires.

—Soit, vous me tentez. Vous vous chargez des formalités de mon admission?

—Très volontiers, je vous présenterai; l'affichage est d'un mois, mais en attendant vous pouvez venir à titre temporaire.

—Je vous suis.

—A propos, avez-vous parcouru le dossier que je vous ai communiqué?

—J'ai fait plus que le parcourir je m'y suis plongé passionnément jusqu'au cou.

—Et votre opinion concernant Grenier?

—Je suis convaincu comme vous de l'innocence de ce pauvre garçon. Mais la difficulté est de l'établir, et, pour cela, il faudrait, sinon trouver le coupable, ce qui n'est pas impossible, du moins démontrer sa culpabilité...

—Hein? vous dites qu'il ne serait pas impossible de trouver le coupable?

—Je le dis, et je le répète, mon cher ami.

—Sur quoi donc fondez-vous une telle supposition?

Je m'arrêtai, et regardant Surmont dans le blanc des yeux.

—Tout simplement sur l'axiome juridique que vous devez connaître: *is fecit cui prodest*...

Le journaliste fronça les sourcils.

—Prenez garde, vous vous aventurez là sur un terrain diablement dangereux...

Nous étions arrivés au palier du cercle. Mon guide poussa la porte, et nous pénétrâmes dans la salle de lecture.

La première personne que nous aperçûmes, près de l'entrée, fut le docteur Grandeau : il feuilletait une revue illustrée en attendant le receveur particulier, son partenaire habituel, car il ne vient au cercle que pour jouer.

Il leva les yeux, et reconnaissant Surmont lui tendit la main.

Ce dernier crut devoir me présenter.

—Mais, se récria le docteur, j'ai déjà eu l'honneur de me rencontrer avec monsieur dans une maison amie.

Avec une courtoisie qui me parut un peu forcée, il m'entretint de mes travaux littéraires dont il avait entendu parler. Je répondis assez froidement et profitai de l'arrivée du receveur pour abrégier un entretien qui me pesait.

Grâce à mon aimable journaliste, j'ai fait ce soir la connaissance de la plupart des maris des dames que j'ai consacré ma semaine à visiter : ils me firent le plus gracieux accueil.

Dès que nous fûmes libres, attablés en tête-à-tête devant un apéritif quelconque, je posai à mon nouvel ami cette question à brûle pour-point.

—Que pensez-vous du docteur Grandeau?

Une contraction rapide des muscles du front fit trembler le lorgnon de Surmont, mais il se contenta de me répondre d'un air gêné.

—C'est un des actionnaires influents de la *Gazette*.

Je n'insistai pas et m'empressai de détourner la conversation, mais je soupçonne la nature de ses sentiments à l'égard du docteur Grandeau.

Ainsi donc, lui, la Présidente, nul ici n'ose formuler une opinion défavorable, même atténuée, sur le compte du personnage, et, s'attaquer à lui, c'est, mon journaliste m'en averti, s'aventurer sur un terrain dangereux. Je me rends compte de ma témérité en jetant le gant, moi chétif fonctionnaire, à un adversaire aussi redoutable. Malgré tout, je ne renonce pas à la lutte, elle n'en sera que plus émouvante,—et puis, comme l'a dit notre vieux Cornaille, "à vaincre sans péril"... J'en serai quitte pour redoubler de prudence.

Pavre petite Juliette—Oh? essayer ses larmes rallumer un rayon de joie dans ses yeux mornes en lui ramenant son Roméo...

Réussirai-je?—Bah, qui sait?...

* * *

Dimanche, 22 octobre.

Quinze jours de pluie? quinze jours sans mettre le nez dehors autrement que pour me rendre à ma classe, sans voir d'autres visages que ceux de mes collègues et de mes élèves, car je ne compte évidemment pas celui de ma vieille Mône, que je sais par cœur.

Durant cette mortelle quinzaine de claustration forcée ayant épuisé tous les genres de distraction solitaire, cette après-midi, arrivé au paroxysme du spleen, je ne savais à quel saint me vouer lorsque, en rangeant ma table de travail, j'ai trouvé sous ma main la liasse du père Auvilain. Hier, pour la quatrième ou cinquième fois, ce brave petit père Auvilain m'avait abordé pour me chuchoter mystérieusement à l'oreille : "Eh bien, et ces papiers?" j'avais dû m'excuser de ne les avoir point encore compulsés, et il avait paru vexé de mon indifférence. Le faire attendre plus longtemps eût été gros-

sier. J'ai donc pris connaissance de ces documents.

Il comprennent : d'abord quelques procès-verbaux rédigés dans le style redondant et déclamatoire de l'époque, mais ne contenant rien dont je puisse tirer le moindre profit ; — puis un manuscrit, sinon beaucoup plus attachant, à tout le moins assez curieux, laissé par un patriote du crû, le citoyen Donadieu. Ce manuscrit, composé d'une cinquantaine de feuillets reliés en parchemin, est une sorte de journal, ou plutôt de livres de comptes, où des prix de denrées alternent avec des réflexions politiques, des potins de club, des faits-divers sous forme de notes concises, résumant ses principaux événements dont la ville fut le théâtre pendant ces temps troublés.

Je l'avais feuilleté à omitié, médiocrement intéressé, quand, arrivé à la porte de Saint-Julien par l'armée Vendéenne lors de sa marche sur Granville, je tombai sur les lignes suivantes, que je cite textuellement.

«... Les troupes des patriotes se débandent ; elles rentrent dans la ville, se jettent dans les maisons en implorant un asile ; les brigands les poursuivent ; les prisonniers qu'on vient de délivrer exigent vengeance, ils racontent ce qu'ils ont souffert. Ces récits sont si affreux qu'ils étouffent la pitié dans tous les cœurs. On massacre tout ce qui se présente sous l'habit militaire, on investit les habitations, on en fait sortir ceux qui s'y sont ménagés une retraite, et ils meurent sous le fer des prisonniers que peu d'heures auparavant ils allaient immoler. Onze grenadiers et trois canonniers réfugiés dans la cave d'une maison de la *Ville-Haute*, furent ainsi impitoyablement égorgés, et leurs cadavres précipités encore tout palpitants au fond d'un puits qui existait dans cette cave. Détail à faire frémir d'horreur, un habitant de la *Ville-Basse*, le citoyen Nicolas Hubaud, tra de l'eau ensanglantée de son puits, lequel doit, ainsi, communiquer, par quelque canal souterrain, avec le tombeau de ces infortunés défenseurs de la Patrie... »

Je sursautai, violemment troublé par la supposition du citoyen Donadieu, concernant l'existence possible d'une communication souterraine entre les deux puits : — celui de la *Ville-Haute*, pratiqué, — coïncidence singulière, — de même que le mien dans une cave, — et celui de la *Ville-Basse*, lequel pourrait bien être... Chut ? réservons notre opinion... Il s'agit de déterminer, d'abord, l'emplacement de la maison qui fut celle du sieur Nicolas Hubaud ; alors, et alors seulement, il me sera permis de tirer une conclusion...

N'importe, j'ai l'intuition confuse que le document du petit père Auvilain vient de me mettre sur la voie d'une découverte importante. Au dîner j'ai questionné Môme.

— Dites-moi, la mère savez-vous si quelque autre maison de la *Ville-Haute* possède un puits dans sa cave ?

— Non, Monsieur, il n'en existe pas. Pourquoi que Monsieur me demande ça ?

Les paupières de Môme clignotaient, je pouvais lire une inquiétude dans ses petits yeux bridés.

— Pour rien, — une idée. — A propos, connaissez-vous une famille Hubaud, à Saint-Julien ?

— Hubaud ?

— Oui, dans la *Ville-Basse* ?

— Hubaud ? — non, ça ne doit pas être à ici.

— Je vous demande pardon, c'étaient des gens qui vivaient à Saint-Julien pendant la Révolution : j'ai retrouvé leur nom dans de vieux papiers.

Môme secoua la tête.

— Pendant la Révolution ? Je n'étais point de ce monde il me serait difficile de vous renseigner sur leur compte, faudrait, vous adresser à un ancien, de ceux qui ont vu la *guillette* sur la Grand'Place.

— Il ne doit pas en rester des tas, de ces vieux débris ?

— Quelques-uns peut-être, dans la campagne, qui racontent encore sur les *Bleus* des choses à faire dresser les cheveux sur la tête... Ah, mais tenez, j'y pense, y en a un, ici, de ces anciens, même qu'il a fait le coup de feu dans le temps...

— Comment l'appellez-vous ?

— Le père Jérôme. Dam, il est un peu *varié*, des fois, rapport à l'âge, mais, si vous le prenez dans un de ses bons jours, il vous en dira pour une pipée de tabac, et du long de quoi mettre dans vos livres. Quand il commence, il n'a pas de sitôt fini.

— Il habite ?

— Chez ses petits enfants, dans le faubourg d'en bas, le premier passant venu vous indiquera sa porte.

— C'est bien, Môme, je vous remercie, je n'ai plus besoin de vous.

Voilà toujours un premier point de fixé : mon puits est bien celui qui servit de tombeau aux malheureux canonniers et grenadiers de la République. Maintenant, communique-t-il, conformément à l'ingénieuse hypothèse du citoyen Donadieu, avec un second puits ? — la communication est-elle suffisante pour donner passage à un homme ? — enfin ce second puits est-il accessible au docteur Grandeau ? — autant de questions à élucider. Le sang appelle le sang ; rien d'impossible à ce que le meurtre mystérieux du propriétaire de cette maison ait continué la lugubre tradition inaugurée il y a un siècle... Mais quelle étrange affaire, décidément.

Je tâcherai de voir le père Jérôme demain.

* * *

Lundi, 23 octobre.

Je crains bien d'avoir commis une insigne maladresse, je suis fort contrarié. J'avais emporté ce matin, pour les lui rendre, les papiers du père Auvilain. Naturellement, il me demanda si j'y avais découvert quelque chose et sans penser plus loin, je m'empressai de lui faire part de ma trouvaille, m'abstenant toutefois, de lui en révéler la portée. L'annonce d'une promotion de classe ne l'eût pas ravi davantage. Je souriais de le voir brandir le précieux parchemin avec la joie orgueilleuse qui peut manifester en pareille circonstance un monomane d'antiquités. Mais mon sourire ne tarda pas à se changer en grimace, lorsque ce diable d'homme me dit en me frappant sur l'épaule : « Savez-vous, mon cher collègue que vous m'apportez là la matière d'une communication sensationnelle à notre Bulletin Archéologique-départemental ?... — Ah, pour ça non ? gardez-vous en bien, protestai-je avec une telle vivacité qu'il m'en témoigna son étonnement. Je ne pouvais pourtant lui avouer le motif de ma réserve, le danger que serait de nature à me créer cette publication inopportune, en mettant sur ses gardes un adversaire aussi subtil que le personnage que je présume être l'assassin de M. Honoré. J'avais fait la sottise, il m'était difficile de la réparer sans désobliger fortement le brave père Auvilain. Je ne crus donc pas devoir insister, je laissai le bonhomme s'éloigner, de son menu pas de souris qui emporte

dans son trou quelque relief de choix. Maintenant, j'ai beau me raisonner, m'efforcer de me persuader que personne, en dehors de leur public très spécial et très restreint, ne s'avise de lire les Bulletins Archéologiques départementaux, j'envisage les conséquences d'une indiscretion, et je ne réussis pas à me tranquilliser.

Bah? ne nous préoccupons pas outre mesure de cet incident. Jusqu'à présent, la partie semble prendre pour moi une tournure singulièrement favorable, je puis dire que les atouts me pleuvent dans les mains. Mais l'homme qui tient les cartes contre moi est un rude joueur, peu disposé à me laisser passer la moindre faute.

Or, nous ne jouons pas à un jeu d'enfants?— et, c'est même, à n'en pas douter, cette conviction de plus en plus ancrée chez moi, qu'au bout de cette affaire, il retourne de quelque chose de sérieux pour lui ou moi, oui, c'est la menace du danger bravé consciemment, par défi, par plaisir, qui exerce sur ma volonté aussi bien que sur mon imagination une sorte de fascination, de possession diabolique, me donne comme le vertige de l'abîme, vertige mortel peut-être...

A dix heures ce matin, après ma classe, je me suis mis à la recherche du père Jérôme. Un gamin m'a conduit jusque chez lui, et je l'ai trouvé accomplissant la petite promenade qu'il fait tous les jours devant sa pauvre demeure, tant que le soleil en réchauffe la façade de ses rayons.

Le vieux chouan est aveugle, il va et vient dans un espace invariable limité à quelques pas, comme un écureuil en cage. Chaussé de sabots de hêtre, coiffé d'un bonnet de droguet, les mains enfoncées dans les poches, les coudes en ailes de pigeon, recroquevillé et comme tassé sur lui-même, le corps en S affligé d'un sautillerment continu, il végète lamentablement, objet de la pitié un peu méprisante des voisins, attendant, et peut-être souhaitant la mort lente à venir. Il a cent ans passés, il a vu la Révolution, la Grande Guerre, les "peaux-de-bique" s'égaillant à travers les champs d'ajoncs, derrière les talus et les buissons des chemins, il a vu les *Bleus*, leurs canons, leur *guillote*, et lui-même a fait contre eux le coup de feu...

Pauvre vieux, triste épave des temps héroïques, je puis dire que le spectacle de son irrémédiable déchéance m'a inspiré une compassion profonde mêlée de respect.

L'offre d'un paquet de tabac, suivant le conseil de Môme, me l'a conquis et lui a délié la langue: avec une verve étonnante pour son âge, il m'a conté quantité de détails pittoresques et d'une utilisation précieuse, que je vais consigner dès ce soir,—notamment la "Charge des Chouans", en patois, et certain épisode d'une saveur épique et à la fois, bien gauloise, un vrai propos de "haulte gresse", dont Rabelais eût envié la paternité.

Ayant insidieusement amené la conversation sur la prise de Saint-Julien par l'armée Vendéenne, je demandai au père Jérôme s'il avait eu connaissance du curieux fait consigné dans le mémorial de mon bourgeois patriote, savoir, ces quatorze grenadiers et canoniers égorgés dans ma cave, et dont le sang se serait mêlé à l'eau d'un puits appartenant à un habitant de la *Ville-Basse*...

—Ma fâ oui, me répondit le vieux délibérément sans avoir besoin de consulter ses souvenirs,—à preuve que, l'an passé, j'eus déjà occasion de conter cette histoire à un Monsieur qui me fit jaser comme vous là-dessus...

Je tressaillis.

—Quel Monsieur, père Jérôme?

—Eh donc, Monsieur Grandeau, le docteur d'à côté, qui soignait de la rougeole un de mes petits-éfans...

Pan? j'attendais cette réponse, et pourtant je dois m'avouer qu'elle me donna un fameux coup dans l'estomac.

Cependant le vieux continuait.

—Même que ça l'intéressa beaucoup, vu qu'il habite justement la maison où qu'est le puits...

Je n'en demandai pas davantage. Je remerciai le vieux chouan et je pris congé de lui après une poignée de main en promettant de revenir le faire causer sur ses exploits du temps jadis.

* * *

Samedi, 28 octobre.

Je suis allé voir la Présidente. Tombé au milieu d'un cercle nombreux et bruyant. Il va y avoir prochainement une scirée dansante à la Sous-Préfecture, cela suffit pour mettre les cervelles en ébullition et faire marcher les langues. La "Société" de Saint-Julien est divisée en deux camps, dont l'un tient pour, l'autre contre le Sous-Préfet, et la Présidente, que sa situation rend indépendante, s'est constituée le chef de l'opposition. Or, pourquoi cette division, et pourquoi cette animosité, chez une femme que je juge excellente au fond?—Tout simplement parce que le sous-préfet, s'étant amouraché de la fille d'un petit commerçant peu fortuné, l'a épousée, au mépris des avances dont il fut l'objet à son arrivée, de la part d'un bataillon de mères de demoiselles à marier. C'a été un déchaînement de jalousies qui ne sont pas près de désarmer.

Pour ce qui est personnellement de la Présidente, cette mariée enragée ne pardonna pas à l'amoureux fonctionnaire d'avoir écarté sa candidate, ni plus ni moins que les autres. Elle s'est taillé, ce soir, un joli succès, en prédisant qu'on nous servirait, à la soirée annoncée du champagne à vingt-cinq sous la bouteille, et des sandwiches au fromage d'Italie...

Comme je m'inclinai devant cette féroce Présidente pour prendre congé, elle m'a glissé à l'oreille.

—Eh bien, et votre "vampire", l'avez-vous aperçu?

—Pas encore, ai-je répondu sur le même ton de plaisanterie, mais, patience, je n'en perds pas l'espoir.

Vous savez le cas échéant votre promesse?

—Je me garderais d'y manquer...

En rentrant j'ai eu une surprise plutôt désagréable.

Je trouve sur ma table de travail la *Gazette*, que Môme m'achète tous les samedis. Or, qu'est-ce que je lis en tête de la chronique locale?—un entrefilet dans lequel Surmont me couvre d'éloges à propos de ma "découverte" de l'autre jour... Le brave garçon a cru certainement me faire plaisir en accueillant avec empressement les bavardages de ce vieux fou de père Auvilain. Cette malencontreuse publication va forcément éveiller la défiance du docteur Grandeau.

Maudite indiscretion, le proverbe a bien raison, qui prétend que l'on n'est jamais trahi par les siens.

* * *

Dimanche, 29 octobre.

Ce matin, je suis allé faire un tour du côté

de la maison de mon homme. Qu'espérai-je? je ne sais au juste. Toujours est-il que le hasard une fois de plus me favorisait.

La façade était close, mais en contournant les communs, j'avisai un portail ouvert sur une cour d'écurie, et, au milieu de cette cour, je distinguai enfin presque entièrement masquée par de hauts massifs de fusains, une margelle quadrangulaire, en granit taillé, surmonté d'une élégante ferronnerie.

Un instant, je m'arrêtai sur le seuil, indécis, partagé entre l'ardent désir de sonder le mystère du gouffre, et l'appréhension de hasarder une démarche dangereuse, peut-être, incorrecte à tout le moins. Mais la tentation était si forte que j'y cédaï, non sans m'être assuré d'y préalable que personne ne pouvait m'observer. Je franchis donc le portail, un peu effrayé de mon audace.

M'approchant, je remarquai, dissimulée par les fusains, une vanne dans le genre de celles qui servent à régler le débit de l'eau dans les écluses et dans les moulins. Je notai mentalement ce détail, et, déjà, penché sur l'ouverture béante, je constatai que la couche liquide effleurait presque le sol... lorsque soudain, je frissonnai en m'entendant saluer d'une voix railleuse dont le timbre ne m'était que trop connu.

Je me retournai,—et me trouvai en présence de l'inférial docteur.

Ainsi surpris en flagrant délit d'espionnage, ma foi, je perdis, comme on dit vulgairement, mes manchettes, et restai coi, aphone, stupide.

Lui, de son côté, se taisait, semblant prendre un cruel plaisir à contempler ma mine déconfite.

La situation devenait horrible pour moi en se prolongeant. Enfin, j'essayai de réagir et balbutiai une défaite...

« Je passais devant la porte ouverte : le support en fer forgé, d'un joli travail, décorant ce puits, avait attiré mes regards, et je n'avais pas su résister à ma curiosité d'amateur, au risque de commettre une indiscretion que je le priais bien de me pardonner... »

Il m'écoutait, ses yeux rivés sur les miens.

—Mais, fit-il avec une ironie cinglante, votre curiosité est on ne peut plus légitime. mon cher monsieur, plutôt flatteuse même pour l'heureux possesseur de cette rareté artistique, et je suis confus en vérité que vous croyiez devoir prendre la peine de vous en excuser.

Il continua sur ce ton de persiflage en s'informant de mes recherches locales.—A quoi je répondis, d'un air non moins sarcastique, en le remerciant de bien vouloir s'intéresser à mes modestes travaux; au surplus, il avait dû en trouver un écho, hier, dans la *Gazette*.

J'étudiais attentivement ses jeux de physionomie : un imperceptible froncement de sourcils démentait l'indifférence, frisant l'impertinence, avec laquelle il accueillait ce coup droit.

—Ah oui, cette vieille histoire qui remonte à la Chouannerie?

Un peu piqué, je ripostai.

—Mon Dieu, monsieur, vous le savez aussi bien que moi, l'histoire n'est qu'un recommencement; l'homme, dont les passions ne changent guère, fait souvent du neuf avec du vieux, etc...

Je laissai ma phrase inachevée, car, cette fois, une lueur fauve avait passé dans ses yeux durs, et je me rendis compte que j'allais me laisser emporter trop loin. Je souris.

—Voilà une conclusion un peu bien philosophique à propos d'un fait insignifiant. Il me reste, Monsieur, à vous renouveler mes excu-

ses, et à vous demander la permission de me retirer.

Nous nous sénérames après un échange de saluts plutôt froids.

La morale de cette histoire est que j'ai commis ce soir une double imprudence : d'abord, en m'aventurant sur le domaine de cet homme ; ensuite, en cédant à une intempestive déman-gaison de langue qui lui a livré mon secret, ou peu s'en faut.

Voilà le fer engagé. Je voudrais-je, à l'heure actuelle, qu'il me serait impossible de rompre.

Je n'en éprouve nullement le désir, je suis armé pour me défendre, et pour attaquer.

En somme, j'ai acquis désormais une certitude absolue sur deux points essentiels :

1o Mon puits communique avec celui du docteur Grandeau;

2o Le père Jérôme a, *antérieurement au crime*, révélé à ce dernier l'existence de la communication;

3o Enfin cette communication doit être suffisante pour avoir pu constituer un passage praticable au docteur : raisonnons un instant.

L'objection de la nappe d'eau à traverser n'est que spécieuse étant donné que le niveau de celle-ci est sujet à baisser. Même l'a constaté,—et à quel moment?—précisément la veille du crime.—Mon puits peut donc être vidé totalement ou en partie.—Par quel procédé?—mais, par la manœuvre de la vanne que j'ai remarquée ce soir. Considérons, en effet, les deux puits comme formant une sorte d'U gigantesque à jamages inégaux, ou de siphon renversé, dont la plus grande branche monte du pied du coteau jusqu'à ma cave, et dont la plus petite affleure le sol du jardin du docteur.—Ceci établi, supposons la vanne baissée : la nappe liquide remplit la boucle du siphon et la partie inférieure des deux branches, à un niveau égal de part et d'autre, suivant les lois de l'hydrostatique : conséquence, le passage, obstrué par l'inondation, est inaccessible;—au contraire, supposons la vanne levée : l'eau s'écoule dans la rivière, le siphon se vide,—le passage devient libre... Et alors, parbleu,—alors se produit ce curieux phénomène d'acoustique qui épouvante si fort ma pauvre Môme : l'air aspiré, frôlant les parois du siphon, vibre dans ce gigantesque ophicléide, vibre avec une ampleur de son variable, miaule, chante, pleure, ou gronde, selon que la colonne liquide baisse ou monte, que le tuyau s'élargit ou se rétrécit. Remettons les choses en état, en baissant la vanne, et, peu à peu, grâce au débit naturel de la source, de nouveau le tuyau se bouchera, le son cessera. Le plan en coupe du système que j'ai là sous les yeux, dessiné en deux traits de plume, démontre la vraisemblance de cette théorie beaucoup plus simple qu'elle ne peut le paraître au premier abord.

Répond-elle à la réalité des choses?—cela, je ne saurais encore l'affirmer. Elle a tout au moins le mérite d'être logique et de me fournir une explication plausible à ce qui, auparavant me paraissait inexplicable. Le conduit souterrain une fois dégagé, rien d'in vraisemblable à ce qu'un homme agile, déterminé, ait pu réussir à s'élever jusqu'à l'orifice de mon puits, en utilisant pour cette escalade les saillies de pierres qui en hérissent la paroi...

Et ainsi trouverait une confirmation inattendue la croyance de Môme : la mort aurait réellement surgi du puits mystérieux pour étrangler son Monsieur. Seulement, à la vieille bretonne superstitieuse, la mort se représentait sous les espèces du "Malin"—je sais, moi, maintenant, quel masque humain la mort em-

prunta dans la nuit fatale pour accomplir sa sinistre besogne...

Je suis fier, mais aussi un peu inquiet de ma découverte: ce qu'a déjà osé ce misérable par cupidité, m'est un gage de ce qu'il est capable d'entreprendre contre quiconque menacerait sa sécurité...

Pourvu que l'idée ne lui passe pas en tête de renouveler sur moi ses expériences homicides—pourvu que je n'aie pas subit, quelqu'une de ces nuits prochaines, le sort de ce pauvre monsieur Honoré...

* * *

×

Mardi 31 octobre.

Qu'est-ce que cela signifie? Ce matin, à la sortie de la classe, mon principal m'a pris à l'écart pour me communiquer une note très sèche de l'inspecteur d'académie, m'invitant "à me renfermer strictement dans mes devoirs professionnels";—une plainte serait parvenue à l'Académie "au sujet de certaines occupations extra-universitaires auxquelles je me livrerais et qui pourraient être de nature à compromettre les intérêts de l'établissement en attirant la critique sur un de ses membres..." etc... etc.

J'ai regardé mon Principal.

—Comprenez-vous à quoi rime cette philippique?

Il a haussé les épaules.

—Pas plus que vous. Vos écrits que je sache, n'offrent rien de subversif et ce n'est pas moi, en tous cas qui vous reprocherais d'occuper érieusement vos loisirs. Mais, si vous voulez m'en croire vous ne laisserez pas traîner cette stupide dénonciation dans votre dossier, et vous irez vous en expliquer dès après demain jeudi avec l'inspecteur: C'est un homme grincheux, mais juste, et pas si méchant qu'il en a l'air; il vous écoutera, et vous tirerez cette affaire au clair. Si votre installation ne datait d'un mois à peine, je dirais que vous avez ici un ennemi...

—J'en ai un, Monsieur le Principal...

—Bah, qui donc?

—Permettez-moi d'ajourner ma réponse.

Mon Principal m'a donné un bon conseil, je le suivrai. Les classes vaquent demain, jour de Toussaint, j'en profiterai pour partir le matin par la voiture publique, qui fait, concurremment avec le chemin de fer mais en suivant un itinéraire plus direct et moins banal, le trajet de Saint-Julien au chef-lieu. Je verrai ainsi du pays nouveau et pourrai me présenter jeudi à l'Inspection académique dès l'ouverture des bureaux.

Pendant le diner, j'ai averti Môme que je partais en voyage pour deux jours et que je ne coucherais pas ici demain soir.

—Alors, m'a-t-elle déclaré vivement, Monsieur me permettra d'aller passer la nuit chez ma cousine, qui est malade justement.

Je me suis amusé à la taquiner.

—Vous craignez donc toujours que le "Malin" ne vienne vous enlever par la pointe des cheveux?

—Oh, Monsieur, m'a-t-elle répondu d'un ton de reproche, vous avez tort de plaisanter sur ces choses, c'est trop sérieux,—et puis, chacun a ses idées, comme l'on dit.

—Allons, allons la mère, vous ferez comme il vous plaira, la maison se gardera bien toute seule pendant notre absence.

Combien elle a raison, la pauvre Môme—et

encore ne soupçonne-t-elle même pas la vérité. Si elle pouvait seulement jeter les yeux sur le carnet auquel je confie mes impressions journalières j'imagine que ses terreurs y trouveraient un aliment nouveau. Heureusement, elle ne sait pas lire, et je ne me sèpare jamais de mon fidèle compagnon.

On m'apporte une invitation à la soirée de la sous-préfecture. J'aurai garde de m'y dérober: il y aura là trop de choses curieuses à noter...

* * *

Jeudi, 2 novembre.

Je sors de chez l'inspecteur d'Académie. Je me suis expliqué avec lui de la façon la plus catégorique: mes notes sont excellentes, il a avoué n'avoir rien à me reprocher; j'ai revendiqué le droit d'occuper mes loisirs à "écrire," si cela me plaît, du moment que mes "écrits," ne portent point atteinte à ma dignité professionnelle. L'inspecteur n'a pas insisté; il est juste, au fond, mais pousse la crainte des "affaires" à un degré excessif. Je me suis fait un malin plaisir d'augmenter son embarras en lui demandant le nom de mon dénonciateur. Comme il se retranchait derrière le secret professionnel, je l'ai articulé, moi, ce nom, et il n'a pu se défendre d'un léger tressaillement qui ne m'a point échappé.—Mon dénonciateur est bien le docteur Grandeau,—et voilà qui m'apporтерait une preuve de plus à l'appui de mes soupçons... si j'avais besoin d'une preuve nouvelle pour asseoir ma conviction.

—Pourquoi, m'a demandé l'inspecteur avec un étonnement feint, pourquoi voulez-vous que cette plainte émane de monsieur le docteur Grandeau plutôt que de telle autre personnalité de Saint-Julien? quelles raisons auriez-vous de la lui attribuer?

—Ces raisons, Monsieur l'Inspecteur, je ne saurais vous les confier pour le moment, mais elles sont des plus sérieuses, et il n'est pas impossible que vous les appreniez avant longtemps.

Mon chef n'a pas jugé à propos de pousser plus loin la discussion; il m'a recommandé d'être très prudent, puis, me reconduisant jusqu'au seuil de son cabinet, m'a congédié très aimablement en me serrant la main.

Voilà cette ennuyeuse affaire liquidée au mieux de mes intérêts il ne me reste plus qu'à regagner Saint-Julien. Je retrouverai avec joie mon *home*, ce soir.

* * *

Même jour.—Minuit.

Je reprends, à cette heure tardive, la page arrêtée ce matin, pour y consigner, tout chauds, deux faits passablement inquiétants dont cette maison a été le théâtre pendant ma longue absence.

J'ai tort de dire *deux* faits—en réalité ils se confondent logiquement, étant du moins admis l'hypothèse qui me sert de point de départ.

Voici.

Premier fait.

En rentrant j'ai trouvé Môme bouleversée.

—Monsieur, me cria-t-elle en gise de salutation, les puits "pleure" encore...

J'éprouvai un sursaut,—mais je ne voulus point trahir mon émotion devant la vieille, de peur d'augmenter son effroi qui était réel.

—Eh bien, la mère, laissez-le "pleurer"?

il n'y a là, je vous le répète qu'un phénomène d'ordre physique très naturel.

Elle braqua sur moi ses petits yeux gris.

—C'est l'idée de Monsieur ?

—Parfaitement. Qu'allez-vous donc imaginer à ce propos ?

Elle insista.

—Alors, Monsieur trouve ça tout naturel ?

Je haussai les épaules.

—Vous êtes folle, Môme, de vous complaire dans ces sornettes.

Elle revint à la charge, grommelant.

—Sornette, sornette... Monsieur a beau se moquer, n'empêche qu'il y a, selon moi, là-dedans, quelque manigance de démon...

—Ah ? ah ? ah ?...

—Comme ça, Monsieur ne veut pas venir écouter ?

—Voyons, fis-je d'un air impatient, je consens à vous donner cette satisfaction.

Nous descendîmes à la cave, et je me penchai sur l'orifice mystérieux.

Il en sortait, effectivement, des vibrations prolongées, très douces, comparables à des soupirs de harpe éolienne, qui, parfois s'atténuaient et l'on eût dit des frôlements...

Nous restâmes là cinq minutes à écouter cette étrange musique, dans un silence religieux... J'étais, ma foi, en dépit de mon assurance de commande, excessivement impressionné.

Je filai de la corde dans les puits ;—il avait considérablement baissé, au point que la couche liquide en affleurait presque le fond.

Môme guettait en dessous mes jeux de physionomie.

—Eh bien ? interrogea-t-elle enfin.

—Eh bien, la mère, ce que je viens de constater me confirme absolument dans mon opinion : nous sommes ici en présence d'un phénomène naturel, tout ce qu'il a de plus naturel...

—Heu ?

—A quel moment a-t-il commencé à se produire ? le savez-vous ?

—A quel moment le bruit commença ? —dam, je pourrais pas vous fixer au juste là-dessus. Seulement, je vas vous dire. Après votre départ, je restai à "trafiquer" et à ranger dans la maison jusque devers le quart moins de midi, puis je m'en fus chez ma cousine. — Jusque-là, pas plus de bruit que dans le creux de ma main. —C'est devers les quatre heures, quand je revins pour jeter un coup d'œil avant la nuit, que j'entendis que ça ronflait...

—Vous exagérez la mère, écoutez ?

—Je vous affirme, Monsieur, qu'à ce moment-là, ça ronflait comme l'orgue de l'église à la grand-messe. C'était effrayant, — à telle enseigne que, le temps de fermer la porte, je pris mes cliques et mes claques et m'ensauvai, révérence parler, comme si j'aurais eu le feu dans mes jupes.

Elle conclut avec ténacité.

—Monsieur trouve encore ça naturel ?

—Mais oui, Môme, cela s'explique le plus simplement du monde... Ainsi, ne vous préoccupez pas outre mesure de ces bruits, et surtout, dans votre intérêt, n'en parlez pas au dehors, cela pourrait jeter du discrédit sur votre maison. Maintenant, il est temps de songer à votre dîner, car je meurs de faim.

La vieille secoua la tête—elle n'était point convaincue.

Nous sortîmes de la cave. Comme nous remontions, l'idée me vint de lui demander des nouvelles de sa cousine.

—Merci bien elle va un petit peu mieux, et M'sieu le docteur Grandeau, qui la soigne, m'a assuré qu'il n'y avait pas de danger...

Je dressai l'oreille.

—Vous avez vu le docteur tGrandeau ?

—Oui, le failli chien, hier, dans l'après-midi

—Ah, fis-je en affectant l'indifférence, de façon à ne pas éveiller sa curiosité. Vous sachant à mon service, il n'a pas paru étonné de vous trouver près de votre cousine ?

—Si, ma fâ, même qu'il me questionna.

—Vot'maitre est donc absent que vous v'la ici ?

—Oui, que je lui répondis, il est parti au chef-lieu pour jusqu'à demain, et il m'a permis de rester à veiller ma parente cette nuit...

J'en savais assez. Môme retourna à ses fourneaux, et je montai chez moi...

Aux yeux de quiconque a pu voir l'entassement de papiers, de livres, de bibelots qui encombrant ma table de travail, dans un fouillis où, suivant l'expression de Môme, "une vache ne trouverait pas son veau", je dois passer pour un prodigieux brouillon. — Erreur, ce fouillis n'est qu'apparent : pas un objet qui n'ait, dans ce chaos, sa place assignée par ma volonté capricieuse, et sur lequel je ne puisse mettre la main sans tâtonner, — c'est, si l'on veut, l'ordre dans le désordre. — A chacun son originalité.

A quoi rime cette remarque ? — C'est le lieu de placer ici le second fait annoncé.

Dès en pénétrant dans mon cabinet, au premier coup d'œil jeté sur ma table de travail, je m'aperçus, non sans un léger frisson, que, pendant mon absence, quelqu'un avait pratiqué des fouilles dans mes papiers...

Oh, toutes choses avaient été soigneusement remises en place, et nul autre que moi n'eût été capable de relever la moindre trace de cette indiscrète perquisition. Moi-même, l'avouerai-je, confondu par l'audace du mystérieux visiteur, je doutai un instant de la réalité de cette violation de domicile. Mais mes doutes firent vite place à une certitude lorsque, après un inventaire sérieux, je me rendis compte qu'un document m'avait été subtilisé, et quel document ? — justement le plan de communication hypothétique des deux puits, — ce plan que j'avais esquissé, sur un brouillon volant, samedi dernier...

Je mentirais, néanmoins, si je disais que je fus très étonné à cette constatation : les confidences de Môme, l'instant d'avant, m'y avaient, jusqu'à un certain point, préparé. — Le puits "pleurait", c'était donc que le docteur l'avait vidé pour rendre libre le passage souterrain ; il m'avait vu prendre la voiture ; il tenait de ma vieille servante le renseignement que je devais passer la nuit hors de chez moi ; il s'était empressé de saisir l'occasion de s'introduire dans le domicile de l'homme en qui il devinait un ennemi, pour, là, une bonne fois, éclaircir ses soupçons, sans crainte d'être dérangé dans ses recherches.

Parleu ? c'était, cela, l'évidence même, — et c'était aussi la confirmation éclatante de mon système.

Une idée folle me passa par la tête, — et, à peine conçue cette idée, je fus possédé, oui, possédé du désir de la mettre, et sans tarder, à exécution.

Cette idée ? — Eh bien, profiter de la baisse de l'eau pour, cette nuit même, descendre dans le puits et explorer le passage souterrain.

C'était fou, je le répète, c'était, par surcroît, et de toutes façons, dangereux, — folle danger, autant d'aiguillons pour m'exciter...

Où, c'était entendu, sitôt Môme couchée, je tenterais l'entreprise.

Et je fis comme j'avais décidé.

A onze heures, après avoir eu soin de glis-

ser mon revolver chargé dans sa poche droite de mon veston, je descendis à pas de loup dans la cuisine, où j'allumai ma lanterne, et je me rendis à la cave.

Le puits continuait de "pleurer"... Les soupirs qui s'en exhalaient prenaient une signification formidable dans le grand silence de la nuit. Je ne m'arrêtai point à les écouter. J'avais hâte de vérifier le niveau de l'eau, craignant qu'il n'eût remonté depuis la soirée, ce qui eût rendu mon expédition impossible.

Non, il n'avait pas varié.

Alors, je m'empressai de faire mes préparatifs.

J'avais combiné mon affaire à l'avance.— J'avais remarqué, dans la cave, de ces courtes poutres accolées sur lesquelles on cale les futailles et qu'on appelle "tins" dans le pays. Il me suffisait de mettre un des "tins" en travers de la margelle, et d'y fixer solidement la corde qui devait me servir à opérer ma descente.

Sans trop de difficultés, je réussis à disposer convenablement l'appareil, j'attachai la lanterne à ma ceinture, et, ainsi équipé, mon pantalon retroussé jusqu'au-dessus du genou, après avoir prêté un instant l'oreille aux bruits qui montaient du gouffre, ne percevant rien de suspect, j'enjambai résolument la margelle, et me suspendis à la corde;—au bout de quelques instants, je touchai le fond du puits...

Là, je constatai avec satisfaction que l'eau ne me venait qu'à mi-mollet.

Par exemple, elle n'était pas précisément très chaude, et il régnait aussi dans le conduit un courant d'air glacial excessivement violent. Le contraire m'eût étonné,— sans ce courant d'air, le tuyau d'orgue fût resté muet.

Je ne lâchai ma corde qu'après avoir éprouvé la solidité du sol en tâtonnant de mes pieds dans tous les sens. Partout ils rencontraient une surface rocheuse égale, polie par le travail de l'homme ou par le frottement continu des molécules liquides. Rassuré de ce côté, je détachai ma lanterne et la promenai à bout de bras autour de moi.

Je reconnus alors qu'à la hauteur d'un mètre et demi environ, l'étui, jusque-là cylindrique, s'évasait en tronc de cône, et, laissant ma lanterne, je distinguai enfin dans la paroi l'ouverture que j'avais pressentie,—un trou noir par où un homme pouvait passer en se courbant...

Ce trou, c'était l'embouchure du canal souterrain établissant la communication entre les deux puits.

Je m'en approchai, j'y projetai les rayons de ma lanterne, essayant d'en pénétrer les mystérieuses profondeurs... Je ne vis rien que l'obscurité inondable, mais les bouffées d'air humide qui me souffletaient le visage témoignaient suffisamment de la réalité de cette communication...

Ma foi, je m'estimai suffisamment édifié, aussi jugeai-je à propos de ne pas pousser plus loin l'expérience. Me taxe qui voudra de courdisse, je me souciais médiocrement de m'exposer à des dangers tout au moins inutiles, dont le moindre pouvait être pour moi de me rencontrer dans cet étroit chenal face à face avec mon visiteur de la nuit précédente. Sans compter l'éventualité, autrement sérieuse, de glisser dans quelque trou perfide, ou de voir ma retraite subitement coupée par une manœuvre inopportune de la vanne commandant l'adduction de l'eau... brou... noyé comme un rat dans un égoût—lugubre perspective devant laquelle je reculai.

Donc, après étude approfondie des lieux, je

me hissai le long de ma corde, et poussai un soupir de soulagement en sautant lestement sur les dalles de ma cave, où je remis tout en ordre en un tour de main...

...Et me voici de nouveau en face de mon papier, enchanté sans doute de mon voyage de découverte, mais aussi tant soit peu embarrassé quant au parti à en tirer.

Voyons? que dois-je faire?—Adresser au procureur général un mémoire détaillé dans lequel je consignerais mes soupçons, mes déductions, et mes preuves? Hum... mes preuves? à quoi se réduisent-elles, jusqu'à présent? Je parle des preuves matérielles,—uniquement à ce fait, que le docteur Grandeau possède un moyen de s'introduire dans cette maison à l'insu de tous. De là à établir qu'il s'y est effectivement introduit pour étrangler le bonhomme, il y a un abîme; mon témoignage même suffirait-il à le convaincre d'avoir récidivé à mon encontre la nuit dernière?—j'en doute,—Thémis, dont ce témoignage risquerait d'amoindrir le renom d'infailibilité, se trouvant trop intéressée à l'écartier... et, sans bénéfice pour ma cause, je paierais les pots cassés?—Merci—Alors, quoi?

Ah? si, maintenant, je pouvais attirer de nouveau dans cette maison ce gremlin de docteur, l'y attirer *devant témoins*,—le prendre au piège sûrement en lui tendant une amorce irrésistible...

Bah? voici qu'il se fait tard et rien ne presse,—couchons-nous et essayons de dormir...

Seulement, j'ai soin désormais de pousser mon verrou, chaque soir, et de placer mon revolver à portée de ma main...

* * *

Dimanche, 5 novembre.

La pluie m'a confiné aujourd'hui à la maison. J'ai profité de ce contre-temps pour corriger des copies, occupation peu récréative. A quatre heures, j'avais achevé ma tâche, et la pluie continuait de tomber, à mon grand désespoir, lorsque Môme introduisit le père Auvilain en tenue de cérémonie.—Je connaissais mon père Auvilain, c'est un fieffé bavard, je n'avais plus à m'inquiéter de l'emploi de ma soirée—je savais qu'il me retiendrait jusqu'au dîner. Il commença par s'excuser avec cette prolixité dont il est coutumier, d'avoir tant tardé à me rendre ma visite, alléguant ses occupations absorbantes: ce lui fut une transition naturelle pour passer à ses chers travaux, sur lesquels il s'étendit longuement, complaisamment,—trop complaisamment; une fois lancé sur ce chapitre, il ne sait plus s'arrêter. Ça l'intéresse, il s' imagine que ça doit intéresser les autres.—N'en sommes-nous pas tous là, plus ou moins?

Passé sept heures, le brave père Auvilain dissertait encore à perte de vue sur un tesson de pot qu'il a découvert dans les environs et auquel il attribue une origine romaine... Mais, sans doute, il finit par surprendre les regards désespérés que j'adressais à la pendule, car il se leva brusquement.

—Sept heures et quart, murmura-t-il consterné, mille pardons, mon cher collègue, je suis incorrigible.

Tout en parlant, il ne quittait pas des yeux une paire de vases en vieille faïence que j'ai empruntée à l'ancienne chambre de Monsieur Honoré pour en orner la cheminée de mon cabinet.

—Vous permettez?

D'un geste précautionneux de collectionneur,

il s'empara de l'un des vases, l'étudia, le palpa, —j'allais dire le flaira,—avec un ronron d'admiration, et enfin le retourna, le fond en l'air, dans l'espoir probablement d'y découvrir quelque signe de fabrication.

Dans ce mouvement il en fit tomber un papier plié, que je serrai distraitemment dans ma poche, puis, son examen étant terminé, le bonhomme remit en place le précieux objet, et nous descendîmes.

Pendant le dîner, je songeai au papier échappé du vase, je le dépliai.

C'était une sorte de bordereau dont la signification m'échappa tout d'abord et qui me parut sans importance. Mais je ne tardai pas à changer d'avis, lorsque j'eus remarqué, au bas du bordereau, le chiffre totalisant les groupes de nombres alignés sur trois colonnes en deux séries distinctes.

Ce chiffre n'est autre en effet, que celui qui figure sur les comptes-rendus de la *Gazette*, et qui représente le montant du cautionnement de Jean Grenier, mis en réserve par Monsieur Honoré.

J'avais donc sous les yeux, tout simplement, la liste des numéros des billets de banque volés pendant la nuit du crime;—c'est-à-dire un document d'une importance exceptionnelle.

Très méticuleux, défiant comme le sont d'ordinaire les vieillards, Monsieur Honoré avait caché ce papier dans une potiche, d'où le hasard, par l'intermédiaire du père Auvilain, venait de le mettre en ma possession de la façon la plus inespérée.

Quelles conséquences puis-je espérer de ma découverte? il m'est encore bien difficile d'en préjuger. Quoi qu'il en soit, j'ai serré le précieux bordereau dans mon portefeuille, et il ne me reste plus qu'à attendre que, de nouveau, le dieu Hasard veuille bien me favoriser en me fournissant le moyen d'en tirer parti.—Sait-on, des fois?...

* * *

Jeudi, 9 novembre.

C'était hier mercredi, la fameuse soirée de la Sous-Préfecture. Tout le monde sur le pont. Beaucoup de toilettes, la plupart exquises. Les romanciers qui s'amuse^{nt} encore à ridiculiser la province sont, décidément des attardés. La vieille province, avec ses modes surannées ou ses pastiches maladroits de la capitale, a vécu, le chemin de fer a fait de ses habitants des Parisiens en villégiature;—seuls subsistent ses préjugés, son esprit dénigre^{ur} et cancanier... C'est ainsi qu'il convient de rejeter dans le domaine de la légende le champagne à vingt-cinq sous et les sandwiches au fromage d'Italie inventés par la malignité de la Présidente; les choses étaient ma foi fort bien faites, et le buffet, en particulier, fort bien servi... au surplus, la Présidente elle-même y a fait largement honneur.

Dès en arrivant, j'avais remarqué la présence des deux personnes qui m'intéressent actuellement le plus à Saint-Julien, je veux parler du docteur Grandeau et de Mademoiselle Vernon. J'imagine que cette dernière n'est venue à la soirée que contrainte par sa mère qui éprouvait sans doute le besoin de tâter l'opinion. Toujours, est-il que, se voyant l'objet de la curiosité générale à peine déguisée, la pauvre enfant faisait pitié. Pâle, les yeux battus, elle souffrait visiblement de cette exhibition au moins inutile et ne se soutenait que par un miracle d'énergie. Du reste, elle déclinait invariablement toutes les invitations des danseurs,

et demeura à côté de sa mère, dans le cercle des douairières. Peut-être aussi obéissait-elle à une consigne...

Quant au docteur, dès les premières mesures de la polka qui ouvrit le bal il s'empressa de suivre le flot des messieurs dits sérieux qui prenaient d'assaut les tables de jeu dans un petit salon voisin.

Lorsque j'eus suffisamment payé de ma personne pour ne pas m'attirer des reproches de la maîtresse de la maison, à mon tour je me dirigeai de ce côté, poussé par un secret pressentiment.

Je trouvai le docteur en tête à tête avec le receveur des finances, son partenaire attiré, aussi enragé que lui.

Tous deux jouaient à l'écarté: les mises étaient sérieuses, des louis et même des billets de banque s'amoncelaient devant le receveur.

Je m'arrêtai à leur table et suivis le cours des parties, d'un air que j'affectai de rendre indifférent sans cesser d'observer le docteur.

Il perdait avec une déveine rare, persistante; son teint bilieux paraissait encore plus jaune que de coutume, ses noirs sourcils se rejoignaient en accent circonflexe au-dessus de ses orbites caves, la sueur perlait à son front ravagé de rides profondes: il était hideux avec sa mâchoire inférieure proéminente fortement contractée et ses cheveux aile de corbeau plaqués en mèches rares sur son crâne prématurément dégarni.

Du reste, tout à sa passion absorbante, il ne daigna pas m'accorder la moindre attention.

En un quart d'heure il perdit coup sur coup trois cents francs et se trouva n'avoir plus devant lui que deux louis.

Je le vis alors extraire de la poche de son habit un billet de mille francs,—je me rapprochai instinctivement pour jeter un coup d'œil sur le chiffon bleu qu'il tenait étalé sur la table, devant lui, tandis que le receveur préparait l'appoint.

Une idée bizarre venait de me traverser la cervelle: ne se pouvait-il point que les numéros de ce billet figurassent sur le bordereau?

Penché sur l'épaule du docteur, j'eus tout le loisir de noter mentalement les groupes de chiffres qui constituent l'état civil de ces précieux morceaux de papier;—puis, dès que ces Messieurs eurent entamé une nouvelle partie, je me retirai pour consulter à l'abri des indiscrets le document que je portais sur moi.

Ce ne fut pas sans une violente émotion que je le dépliai et commençai à en parcourir les colonnes...

Soudain je sursautai.

Le billet de mille francs.—Ce billet que je venais de voir de mes yeux, le docteur jeter sur le tapis de la table de jeu.—Ce billet figurait effectivement sur le bordereau des valeurs soustraites chez M. Honoré...

Le docteur Grandeau était donc, cela sans conteste possible l'assassin de monsieur Honoré.

La question se posait, angoissante;—que devais-je faire?

Le bordereau, dont le total, je l'ai dit, représentait exactement le montant du vol, était certainement écrit de la main même de M. Honoré, et rien n'était plus aisé que de saisir, séance tenante, le billet dont les numéros y étaient portés. Il se trouvait encore en la possession du receveur particulier.

Je savais que le Procureur de la République assistait à la soirée: il me suffisait de lui exposer rapidement l'affaire et de le mettre en demeure d'exiger sur le champ, du docteur, des explications,—mais quel scandale, dans un pa-

reil moment, allait provoquer mon intervention.

J'hésitai,—et il y avait de quoi.

Après tout, me dis-je, j'ai bien le droit de réfléchir avant de prendre une détermination aussi grosse de conséquence? Faisons un tour dans le jardin, et là, en fumant une cigarette, nous aviserons.

En sortant, je traversai le buffet. Je m'y heurtai à la Présidente. Un baba d'une main, une coupe de l'autre, elle s'empiffrait et s'abreuvait consciencieusement.

—Vous ne buvez pas un verre de champagne? me cria-t-elle, la bouche pleine,—il est exquis...

O inconscience féminine.

—Merci, répondis-je, on étouffe là-dedans, j'éprouve le besoin de prendre un peu le frais.

—A propos, et votre vampire?

Je souris

—Il est ici.

—Hein?

Elle me regarda fixement, et, après un silence dont elle profita pour achever précipitamment la déglutition de son baba.

—Vous vous moquez de moi?

—Oh, Madame, je ne me le permettrais pas.

—Alors, c'est sérieux? Vous l'avez vu?...

—Comme je vous vois, et il a dû très probablement vous présenter ses hommages, ce soir.

Elle me saisit par la manche de mon habit, et, avec une anxiété réelle.

—Jurez-moi que vous ne plaisantez pas?

—Je vous en donne ma parole d'honneur.

—Il est ici?

—Il est ici.

—Son nom?

—Vous le saurez...

—Quand?

—Prochainement, je ne puis préciser.

—Vous me le promettez?

—Je vous le promets de la façon la plus formelle,—à une condition, toutefois.

—Laquelle?

—C'est que vous vouliez bien vous engager à me garder dès maintenant le secret.

—Je m'y engage,—mais... ajouta-t-elle en retrouvant ses minauderies de "Muse"... ne me faites pas trop languir pour me donner "la fin au prochain numéro?"...

Je passai au jardin, la laissant très intriguée.

La nuit était claire et froide, sans un souffle de vent, j'allumai une cigarette et me mis à réfléchir sur les difficultés de la situation.

Où,—que faire?

Dénoncer le docteur, en plein bal, sans m'arrêter à la considération du scandale à provoquer?—c'était risquer de me rendre odieux à toute cette société joyeuse venue à cette fête pour s'amuser; c'était, par surcroît, risquer de sombrer sous le ridicule, si le procureur refusait de prendre ma dénonciation au sérieux...

D'autre part, attendre au lendemain, c'était laisser passer l'heure propice, écarter les chances positives de réussite qui s'offraient avec un à propos inouï.

Alors quoi?... encore une fois, à quel parti s'arrêter?

J'allumai une autre cigarette et cherchai une tierce-solution.

Après de laborieuses méditations, je finis par la trouver, cette tierce-solution, sous la forme d'un plan aussi simple que machiavélique... Est-il bon?—là est la question, à laquelle je ne me charge pas de répondre. Mais ce que je sais des précédents agissements du docteur me donne quelque droit d'espérer dans le succès de ma tentative, si périlleuse qu'elle puisse

être en ce qui me concerne personnellement... Enfin, le passé me répond, dans une certaine mesure, de l'avenir. Nous verrons bien.

Quoi qu'il en soit, résolu à dresser mes batteries séance tenante, je rentraï dans la salle de bal, où une valse venait de commencer.

Me faulant à travers les couples, je manœuvrai de façon à aborder Mlle Nançon, demeurée à la même place et comme figée dans la même attitude depuis le début de la soirée.

Les yeux vagues, la pensée absente, quelle vision douloureuse poursuivait-elle obstinément au milieu de cette atmosphère de paisir?

—Mademoiselle...

Elle ne me laissa pas achever.

—Veuillez m'excuser, monsieur, je ne danse pas.

Cette réponse ne me découragea nullement, je l'attendais.

Avant de livrer l'assaut à la place, j'en avais soigneusement étudié les abords,—à cette heure mal défendus par la vieille garde, plongée dans une discussion très animée après une vvisite en corps au buffet, et j'avais préparé le sésame magique qui devait m'ouvrir les portes sans coup férir.

Je me penchai donc vers la jeune fille et murmurai très bas à son oreille:

— Pardonnez-moi d'insister, mademoiselle, mais il faut que je vous entretienne en particulier, ce soir même...

J'ajoutai immédiatement en soulignant ces derniers mots:

—De la part de Jean...

L'effet dépassa mon attente. Mlle Vernon se leva avec une vivacité étonnante, me prit le bras, et m'entraîna presque parmi les couples de valseurs.

Alors dès le premier tour revant sur moi un regard chargé de curiosité et d'angoisse, elle me demanda d'une voix impérieuse.

—Qu'avez-vous à me dire? parlez...

—Ce que j'ai vous dire, Mademoiselle?— Ceci, tout simplement: Jean Grenier est innocent... et je connais le coupable.

L'émotion fut trop forte pour la pauvre enfant, ses yeux se fermèrent.

Elle les rouvrit presque aussitôt et balbutia.

—Oh Dieu? est-ce possible?

—Je vous le jure, je considérerais comme un sacrilège de vous donner une fausse joie.

—Mais alors, il faut que la justice soit avisée, il faut qu'elle rappelle Jean, qu'elle le réhabilite et me le rende.

—Le nécessaire sera fait en temps utile, reposez-vous-en sur moi: je possède des preuves certaines de ce que j'avance, mais vous savez que la justice ne convient pas volontiers de ses erreurs; pour la convaincre, il y aura lieu de lui fournir plus qu'une certitude, et plus que des preuves...

—Quoi donc encore?

—Le coupable lui-même pris au piège que je lui tendrai. Pour réaliser ce résultat, et ce ne sera pas aisé, je vous en prévient, ce sera même dangereux...

—Oh? fit-elle avec vaillance, je n'ai pas peur.

—Je n'en doute nullement. Mademoiselle,— j'ai besoin je ne dis pas de tout votre dévouement, m'est acquis, mais aussi de toute votre confiance en moi, car le concours que je devrais réclamer de vous est d'une nature particulièrement délicate.

Je ne vous connais pas, Monsieur, mais, d'instinct, j'ai foi en vous: apprenez-moi ce que vous attendez de moi, j'exécuterai vos instructions aveuglément.

Il m'importe d'abord d'établir que l'homme qui a volé et assassiné Monsieur Honoré,—et

que je connais,—a également volé la lettre déposée où vous savez par Jean, le matin du crime.

—Comment vous y prendrez-vous?

—C'est mon secret.

—Vous connaissez, dites-vous, l'assassin de Monsieur Honoré?

—Je le connais,—il est ici.

Elle frémit.

—Ce n'est pas Dieu possible?

—Il est ici, Mademoiselle, et, tenez...

Nous nous trouvions, à ce moment, devant la porte du salon de jeu. J'observais depuis un instant le docteur Grandeau qui, du seuil, nous surveillait, livide de rage, l'œil mauvais, sans perdre un de mes mouvements.

—Vous voulez que je vous montre l'homme qui a envoyé au bain votre pauvre ami?

—Oui, oh oui.

—Eh bien, regardez...

Un tour de valse nous amena à deux pas du misérable.

—Vous l'avez devant vous.

—Lui!...

—Lui-même, le docteur Grandeau.

Je sentis sa taille fléchir, un moment je pus craindre qu'elle ne s'évanouît entre mes bras.

—Revenez à vous, Mademoiselle, je vous en supplie, on pourrait remarquer votre trouble, et je ne dispose pas de quelques instants pour vous révéler ce que j'attends de votre collaboration.

—Parlez, Monsieur, je vous écoute.

Je lui développai en quelques mots le plan que je venais de concevoir, et dont, je dois en convenir, l'audace l'effaroucha tout d'abord.

Mais son hésitation fut courte. Elle me regarda bien droit dans les yeux, et me dit:

—Vous ne voudriez pas me tromper; vous êtes un galant homme, j'exécuterai, je vous le répète, aveuglément, vos instructions... Pour commencer...

Sous l'œil jaloux du docteur, elle m'adressa le plus ensorcelant sourire, et j'eus la satisfaction de voir le masque fielleux du personnage se contracter affreusement.

Va bien, à ce soir est fixé mon premier rendez-vous avec Mlle Vernon. Ce sera le lever du rideau de la comédie amoureuse que nous allons jouer, de complicité, au bénéfice de Jean Grenier.

Je m'y suis attribué le rôle ingrat de... "chandelier"... Pourvu que la comédie ne tourne pas au drame noir? C'est bien possible. Tant pis, l'intérêt n'en sera que plus corsé...

* * *

Même jour, soir.

Un peu avant quatre heures, suivant nos conventions de cette nuit, j'étais au Saut-de-loup. Mlle Vernon m'y avait précédé. Je commençai par lui remettre un billet qu'elle serra dans son corsage sans même le lire, puis je lui fis sa leçon par le menu, et, vers quatre heures et demie, l'aimable fille me quitta pour regagner le château en courant.

L'autre a dû l'attendre, pour le moins, vingt bonnes minutes,—c'est ce qu'il faut.—La suite à demain...

* * *

Vendredi, 10 novembre.

Le torchon brûle.—Ce matin, après ma classe, nouveau conciliabule à la Hétraie.

—Eh bien? ai-je demandé en arrivant.

—Eh bien, il m'attendait effectivement, au salon, hérissé comme un tigre. Quand il m'a vu entrer tout essoufflé, il m'a dévisagée d'un air soupçonneux. Maman, aussi, paraissait furieuse. J'ai balbutié une excuse maladroite, et, à partir de ce moment j'ai arboré une physionomie ennuyée et distraite. Je l'observais à la dérobée: il fronçait les sourcils; rongait sa moustache rageusement, ses mains et ses jambes étaient agitées de tics nerveux, il ne tenait pas en place. Puis, maman s'étant absentée, j'ai feint d'avoir oublié de lui faire une recommandation importante, et je suis sortie en laissant tomber de mon corsage votre billet.—Quand, après quelques minutes, je suis revenue au salon, le billet se trouvait bien encore là, à la même place,—mais il avait été lu...

—Vous pourriez affirmer cela?

—Vous en aviez gommé les plis?

—Parfaitement.

—Il y avait, au point gommé une déchirure imperceptible, je m'en suis assurée après son départ.

—Alors, tout va bien. Continuez...

Le docteur était d'une pâleur livide. Il a mâchonné je ne sais quel prétexte entre ses dents, et s'est retiré, abrégeant sa visite d'une bonne demi-heure.

—Autant de gagné pour vous, Mademoiselle. Allons ajoutai-je en riant, le poisson a mordu, il s'agit maintenant de le ferrer,—voici l'harmoniçon...

Par-dessus la haie, je tendis à Juliette un second billet. Elle le prit, le glissa délicatement dans la fente du vénérable patriarcale des bois, qui, du temps de Jean, s'était déjà prêté au même usage, disposa sur le carré de papier parfumé un minuscule caillou qui devait glisser au plus léger contact, et dont la disparition constituerait le gage certain d'une intervention étrangère,—puis elle s'éloigna en m'adressant de la main un petit signe mutin.

—A ce soir le signal convenu...

Toute trace de tristesse avait disparu de son front, un espoir joyeux brillait dans ses yeux clairs.

A neuf heures, ce soir, de retour à la Hétraie, j'ai vu, de la route, le signal convenu avec ma complice,—deux bougies allumées à la fenêtre de sa chambre.—Ce signal m'apprend que le docteur a visité notre boîte aux lettres; bravo, le poisson est ferré,—reste à le tirer... de l'eau, c'est le cas ou jamais de continuer la métaphore.—L'opération ne marchera pas toute seule, car la bête me paraît de taille à opposer une vigoureuse résistance, gare aux suprêmes convulsions...

Malgré tout, je ne puis me défendre d'un léger frisson en songeant à la scène qui se prépare pour demain,—et aux suites qu'elle comporte...

Mais, n'aura-t-il point flairé le piège? —viendra-t-il?... Et après?...

* * *

Samedi, 11 novembre.

Je crois que nous touchons au dénouement... Ce matin, à la même heure qu'hier, nouveau rendez-vous,—le dernier probablement...

Nous étions là, depuis vingt bonnes minutes, causant distraitement, l'esprit ailleurs, dans une attente anxieuse de ce qui allait se passer si mes prévisions se réalisaient,— Juliette mortellement pâle; moi, de mon côté, je le confesse, plutôt nerveux,—orsque, enfin, lâbas au bout de l'allée à laquelle la jeune fille

tournait le dos, et que je surveillais obliquement depuis mon arrivée, je vis se profiler la haute silhouette du docteur...

—Attention, fis-je tout bas,—le voici.

Entendant le sable crier derrière elle sous les pas précipités du misérable, la pauvre petite se mit à trembler de tous ses membres.

Je lui pris les mains, et, me penchant tendrement vers elle, dans l'attitude qui cadrerait avec mon rôle, je lui soufflai à l'oreille.

—Un peu de courage, songez que la délivrance est proche. Surtout, n'oubliez pas de vous trouver ici demain, à midi précis, pour me dire si le docteur a lu le billet dont je vais m'arranger de façon à lui faire connaître le dépôt.—Vous m'avez compris?

Elle ne répondit que par une pression de main.

Le docteur était maintenant à quelques mètres de nous...

Feignant de l'apercevoir alors seulement, je m'écartai vivement de Juliette avec une mine de circonstance.

Il se rua plutôt qu'il ne marcha sur moi, le bras levé, incapable d'articuler un mot, tant la rage l'étouffait.

Je l'évitai, et lui dis froidement.

—Vous semblez oublier, Monsieur, que vous êtes ici en présence d'une femme: un esclandre me paraît au moins inutile; qu'il vous suffise de savoir que je me tiens à votre disposition pour les explications que vous pouvez avoir à me demander.

Puis, me rapprochant brusquement de Juliette, je lui désignai d'un geste discret la cachette en lui murmurant à demi-voix, assez haut toutefois pour être entendu du docteur.

—Demain, midi, un mot comme d'habitude...

Et, plus bas.

—Laissez-vous.

Elle s'éloigna en courant,—le docteur leva encore le poing sur moi. Je me contentai de le toiser avec le plus parfait mépris.

—Serait-il, par hasard, dans vos habitudes d'assassiner les gens?...

Ces mots, en l'arrêtant net, semblèrent le cingler comme un coup de cravache,—il ne pâlit pas, il verdit, ses mâchoires claquèrent.

—Oh, siffla-t-il entre ses dents, un de nous est de trop ici.

Je ripostai d'un ton narquois.

—C'est également mon avis,—reste à savoir lequel des deux.

—Ne me poussez pas à bout?... je vous répète qu'un de nous doit disparaître.

—Je vous entends parfaitement, et j'ai, moi aussi, l'honneur de vous répéter que je me tiens à votre entière disposition. Seulement, il va de soi, j'imagine, que Mademoiselle Vernon ne doit, d'aucune façon, être mise en cause dans cette affaire. Il nous est aisé de trouver un prétexte pour motiver une rencontre: rien n'empêche, par exemple, que je monte au cercle, ce soir, et que je vous cherche une querelle au jeu...

—Cela m'est égal, comme il vous plaira...

—Soit.

Là-dessus, il me tourna le dos sans me saluer,—je me moque un peu du salut de cette brute,—et moi je cours trouver Surmont, le directeur de la *Gazette*, à qui je savais pouvoir m'adresser en pareil cas.—Quant à mon autre second, je n'avais pas à m'en préoccuper, je viens de télégraphier à mon ami Félix G... je suis bien sûr qu'il sera sans faute ici demain soir au plus tard.

Je trouvai Surmont occupé à discuter des tarifs d'imprimés avec des clients dont il me fallut attendre le départ. Dès qu'il fut débar-

arrassé d'eux, je le priai de m'accorder un entretien particulier. Il remarqua immédiatement mon air préoccupé et m'invita à monter chez lui.

Sitôt seuls, je lui déclarai, sans préambule.

—Je me bats après demain, puis-je espérer que vous voudrez bien m'assister?—mais, avant de vous demander une réponse, je tiens à vous faire connaître le nom de mon adversaire...

—Qui est?

—Le docteur Grandeau, or, comme vous m'avez...

—Il n'y a pas de considérations qui tiennent pour m'empêcher d'obliger un ami...

Le brave garçon ajouta en me serrant la main.

—Comptez donc sur moi.

—Merci.

—Maintenant, un mot,—ça ne peut pas s'arranger? c'est grave?

—Très grave.

—Vous savez que votre adversaire est d'une force remarquable à l'épée? je l'ai vu tirer dans plusieurs assauts, il a un poignet de fer; on le dit moins habile au pistolet.

—Je ne suis pas manchot non plus et je me défendrai.

—Mais, à propos de quoi, cette affaire?

—Il s'agit de votre ami Jean Grenier.

—Comment cela?

—Je vous sais d'une discrétion éprouvée: je vais donc,—car cela me paraît nécessaire, pour le cas où il m'arriverait malheur, vous conter l'étrange histoire dont mon duel avec le docteur Grandeau semble devoir constituer le dénouement.

—Si cela m'intéresse? en douteriez-vous?

—Et, d'abord, vous apprendrez avec plaisir, j'imagine, qu'avant quarante-huit heures,—sauf anicroches,—j'espère avoir démontré clair comme le jour l'innocence de ce malheureux Jean...

—Bah?...

—Et la culpabilité du docteur Grandeau,—qui en est le corollaire.

Surmont ouvrit des yeux énormes.

—Cela vous étonne? repris-je en riant, eh bien, mon ami, prêtez-moi quelques minutes d'attention, et vous vous rendrez compte que je ne cherche nullement à vous "monter un bateau".

Je lui résumai les faits, tels que les ai consignés dans mon journal.

Arrivé à mon voyage au chef-lieu, je m'arrêtai un instant pour me rendre compte de l'impression produite sur mon auditeur.

L'attitude de Surmont trahissait le genre d'intérêt que l'on accorde à un feuilleton solidement charpenté.

Je lui en fis en riant l'observation, et il m'avoqua que mon récit lui paraissait légèrement teinté d'in vraisemblance.

—Attendez, lui dis-je et réservez votre opinion. Jusqu'à ce moment, je me suis contenté d'esquisser la donnée, je vais sortir du domaine de l'hypothèse pour aborder la démonstration au fond.

Et, coup sur coup, sans chercher à ménager mes effets, je lui contai l'histoire de la perquisition nocturne opérée dans mes papiers, coïncidant avec la production du phénomène acoustique observé dans le puits;—ra découverte du bordereau des billets volés, suivi de la scène à laquelle j'assistai dans le salon de jeu de la sous-préfecture. Et j'ajoutai.

—Je voulais, bien que l'estimant désormais parfaitement superflue, une dernière preuve de la culpabilité du personnage que je me suis juré de démasquer, oui, je voulais amener ce-

misérable à se dénoncer lui-même comme ayant soustrait la lettre du pauvre Grenier dans le creux d'arbre qui lui servait d'intermédiaire pour correspondre avec Mlle Vernon.—Par parenthèse, je poursuivais concurremment un autre but que vous allez connaître dans un instant.

—Eh bien, cette preuve?

—Je l'ai acquise pas plus tard qu'hier,— et voici en quoi elle consiste :

“Je remis, jeudi soir, à Mlle Vernon, une lettre que la jeune fille devait laisser tomber aux mains de son jaloux. Dans cette lettre, je lui apprenais que j'avais trouvé la cachette qu'elle avait bien voulu m'indiquer la veille, au bal, et la félicitais de son ingéniosité, dont je m'empresserais de profiter pas plus tard que le lendemain matin.—Le tout suivi de protestations amoureuses, indispensables pour donner de la vraisemblance au rôle que j'assumais.

—Je commence à comprendre.

Un “truc” bien simple nous permit d'acquiescer la certitude que le “poulet” avait été lu par qui de droit; dès lors le piège était amorcé: Ou le docteur n'avait pas jadis subtilisé le message de Jean,—alors, il lui devenait impossible de découvrir notre cachette, et l'échafaudage des soupçons pesant sur lui s'éroulait,—ou c'était bien lui le larron, et du coup j'étais définitivement fixé...

—Mais, à quoi bon ce supplément de preuve?

—Attendez un peu, vous le saurez. Je disposai donc de ma seconde lettre dans le creux d'arbre, et, grâce à un nouveau procédé de contrôle, cette fois encore l'indiscrette intervention du docteur nous fut clairement démontrée.

“C'était là que je l'attendais.

“Dans cette seconde lettre, j'assignais un rendez-vous à Mlle Vernon pour le lendemain matin—ce matin même—et j'imagine que vous devinez ce qui se passa?

—Parbleu, vous reçûtes la visite du quidam, et il s'ensuivit une provocation?

—Maintenant, tirez vous-même la conclusion.

—La conclusion est que toute rencontre me paraît impossible entre vous et cet affreux gredin.

—Il faut pourtant que cette rencontre ait lieu.

—Permettez, quant à moi, après ce que vous venez de m'apprendre...

—Je m'explique mal: il faut, veux-je dire, que toutes les formalités préliminaires d'une rencontre soient accomplies...

—Je ne comprends pas.

—Vous allez comprendre, je ne vous ai pas encore exposé le scénario du dernier acte de ma pièce. Vous y jouez un rôle, prêtez-moi toute votre attention.

—Diable d'homme? vous pouvez vous vanter de me procurer des émotions.

—Voici. J'ai pris mes dispositions pour que le docteur Grandeau sache qu'il trouvera demain à midi, dans notre boîte aux lettres, un nouveau billet.

—Bien, après?

—S'il intercepte ce billet,—et tout me porte à croire que, dans son état d'esprit actuel, il voudra en prendre connaissance, peut-être même le supprimer,—le duel, étant donné les précédents sur lesquels je table presque à coup sûr, le duel à quatre-vingt-dix-neuf chances sur cent d'avorter. Dans le cas contraire, dam il faudra en découdre.

—Le jeu est dangereux?

—Que voulez-vous? au point où j'aurais amené les choses, cela deviendrait une nécessité à laquelle je n'entends pas me dérober.

—Mais enfin, pourquoi cette comédie? je

vous avoue que je ne comprends pas encore très bien où vous voulez en venir.

—Pourquoi? tout d'abord, que je vous donne lecture du billet en question dont j'ai préparé le brouillon dès hier soir et qui porte la date de demain.

“Chère aimée,

“Un mot seulement pour vous tenir au courant de ce qui s'est passé. Je me bats avec mon odieux rival demain, à quelques lieues d'ici, à Châteauvieux, où je pars coucher ce soir afin de me trouver plus dispos sur le terrain. Soyez sans crainte pour moi, mon adorée, j'aurai trop de force ayant l'insigne bonheur d'être votre champion; d'ailleurs, quelque chose me dit que je sortirai vainqueur de ce combat dont votre petite main doit être le prix.

“Néanmoins, comme il vaut mieux tout prévoir, au cas où il m'arriverait malheur, veuillez, je vous prie, prendre bonne note de ma suprême recommandation.

“Alors, mon aimée, vous auriez soin de réclamer à ma vieille Môme,—je lui laisserai mes instructions ce soir, avant mon départ,—une lettre cachetée à votre adresse,—qu'elle trouvera placée bien en évidence sur ma table de travail.

“Cette lettre n'est autre chose qu'un mémoire détaillé que je viens de rédiger, concernant le crime dont ma maison a été le théâtre, et au sujet duquel un curieux hasard m'a permis de faire une découverte extraordinairement intéressante.

“Encore que fondées sur des faits que je n'ai pas eu le temps d'éclaircir, les présomptions que j'y formule à l'encontre du vrai coupable sont suffisantes pour permettre à un homme d'affaires avisé de compléter mon enquête et de lancer la justice sur une piste nouvelle,—à coup sûr inattendue.

“Pardonnez-moi de ne vous en pas dire davantage: il est des secrets que l'on n'ose confier à une lettre, et celui-là en est un. J'ajoute, toutefois, que ce document est de nature à vous débarrasser à tout jamais des poursuites dont vous êtes l'objet de la part de qui vous savez...

“Au moment d'enfermer dans les plis de ce frêle papier ce qui sera peut-être mon dernier adieu, ô ma bien aimée, je me sens étreint par une indicible émotion. Laissez-moi effleurer en pensée vos boucles blondes... mais non, je ne vous dis pas adieu... au revoir, ma Juliette adorée,—au revoir.”

—Fichtre, c'est brûlant, me dit Surmont ironiquement, vous allez incendier un petit cœur... J'éclatai de rire.

—Soyez sans crainte, mon cher ami, j'ai idée que le poulet n'arrivera pas à destination; et en fût-il autrement, que celle à qui il est adressé n'y jetterait même pas les yeux, c'est bien entendu entre nous.

—A la bonne heure, voilà qui peut s'appeler un drame chevillé de main de maître.

—Jusqu'à présent, cela ne me paraît pas trop mauvais.

—Vous êtes modeste. Pourvu, maintenant que votre grand premier rôle ne rate pas son entrée...

—Ou sa sortie...

—Du puits?

—Ah. Je vois que vous avez compris.

—Parbleu, c'est clair. Si tout se passe conformément à vos prévisions,— or elles sont

d'une logique impeccable,—le docteur Grandeau s'exprimera demain matin d'aller extraire votre lettre du creux d'arbre, la lira, et, par elle informé que vous vous absentez la nuit suivante, n'aura de cesse qu'il ne se soit emparé, en le dérochant sur votre table, du mémoire accusateur...

—C'est là que je l'attends, ou plutôt que nous l'attendons, vous et mon ami G..., qui sera ici demain...

—Oh, oh, très fort, très fort?

—Vous acceptez, décidément, de figurer dans la pièce?

—Comment donc? mais avec enthousiasme, mon cher.

—Merci.

—Il n'y a pas de quoi, je suis empoigné, reste à régler les détails d'exécution.

—C'est tout réglé.

—Bah.

—Voici. D'abord, point essentiel, il est bien entendu que vous et G... obtiendrez des témoins de mon adversaire que la rencontre ait bien lieu ailleurs qu'à Saint-Julien.—Cela naturellement...

—Pour motiver votre départ.

—Quant au prétexte avoué, il est imposé par la situation de professeur de votre client.

—Parfaitement, question de convenances, scandale local à éviter:—j'en fais mon affaire.

—Si vous ne pouvez obtenir Châteauvieux,—je n'y tiens pas autrement,—prévenez-moi à temps.

—Pour que vous puissiez modifier votre billet? Compris. Ensuite?

—Ceci arrêté, vous, G... et moi, nous prenons le dernier train du soir, emportant ostensiblement l'outillage habituel. La nouvelle du duel ne va pas tarder à se répandre dans Saint-Julien: il ne manquera donc pas de badauds à la gare pour assister à notre départ et en informer le docteur.

—Bien, alors?

—Alors, je demande à haute voix nos trois billets pour Châteauvieux. Mais...

—Nous descendons à la première station.

—Et, à la faveur de l'obscurité, nous nous glissons subrepticement dans ma maison, d'où j'aurai eu soin d'écarter ma gouvernante; il ne nous reste plus qu'à nous poster à l'affût dans ma cave, en attendant le bon plaisir de notre visiteur.—Voyez-vous quelque objection à ces dispositions.

—Aucune, mon cher, seulement, encore une fois, viendra-t-il?...

—Pourquoi non?

—Ne flairera-t-il point le piège? Il est si fin.

—Sans doute, mais il aura peur de mes révélations posthumes: avant de me tuer, car il y compte bien, il voudra faire disparaître le document accusateur.

—Ne peut-il être retenu par la crainte de rencontrer chez vous votre servante?

—Il sait que lorsqu'il m'arrive de m'absenter la nuit, Môme va demander l'hospitalité à une parente.

—Vous avez réponse à tout.

—Maintenant, si, par impossible, quelque chose craquait dans mon plan, eh bien, un raid à bicyclette nous conduirait en temps utile à Châteauvieux. Vous n'avez plus d'objections?

—Ma foi, non...

—Il ne me reste donc plus après avoir télégraphié à G..., qu'à me rendre au cercle, provoquer mon adversaire...

—Comment, le provoquer? est-ce que ce n'est pas déjà fait?

—Pas officiellement, du moins; vous ne vou-

driez pas que le nom de Mlle Vernon fût prononcé dans cette affaire?

—C'est juste.

—Le prétexte convenu est une querelle que je lui chercherai au jeu.

—Dois-je vous accompagner?

—Je n'osais vous le proposer.

Comme nous gravissions l'escalier du cercle, Surmont me souffla à l'oreille.

—Vous ne vous faites pas idée de mon émotion.

—Bah?

—Sapristi, pourvu que rien ne cloche au dernier moment?

—Alors, mon cher, tant pis pour moi?... Ah, puis, que voulez-vous, le vin est tiré il faut le boire.

Nous arrivions sur le palier. Je poussai la porte, et j'aperçus le docteur Grandeau qui m'attendait au fond de la salle.

En me voyant, il grimaca un sourire; de mon côté je l'abordai de mon air le plus aimable, après avoir serré la main à une demi-douzaine de membres du cercle qui, autour de la cheminée, discutaient quelque question de politique locale avant de se mettre à cartonner.

—Eh bien, docteur, fis-je à haute voix, vous semblez là une âme en peine, privé de votre fidèle partenaire, le receveur?

—Je ne vous proposerai pas de le suppléer, car je sais que vous boudez la dame de pique.

—Mon Dieu, pour une fois, si cela pouvait vous être agréable?

—Vous ne savez peut-être jouer qu'à la "bataille"?

—Oh, je sais jouer à d'autres jeux qu'aux jeux d'enfants.

De part et d'autre, le ton devenait agressif.

—Quels jeux? demanda-t-il avec dédain.

—Mais, par exemple, l'écarté,—l'on y perd aisément des billets de mille...

L'allusion fut-elle comprise? oui, sans doute, car le coup porta: le docteur verdit, ce qui était sa façon de pâlir,—je continuai.

—Le piquet...

—Soit, acquiesça-t-il, sèchement, un piquet.

Je m'assis. Surmont resta debout à côté de nous; le pauvre garçon était blême, je lui adressai un signe à la dérobée pour l'avertir de se tenir.

Mon partenaire jeta un lours sur le tapis, je l'imitai.

Et la partie commença.

—Oh, oh, s'écria le percepteur en me montrant du doigt aux autres membres, voilà l'Université en rupture de principes.

—Tiens, tiens, firent ces Messieurs curieusement.

Ils se rapprochèrent de notre table.

Nous ne pouvions souhaiter mieux. En effet, l'importance de la galerie allait donner à la provocation la gravité nécessaire pour motiver le dénouement prémédité.

Au jeu, on le sait, rien de plus aisé que de susciter une altercation: la moindre faute, relevée avec aigreur, suffit. Je me chargerai de commettre cette faute, bien assuré que le docteur ne la laisserait point passer.

La partie était en une seule manche de cent cinquante points. Dès les premiers coups j'en avais marqué cent trente-sept, mon adversaire vingt-huit seulement, c'était à lui de donner les cartes, j'avais un avantage certain pour le troisième coup, probablement décisif. La galerie palpitait. Je choisis ce moment pour commettre la faute attendue. Servi en premier, je ramassai mes cinq cartes bien que n'en ayant écarté que quatre, et n'accusai ma maladresse qu'après avoir pris connaissance de mon jeu.

Là-dessus, observation très désagréable de mon partenaire, de mon côté, riposte cavalière, insinuation blessante du docteur que je relève avec arrogance,—bref, de mot en mot, la dispute s'envenimant de parti-pris au point de monter à un diapason de violence inouïe, je finis par jeter les cartes à la tête du vilain sire, nous nous levons pour nous précipiter l'un sur l'autre, on s'interpose entre nous, mais le docteur, me montrant le poing, me crie que je recevrai la visite de deux de ses amis. Là-dessus, repoussant toute offre de médiation, je salue l'assistance médusée, et quitte le cercle avec la mine d'un homme exaspéré...

Et me voici installé dans mon paisible cabinet de travail, où je viens de terminer la rédaction du mémoire destiné à Juliette,—on ne sait ce qui peut arriver... Du moins, si la chance n'est contraire, la justice trouvera dans ce document des éléments d'enquête suffisants pour réparer son épouvantable erreur...

* * *

Dimanche, 12 novembre.

Les conditions de la rencontre sont arrêtées. Selon mon désir elle aura lieu demain matin à Châteaueux, nous nous battons à l'épée. Je viens de tirer avec le lieutenant Bonnet, mon poignet n'est pas trop rouille, le lieutenant m'a enseigné une botte infailible,—va bien... en tous cas, je ferai bonne figure sur le terrain.

Sitôt fixé je suis allé déposer la lettre dans notre cachette,—et j'attends, avec une tension de nerfs bien compréhensible le moment d'aller trouver Juliette pour savoir ce qu'il en est advenu...

* * *

Dimanche soir.

J'arrive de la Hétraie.—Le docteur ne s'est pas contenté de lire mon billet,—le billet a disparu.—*Il l'a volé...* comme il avait fait de l'autre, celui du pauvre Jean.—Donc, jusqu'à présent tout est pour le mieux... A cette nuit—peut-être, la suprême partie,—à demain, certainement, l'épilogue, quel qu'il soit, de cet émouvant feuilleton vécu... Cet épilogue me sera-t-il donné de l'écrire moi-même?... ou ces lignes fiévreuses seront-elles les dernières que ma plume tracera?... *Chi lo sa?...* Si près du but, la peur de l'insuccès commence à me gagner... Que ne suis-je plus âgé de douze heures, pour savoir enfin... Le puits pleure toujours,—mais lui,—le vampire à face humaine,—viendra-t-il?...

* * *

Lundi soir, 13 novembre.

L'étrange, l'étrange aventure...

Mais commençons par le commencement.

Nous conformant au plan que j'avais exposé à Surmont, nous primes, hier soir, nos billets au dernier train, pour Châteaueux. Félix portait le fourreau de serge verte enveloppant les épées de combat; ainsi que je le prévoyais, la nouvelle du duel s'était répandue dans la ville comme une traînée de poudre, il y avait foule de curieux à la gare. Le docteur ne s'y trouvait pas, mais il ne pouvait manquer d'être informé de notre départ; au surplus son absence

prouvait qu'il se réservait de ne rallier le terrain de la lutte que le lendemain matin.—Constatast d'un bon augure...

A la première station, nous descendons, nous regagnons St-Julien au pas accéléré; à la faveur de la nuit, nous nous glissons dans mon domicile sans être aperçus, et nous nous enfermions dans la cave après nous être distribué les rôles de façon à éviter toute fausse manœuvre.

Je m'étais muni de mon revolver,—mais, comme je tenais essentiellement à remettre le gremlin vivant entre les mains de la justice, je ne devais me servir de mes armes qu'en cas d'absolue nécessité. Seulement, je m'étais procuré quelques mètres d'une solide cordelette destinée à ligotter notre prisonnier...

Des heures s'écoulaient dans l'attente, longues, interminables...

J'avais masqué la lanterne; dans la cave régnait une obscurité insondable, qui faisait peser je ne sais quelle horreur mystérieuse sur la solennité de la situation.

Du puits continuaient à s'exhaler des vibrations lugubres—comme des chuchotements d'êtres invisibles, des soupirs étouffés s'enflant progressivement en traînées de plaintes, de plaintes profondes, navrantes, plaintes on eût dit de pauvres âmes sur qui la lourde terre s'est refermée à jamais, et qui regrettent la lumière du jour—les âmes—sait-on des soldats bleus précipités jadis encore vivants, dans cet humide tombeau...

Bien que également braves tous les trois, nous frissonnions jusque dans nos moëlles.

Et qu'on ajoute à cette mise en scène déjà suffisamment saisissante par elle-même la perspective de la lutte tragique qui d'un moment à l'autre pouvait s'engager là, dans le noir...

La nuit s'avancait, et, ma foi, nous commençons à concevoir des inquiétudes,—quand, soudain, nous tressaillâmes.

Sans que le moindre bruit suspect n'eût éveillé notre attention, nous venions de voir se dessiner, là-haut, sur le plafond, comme sur un écran juste au-dessus de l'orifice du puits, un rond de lumière, une sorte de halo diffus,—ô la singulière impression que produisit sur nos nerfs exaspérés, ce phénomène pourtant bien naturel...

C'était l'être malfaisant que nous guettions, le vampire à face humaine, l'assassin de M. Honoré, qui, là, sous nos pieds, débouchait de son repaire souterrain, au fond du puits,—et ce halo trouble n'était que la projection de sa lanterne...

Nous nous fîmes prêts à agir—nos cœurs battaient à rompre...

La heure se mit à danser au plafond:—le nocturne visiteur exécutait son ascension périlleuse,—et, toujours, nul bruit—il devait être pieds nus...

Encore quelques minutes d'angoisse...

Enfin, de la margelle surgit une tête que je reconnus sur le champ, bien que le masque fût défiguré par une expression véritablement effrayante,—les épaules suivirent,—puis le torse,—et le docteur enjamba la couronne de pierre, prit plante sur le sol...

Six bras à la fois s'abattirent sur lui:—il était notre prisonnier.

D'une secousse formidable il essaya bien de se dégager de la multiple étreinte qui l'enfermait,—mais, s'étant rendu compte de l'inutilité de ses efforts, farouche, sombre, il se laissa ligotter, sans plus nous opposer de résistance.

Au cours de cette scène rapide, de part et d'autre pas un mot n'avait été échangé.

Lorsque le bandit se vit couché à terre, chargé de liens, complètement réduit à l'impuissance, alors seulement il desserra les dents, et, se tournant vers moi :

— Bien joué, Monsieur, me dit-il, d'une voix railleuse, mes compliments—j'ajoute : mes regrets bien sincères de ne pouvoir me trouver demain matin à notre rendez-vous...

Je dédaignai de répondre. Nous le portâmes au rez-de-chaussée et Surmont courut prévenir les autorités.

Dès ce matin, l'on a opéré une perquisition minutieuse à son domicile, et l'on y a découvert un certain nombre de billets de banque dont les numéros figurent sur le bordereau de sa victime.—Maintenant, l'affaire suivra son cours. La condamnation du misérable est cer-

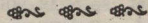
taine ; elle aura, pour corollaire obligatoire la réhabilitation solennelle du forçat innocent, et le bonheur de mes protégés.

J'interromps ici mon journal, quitte à le compléter dans quelques mois... En bas dans l'ombre, le puits continue de pleurer sa mélodie monotone, mais de plus en plus indistincte à mesure que s'accroît la montée de l'eau. Et l'heure est proche où se tairont, pour toujours je l'espère ces voix falotes des esprits de la terre qu'un mauvais génie éveilla un instant, de leur inquiétant sommeil...

MAXIME AUDOUIN.



NOËL MODERNE



I

C'était un joli petit frisé, tout blond, tout rond, tout mignon. Il était gentil à croquer, câlin avec cela et mutin comme un lutin. Comment il s'appelait? Pourquoi vous le cacher plus longtemps? Il s'appelait Noël. Ses yeux étaient bleus comme le ciel; son caractère était doux comme le miel; il n'avait pas pour deux sous de fiel. En vérité, l'on eût dit un ange du Paradis en voyant le petit Noël.



II

Le petit Noël avait un Papa et une Maman. Et il les aimait beaucoup, non seulement parce qu'ils étaient son Papa et sa Maman, mais aussi parce qu'ils le gâtaient à tout moment, et qu'il trouvait cela charmant. Il n'était de mois qu'on ne lui fit des présents: à Pâques et au Jour de l'An, à sa fête, en hiver, au printemps. Et sa



fête, naturellement, lui était souhaitée le jour de la venue du divin Enfant.

III

Chaque année, à la fin de décembre, quand la neige fait tourbillonner ses confettis blancs — tombe, tombe, neige blanche! — il pensait au cadeau que lui apporterait pour sa fête l'autre Noël, le vieux bonhomme à la barbe blanche. — Et, chose étrange, chaque année, le bon vieux lui apportait le cadeau même qu'il désirait. Comment avait-il pu deviner cela? En vérité il y a dans ce monde des choses bien étranges.

IV

Or, cette année... — Quelle année? — Celle où vous ne vous êtes pas mis en colère; cherchez. —

Or, cette année — il faut bien que je recommence, puisque vous m'interrompez — notre ami Noël, déjà musicien, au concert avec sa maman s'en était allé. Et là, il avait entendu une grosse dame chanter une petite chanson, une petite chanson si belle et si douce qu'il en avait été troublé. Elle commençait par ces mots:



*Trois anges
sont venus ce soir....*

Et de cette chanson toute la nuit il avait rêvé.

V

Il en rêva toute la nuit. Et, le lendemain matin, vingt-quatre décembre, quand sa bonne Nanette vint lui demander le cadeau qu'il voulait du bonhomme Noël, il lui répondit: — « Je veux qu'il me chante cette chansonnette que la grosse dame chantait hier. » Nanette lui dit: — « C'est impossible. — Pourquoi? questionna-t-il. — Parce que c'est comme cela! » répliqua Nanette, qui, en sa qualité de grande personne, savait l'explication des choses. Et, devant cette raison si nette, petit Noël, le cœur gros, dut incliner sa tête blondinette.



VI

Mais voici qu'à la nuit suivante, tandis que ses parents s'en étaient allés faire réveillon, — qu'ils sont donc heureux les parents! — voici qu'il fut tiré de son sommeil par un carillon....

Ding! ding! ding!
Don! don!
Ding! don! don!...



— Sonne, sonne, gai petit carillon! — Et c'était, au milieu du silence de la nuit, un carillon

si léger, si ténu, que l'on aurait dit une musique de papillons. Et voici que petit à petit les notes se précisent; petit Noël croit reconnaître un air; et cet air.... Mais n'est-ce pas une illusion?



VII

Ce n'est pas une illusion :

Trois anges sont venus ce soir ..

On dirait un écho lointain, perceptible à peine, et que le vent apporterait par bouffées. C'est le bonhomme à la barbe d'argent qui chante ainsi là-haut, par-dessus les toits...

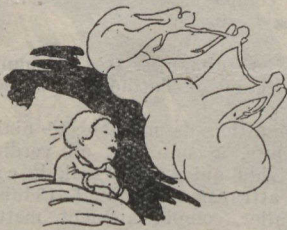
...M'apporter de bien belles choses...

La voix est déjà plus distincte : il doit être dans l'intérieur de la cheminée.

...L'un d'eux avait un encensoir

Sûr qu'il a levé la plaque : on l'entend maintenant aussi bien que la grosse dame.

...L'autre avait un bouquet de roses....



Il chante un peu du nez. Mais qu'importe? Son petit homonyme l'écoute en extase.

Arrive le dernier couplet.

Noël! Noël! remontez au ciel.

De nouveau il semble que la voix s'éloigne :

.. Mes beaux anges à l'instant même

Elle s'affaiblit comme un tintement de cloches qui se perd dans le lointain :

*...dans le ciel bleu,
Demander à Dieu...*

Ce n'est plus qu'un souffle, qu'un frisson :

...bonheur... que j'aime...

...Un ronronnement subit... puis, plus rien.... Le vieux Noël, son aubade donnée, s'en est retourné là-haut, plus haut que là-haut, où nul ne peut le suivre.

Et le petit Noël est parti là-bas, plus loin que là-bas, dans le beau pays des Rêves.



VIII

— « Bonjour papa, bonjour maman! Il faut que je vous dise : Nanette avait menti ; le vieux Noël est descendu, — je l'aime bien, il est si gentil! — est descendu dans ma chambre par la cheminée, et il me l'a chantée tout au long pendant que je dormais, la belle chanson, tu sais, celle où il y a des anges du Paradis. Oh! que je suis donc content! plus content que s'il m'avait donné un fusil!... Tiens! Pourquoi que tu ris? Dis, pourquoi?... » — Et, tout à coup, du milieu de la chambre, part la même voix qui s'est déjà fait entendre la nuit.



IX

Trois anges sont venus ce soir...

Cela sort d'un instrument bizarre placé près de la cheminée ; on dirait un pavillon de trompette adapté sur un rouleau de pâtissier, qui tourne et qui vire et tourne sans s'arrêter. Cet instrument, petit Noël le connaît bien, car il en a vu de semblables dans des magasins de nouveautés. Mais quel rapport avec...? Et soudain une lueur se fait dans son esprit. La musique céleste qui l'a transporté, ce n'était donc pas la voix du vieillard à la barbe argentée; c'était... Et, devant ses parents stupéfiés, petit Noël fond en larmes, lui qu'on ne voit jamais pleurer.



X

Ne pleure donc pas, bêta! Écoute-moi : tu voulais une romance chantée tout au long par le bonhomme Noël; gourmand, va! — Tu ne songes donc pas qu'il a d'autres clients que toi! Mais au lieu de te la dire une seule fois, il t'a apporté ce beau phonographe, qui te la redira tant et tant que tu voudras. Cela ne vaut-il pas mieux? — Allons, vite, une risette et un baiser au vieux Noël qui, de là-haut, t'écoute et te voit!

XI

La maman dit. Les yeux bleus se séchèrent. La petite bouche sourit et, du bout de ses doigts roses, petit Noël envoya un baiser qui, devers la fenêtre, s'en fut par les airs jusqu'au Paradis.





GRANDE ACTUALITE

DINDE & DINDON

Par PIERRE VOYER

C'EST N'EST point par habitude galanterie pour le beau sexe, où qu'il soit,—dans la basse-cour, ou dans un salon—que, dans le titre de cet article, je mets les dindes avant les dindons. C'est là une façon de reconnaître une règle non écrite, mais omnipotente en ce pays. Pour nos gens, en effet, il y a des dindes, tout simplement. Il peut exister des dindons. Ils n'en contestent pas l'existence, non plus que celle des crocodiles; mais ce qu'ils achètent, mangent et goûtent en toutes délices, c'est *du dinde*, dans les deux sexes... Si vous avez le malheur de tâter leur opinion sur le dindon servi à votre table, tout de suite, et avec la meilleure foi du monde, il leur semblera que la chair a un *goût drôle*; il y a chance, aussi, qu'ils vous demanderont d'où vous avez fait venir cette volaille; combien vous l'avez payée; en quoi vous la trouvez supérieure *au dinde canadien*. Et comme, en notre pays hospitalier, un repas se paye par un autre, il est à peu près certain que votre homme vous dira :

—Venez chez moi, un de ces jours: je vous ferai manger *du dinde* qui vous fera passer l'en- vie d'acheter des dindons à l'avenir.

Et il y'a cent à parier que c'est du dindon que vous mangerez chez lui.

Le mal n'est pas grand; mais, le fût-il, vous devriez renoncer à voir de sitôt le mot dindon s'acclimater parmi le peuple. Il en va de même pour maïs, marinades, rôties de pain, panade. Si vous n'offrez pas ces choses sous les noms courants, vous faites acte de mauvais amphitryon, car vous gâtez l'appétit de vos hôtes; vous distrayez du côté de l'imagination l'activité nerveuse due à l'estomac.

Il y a plus. Au marché, on est encore exposé à se faire "revirer" de la belle façon si, d'un air bénévole qui passera pour du pince-sans-rire, on s'avise de demander, en soulevant une belle pièce :

—Hé, la mère, combien ce dindon?

—Dindon vous-même, s'pèce de commis de quat' sous. Allez marchander la tiraille de *ben*, et lâchez donc le beau *butin*...

C'est exactement la réponse que reçut, tout estomaqué, un haut fonctionnaire d'Ottawa, bel épicurien, grand prodigue, le plus poli des hommes, mais peu versé en les mœurs, coutumes et susceptibilités des marchés.

Chaque fois que je lui rappelais l'incident, il avait encore un petit frisson et ne manquait pas de dire :

—Ah, ce matin-là, je fus réellement le dindon de la farce...

* * *

Le dindon de la farce... C'est une des nombreuses expressions inspirées par une sottise obstination à décerner au dindon le monopole de la bêtise complète, obstinée et coléreuse. Vous connaissez le distique :

Cet animal est très méchant :
Quand on l'attaque, il se défend.

La réputation de méchanceté niaise du dindon remonte, à coup sûr, au verdict du premier individu qui eut du mal, le couteau à la main, à attraper cet animal. Celui-ci n'aurait eu qu'à aller, complaisamment, mettre son cou sur le bloc, pour se faire décerner un brevet d'intelligence et d'amabilité.

L'homme, qui s'arme sans cesse pour sa défense, collective et individuelle, a toujours le raisonnement court et faux quand il s'agit de ses frères inférieurs. Aux uns, il accorde toutes les qualités, bien qu'il n'en reçoive aucun profit réel ou assez important; pour les autres, il n'a que du mépris ou de l'hostilité, tout en en tirant le meilleur parti. A ce propos, j'apprends avec plaisir qu'il entre dans les intentions de la REVUE POPULAIRE de publier une série d'études sur certains animaux: leurs qualités et leurs défauts, leurs vertus et leurs vices, leur cœur et leur esprit. Bravo! Les hommes sont souvent injustes ou partiaux à leur endroit; et puis, nous avons tant à apprendre des animaux — Esope, LaFontaine et Florian l'ont bien prouvé.

Mais revenons à l'expression: *Dindon de la farce*. Les uns prétendent qu'elle se rapporte au fait que le dindon n'en est pas moins victime, quelle que soit la manière dont on le farcit. D'autres croient que c'est la corruption de l'expression: *Dindon de la fable*.

Vous connaissez la fable de Florian: *Le singe montrant la lanterne magique...* Le singe a oublié d'allumer la lanterne et les animaux rassemblés trouvent qu'il y a peu de corrélation

entre le *speech* et les vues si copieusement vantées. Le dindon prend la parole :

.....Je vois bien quelque chose,
Mais je ne sais pour quelle cause
Je ne distingue pas très bien.

Voilà certes un langage fort en place, que tout homme intelligent pourrait, en pareille occurrence, employer sans en tirer une réputation



Dindon sauvage

tion préjudiciable. Mais non : le dindon, comme l'âne a été marqué pour servir de prototype de la bête obstinée ; rien n'y peut faire. Florian, par cette fable, voulait dauber les orateurs qui parlent à la brasse et ne sont jamais clairs ; et les hommes, faisant mine de ne pas se sentir touchés, ont retourné le trait contre le dindon. Toujours, sous une forme ou sous une autre, dans un milieu ou dans l'autre, toujours le *non hunc sed Barrabam*, mais, cette fois-ci, à rebours.

* * *

Le dindon n'a pas eu que des détracteurs. La Fontaine n'en a, je crois, jamais parlé, ce qui est encore mieux que d'en médire. Les fins gourmets de réputation universelle ont fait son éloge. Quelques-uns, pourtant, — de ceux qui n'abdiquent pas volontiers des opinions formées — lui ont (en France, surtout) préféré la poularde, la poularde grasse comme il est presque sacramental de dire. Les autres ont spécialisé leur suffrage le portant sur cet appendice du dindon qui fait rongir les Anglais ; que nos

gens appellent tantôt croupion, tantôt *trougnon* et pour lequel le Français a trouvé le nom de "sot-l'y-laisse". A ce sujet, une anecdote racontée par Monselet.

Monsieur de la Reynière père, fermier général, revenant d'une inspection en province, entre dans une auberge de village et demande à souper. L'aubergiste prétend n'avoir que des fèves au lard. M. de la Reynière fait la grimace et pousse à la cuisine ; il aperçoit sept dindes à la broche. Il s'élançe vers elles.

— Arrêtez, dit l'aubergiste ; ces dindes sont retenues.

— Toutes les sept ?

— Toutes les sept.

— Et par qui ? demanda le financier.

— Par un monsieur de Paris.

— Un monsieur tout seul ?

— Seul comme l'as de pique.

— Mais c'est Gargantua en personne, s'écria M. de la Reynière ; conduisez-moi à sa chambre.

Là, M. de la Reynière se trouve en présence de son fils, qui se rendait en Suisse.

— Comment, lui dit-il, c'est vous qui faites embrocher sept dindes pour votre souper ?

— Mon père, je comprends que vous soyez péniblement affecté de me voir afficher des goûts si vulgaires et si peu conformes à mon rang... Mais je n'avais pas le choix des aliments ; il n'y avait que cela dans la maison.

— Parbleu, reprit le fermier général, je ne vous reproche pas de manger de la dinde, faute de poularde... En voyage, on est bien forcé de manger ce qu'on trouve ; j'en sais quelque chose, moi aussi. Mais, ce qui m'étonne, c'est ce nombre de sept. Pourquoi sept dindes ?

— Monsieur, je vous ai souvent entendu dire qu'il n'y a presque rien de bon dans une grosse dinde, et qu'il n'en fallait manger que les *sot-l'y-laisse*. C'est ce que je me préparais à faire.

A l'époque où se passait le fait raconté par Monselet, on parlait souvent de la *Danse du dindon*. J'ai consulté Larousse, qui nous fournit, à ce sujet, un renseignement établissant comme l'homme est souvent plus bête que la pauvre volaille tant calomniée. Il paraît donc qu'autrefois, dans les foires, l'impressario plaçait des dindons et des dindes sur un petit théâtre dont le parquet était formé d'une plaque de tôle chauffée à volonté, ce qui les forçait à danser...

C'est à quoi on réduisait ce volatile surnommé déjà, à cette époque, le demi-dieu de la basse-cour ; c'est de cette façon géniale et délicate qu'on amusait les badauds d'autrefois, dignes précurseurs des amateurs de batailles de coqs. Hé, seigneur, écrivait Voltaire à Condé,

Hé, seigneur, c'est fort peu de chose

Qu'un demi-dieu quand il est mort.

Mort, le dindon conserve néanmoins grande allure. Un bel étalage des beaux types bien à point, à la peau bien remplie de chair qu'on devine à la fois ferme et tendre, c'est toujours un spectacle qui tire et retient l'œil, *a royal*

sight, dit l'Anglais qui, lui, a toujours rendu pleine justice au dindon et n'a jamais employé son nom en vain.

Mais c'est sur une table bien dressée, dans le décor des lumières, de l'argenterie et des cristaux, que la royauté du dindon éclate dans tout son prestige, dans toute sa majesté. Il a de commun avec la plupart des grands hommes de n'être apprécié, à sa pleine valeur, qu'après sa mort.

* * *

C'est encore à l'Amérique que l'Europe doit le dindon. C'est dans les grandes forêts des Etats-Unis et du Canada qu'on le découvre encore, quelquefois, à l'état sauvage. Au Mexique, il était déjà domestiqué. Lorsqu'en 1519, les Espagnols, après la prise de Mexico, pénétrèrent dans le palais du souverain du pays, ils aperçurent avec surprise de gros oiseaux que la vue d'étrangers effraya beaucoup. Affamés et apprenant que ses oiseaux constituaient un mets du pays, ils en mangèrent et déclarèrent que pour la délicatesse de la chair et la finesse du goût, ils valaient les plus excellentes poulardes de leur pays.

Quand le dindon et la dinde furent-ils apportés et connus en Europe?

On sait, d'une façon certaine, que le dindon était connu et acclimaté en Angleterre dès 1541. A cette date, en effet, l'archevêque Cranmer, chancelier du roi Edouard VI, faisait publier un édit par lequel il était interdit de faire figurer dans un banquet plus d'un seul dindon à la fois, quel que fut le nombre des convives, ce mets étant considéré comme une manifestation de luxe exagéré.

D'un autre côté, je lis ce qui suit dans un article du *Journal de la jeunesse* :

“ Dans maints livres d'histoire, on trouve encore mentionné ce fait, que le premier de ces oiseaux qui aient été mangés en France parut sur la table royale en 1570 à l'occasion du mariage de la sœur du roi Charles IX avec le roi de Navarre, le futur Henri IV. Sans nier l'exactitude de ce fait historique, il existe cependant de nombreux documents qui établissent que le grand gallinacé américain avait été introduit dans notre pays bien avant cette date. D'après M. Feuilloy, il y avait au seizième siècle, en Normandie, une confrérie appelée la “ Parthénie ou Banquet des Palinods de Rouen ”, sorte de société littéraire dont le président, à sa sortie de charge, était tenu de donner à ses confrères un magnifique repas. Il appert, d'après un manuscrit du temps, qu'en 1546, le président sortant, un certain Jean-Baptiste Le Chandelier, conseiller au Parlement de Rouen, pour se conformer à l'usage établi, réunit la confrérie en un somptueux festin, dont il a pris soin de relater tous les détails dans un petit poème de 442 vers, qui a été publié il y a quelques années par la Société des Bibliophiles normands. Or, dans l'énoncé des mets servis à ce festin figurent des dindons. On voit donc qu'en 1546, non seulement les dindons étaient connus à Rouen, mais encore qu'ils y étaient considérés comme

oiseaux domestiques, ce qui indique qu'ils comptaient depuis quelque temps déjà parmi les animaux de basse-cour des fermes normandes. Charles IX, lui-même, n'avait pas attendu le banquet donné à Saint-Germain en l'honneur du mariage de sa sœur pour faire connaissance avec ces volatiles. Dans un autre document, il est dit que lorsque ce prince passa par Amiens, le corps de ville lui offrit, entre autres présents, “ douze dindons ”.

Les Français ont appelé coq d'Inde ou dindon, et poule d'Inde ou dinde la nouvelle volaille qui leur arrivait, parce que la vague des notions géographiques d'alors amenait les gens à appeler Indes ou îles indiennes les terres d'Amérique. Oui, c'est parfait, allez-vous dire, mais pourquoi les Anglais l'appellent-ils *turkey*?

Je recours, cette fois, à la *University Encyclopedia* qui me renseigne. Ce nom n'a rien à faire avec la Turquie. Il vient du mot hébraïque *tukki*, qui veut dire paon. Les Juifs apportèrent le dindon d'Espagne en Angleterre, et le nom qu'ils lui donnaient, en leur langue, devint, par corruption, *turkey* en anglais. Ce n'est pas plus malin que cela.

* * *

Pour ce qui a trait aux “ façons de vivre ”



Dindon domestique

du dindon et de la dinde, je cède la parole à un naturaliste.

“ On comprend sans peine, dit-il, qu'un oiseau aussi lourd vole difficilement. Le dindon sauvage peut cependant parcourir en l'air une distance assez grande, mais il ne s'y décide que lorsque tout autre moyen de locomotion lui est refusé. En effet, il court avec une rapidité

surprenante; il distance le chien le plus rapide, et ne se laisse forcer qu'après une poursuite de plusieurs heures. Il accomplit à pied de longs voyages, qui n'ont rien de périodique, et dont la cause déterminante paraît être le manque de subsistance, à un moment donné, dans la contrée qu'il habite. C'est ordinairement vers les premiers jours d'octobre que commencent ces migrations. Les dindons se réunissent alors par troupes, parfois au nombre d'une centaine, et s'acheminent vers les régions qu'ils ont choisies pour leur demeure nouvelle. Les mâles forment des groupes séparés des femelles, qui marchent de leur côté entourées de leur jeune famille. Cette habitude est inspirée aux dindes par la nécessité de soustraire leurs petits à la brutalité des vieux mâles, qui les tuent quand ils les rencontrent. Il arrive quelquefois qu'au cours de leurs émigrations les bandes sont arrêtées par un cours d'eau. Les dindons manifestent alors une vive agitation; ils font la roue, poussent de continuel glossements, en se livrant à des manifestations extravagantes comme s'ils cherchaient à intimider l'obstacle qui les arrête. Au bout d'un ou deux jours seulement, après avoir inspecté les alentours, ils se décident à monter sur la cime des plus hauts arbres, et prennent enfin leur essor pour franchir la rivière. Il y en a toujours quelques-uns, surtout parmi les jeunes, qui fombent à l'eau, mais ils savent parfaitement s'en tirer à la nage. Lorsqu'ils ont atteint le bord opposé, ils manifestent leur joie par des danses excentriques, et semblent comme atteints de délire; il est alors très facile de les tuer. Les femelles pondent vers le mois d'avril. A cette époque, elles s'enfuient en un lieu ignoré du mâle, car celui-ci briserait leurs œufs. Chacun creuse un trou en terre, le garnit de feuilles sèches, et y dépose de quinze à vingt œufs, qu'elle couve avec une persévérance remarquable. Sous ce rapport, la dinde est supérieure à tous les gallinacés, même à la poule domestique. Lorsqu'elle quitte ses œufs pour aller chercher sa nourriture, elle a toujours soin de les recouvrir de feuilles afin de les soustraire au regard du renard, du lynx et de la corneille, qui en sont très friands. L'incubation dure trente jours. Lorsque approche l'époque de l'éclosion, aucune puissance ne peut forcer la mère à abandonner son nid, aucun péril n'est capable de la faire interrompre ses douces fonctions. Les dindonneaux courent en naissant, grandissent sous les ailes maternelles et ne se séparent de leur mère qu'au bout de plusieurs mois."

* * *

Il se peut que les observations ci-dessus, faites en Europe et aux Etats-Unis, ne correspondent pas en tous points à celles que nos cultivateurs canadiens ont pu faire ici. Mais il faut se rappeler qu'il est question dans les premiers cas, de vastes élevages, sur de vastes territoires, tandis que sur nos fermes dindons et dindes sont pour ainsi dire parqués. Nos espèces canadiennes n'ont pas, non plus, été l'objet de grands soins; nos types diffèrent, des fois, assez

fortement des types d'ailleurs.

Le dindon domestique représenté dans cet article est un dindon de France; le dindon sauvage qui y figure représente, paraît-il, très exactement, le type que virent les Espagnols dans le palais de Montézuma.

Au cours de quatre siècles de domestication, le dindon a perdu en beauté et en taille, comme on voit. Mais, d'après les spécialistes, sa chair a gagné en finesse et en délicatesse.

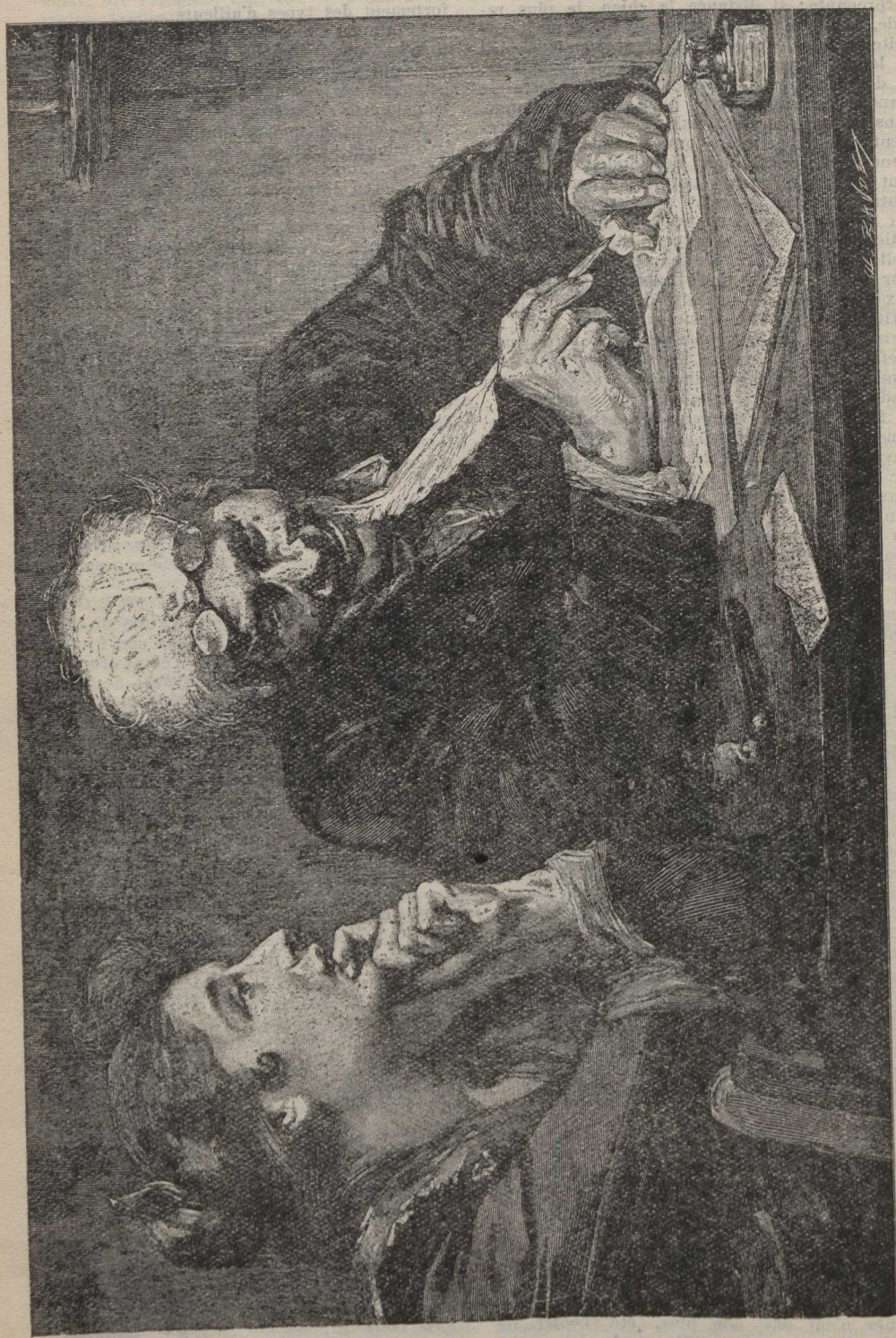
L'élevage s'en est répandu dans presque tous les pays, mais nulle part plus et mieux qu'aux Etats-Unis où le dindon constitue le mets national. Détail piquant: Après avoir fait connaître le dindon à l'Europe, c'est de l'Europe que l'Amérique a emprunté la succulente volaille qu'il est aujourd'hui, la volaille améliorée, affinée par les Européens. Un journal américain nous apprend que, dans quelques Etats, l'élevage de ces oiseaux a pris des proportions prodigieuses, et la production annuelle de l'Union dépasse, d'après les plus récentes statistiques, sept millions de dindons. Certaines exploitations possèdent des troupeaux de plusieurs milliers de ces volatiles, qui semblent acquérir un développement inconnu en Europe, si, comme on le rapporte, on n'admet sur la table du Président, à la Maison Blanche, et dans les riches maisons de New-York, que des dindes pesant plus de 25 livres.

D'un autre côté, je lis dans *Tit-Bits*, journal de Londres: "On sait qu'une dinde qui pond une vingtaine d'œufs dans son hiver est regardée en général comme s'étant fort bien comportée. Celle d'un habitant du Leicestershire (Angleterre) qui lui a donné 49 œufs dans la froide saison a donc battu sans nul doute tous les records de ponte de tous les pays."

Les cultivateurs canadiens-français attendent-ils d'avoir des dindes de cette prolificité pour augmenter les élevages, pour améliorer les types, les soigner avec méthode? Si j'en crois ce que j'ai vu personnellement, on n'a guère souci, dans nos campagnes, de cette belle source de revenu. Les uns s'en passent absolument; d'autres laissent vivoter quelques couples "pour les Fêtes"; la plupart de ceux qui élèvent quelque peu en grand ne se mettent jamais martel en tête pour s'enquérir des croisements à faire pour fortifier ces volailles, en arrêter la décadence. Quant à leur alimentation, Dieu n'est-il pas là pour donner la pâture aux oiseaux.

Mistigris, dans le SAMEDI, attribue cette apathie à la paresse du fermier, à la peur de gâter son teint et sa peau chez la fermière. Pour ne faire de peine ni à celle-ci ni à celui-là, je ne dirai pas comme *Mistigris*, mais je pense absolument comme lui.





LA LETTRE A L'AMOUREUX — Maintenant, m'sieu l'écrivain, dites - lui . . . dites - lui . . .



PAGES CANADIENNES.

NOËL JADIS

(Sous le Regime Français)

Par LE CHERCHEUR

NOS ANCIÈTRES emportèrent avec eux, de la France au Canada, assez peu de bagages, mais leurs coutumes les suivirent en bloc, et l'on peut dire qu'un de leurs premiers soins fut de les accoutumer ici. Ce ne fut pas toujours tâche facile. Ainsi pour la messe de Minuit.

Le climat d'hiver n'est guère tendre dans les pays d'où ces ancêtres venaient ; mais celui qu'ils eurent à subir au Canada l'était incomparablement moins. Les hivers que nous avons depuis quelques années sont bénins, sous le double rapport du froid et de la neige, comparativement à ceux des premiers temps de la colonie. Ils le sont même comparés à ceux d'il y a seulement quinze ans.

Donc, en 1645, on pensa à introduire des poêles dans les églises, du moins pour la messe de Minuit. Ne croyez pas que cela se fit sans opposition. Il fallut toute une croisade. L'innovation semblait un sacrilège. Il fallut résoudre la difficulté par un compromis. Et le *Journal des Jésuites* nous apprend qu'il y eut cette année-là, à la messe de minuit, quatre chandelles dans l'église et deux chaudières pleines de feu pour chauffer l'église de Québec. Heureusement que tout le monde était habillé chaudement et lourdement, les hommes portant même une calotte durant l'office.

M. Sulte, le plus érudit de nos historiens, nous apprend que le jour de Noël 1647, il y eut trois pains bénits, mais il y avait trop de chaudières, lesquelles jetaient trop de fumée ; il fallut en ôter deux.

Le *Journal des Jésuites* donne ce compte-rendu d'une messe de cette époque :

“ Le premier coup de la messe de minuit sonna à onze heures ; le deuxième, un peu avant la demie, et pour lors on commença à chanter deux airs : *Venez, mon Dieu*, et *Chantons Noël*, etc. Monsieur de la Ferté faisait la basse, et Saint-Martin jouait du violon ; il y avait encore une flûte d'Allemagne, qui ne se trouva pas d'accord quand ce vint à l'église.

Nous eûmes fait un peu devant minuit ; on ne laissa pas de chanter le *Te Deum*, et un peu après on tira un coup de canon pour signal de minuit ; on commença la messe. Le pain béni se fit lorsque le prêtre ouvrit son livre. Ce fut le premier depuis plusieurs années, qu'il avait été intermis (suspendu) pour les préférences de la distribution que chacun prétendait. Le renouvellement s'en fit par la dévotion des tailleurs (fabricants d'outils coupants) qui eurent dévotion de le faire à la messe de minuit, et les esprits se trouvèrent disposés à remettre (rétablir) cette coutume ; monsieur le gouverneur eut le chateau pour le faire (donner le pain béni) le dimanche après.”

Toujours à propos de pain béni, le *Journal des Jésuites* rapporte cet incident :

“ Le dimanche, 21 janvier 1646, madame Marsolet devant faire le pain béni, désira le présenter avec le plus d'appareil qu'elle pouvait. Elle y fit mettre une toilette, une couronne de bouillons de gaze ou du linge à l'entour. Elle désirait y mettre des cierges au lieu d'écus d'or, qu'elle eût bien désiré y mettre ; mais voyant qu'on ne lui voulait point permettre, elle ne laissa point de le faire porter avec la toilette et la couronne de bouillons, mais devant que de le bénir, je fis tout ôter et les bénis avec la simplicité que j'avais fait les précédents, et particulièrement celui de monsieur le gouverneur, crainte que ce changement n'apportât de la jalousie et de la vanité.”

Et cet autre non moins piquant :

“ Les soldats faisant le pain béni ce jour-là (Epiphanie, 1660,) firent retentir les tambours et flûtes, et vinrent de la sorte à l'offrande et s'en retournèrent de la sorte à la fin de la messe, ce qui choqua puissamment monsieur l'évêque—auquel, toutefois, ayant porté un chateau, il leur donna deux pots d'eau-de-vie et deux livres de petun (tabac).”

Nulle part dans le *Journal des Jésuites* (1645-1668) il n'est fait mention de la guignole.

Elle a pourtant été apportée par nos premiers ancêtres. M. Sulte l'admet implicitement. Il en parle comme d'un chant "ancien, grave et traînant, qui surprend par son étrangeté. Après avoir noté que plusieurs versions de la *Guignolée* sont répandues au Canada, et qu'elles se ressemblent toutes, il donne la préférence à celle-ci :

Bonjour, le maître et la maîtresse
Et tous les gens de la maison,
Nous avons pris une coutume
De venir vous voir une fois l'an.
Une fois l'an c'est pas grand'chose ?
Pour l'arrivée—
Qu'un petit morceau de chignée,
Si vous voulez,

La guignolée, la guignoloche.
Mettez du lard dedans ma poche
Et du fromage sur mon pain ;
Je reviendrai l'an qui vient,
Si vous voulez rien nous donner,
Dites-nous lé.
Et nous prendrons la fille aînée,
Si vous voulez.

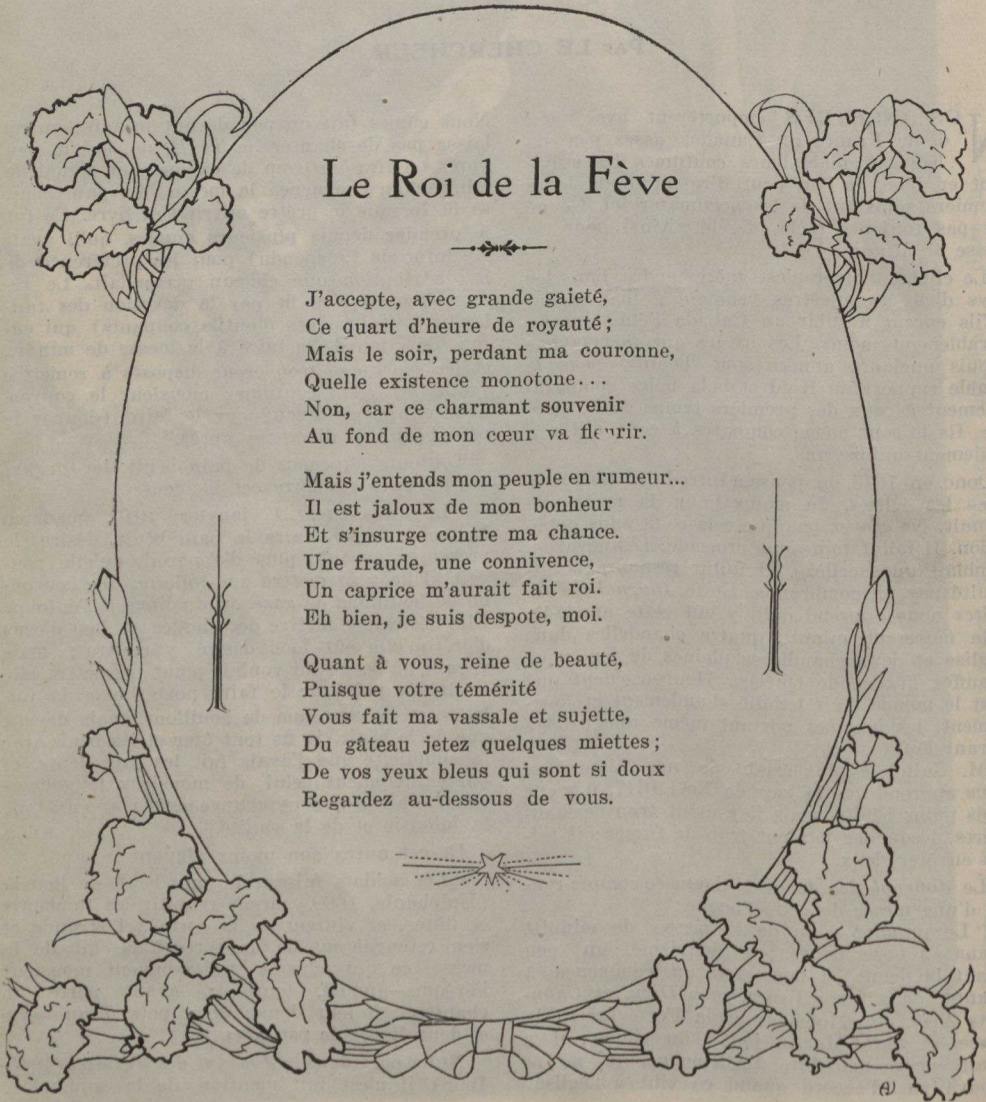
Nous lui ferons fair' boane chère,
Nous y ferons chauffer les pieds,
Pour le dernier jour de l'année,
La guignolée vous devez.
Nous ferons du feu dans les bois
Etant l'ombre,
On entendra chanter l'coucou
Et la coulombe.

Le Roi de la Fève

J'accepte, avec grande gaieté,
Ce quart d'heure de royauté ;
Mais le soir, perdant ma couronne,
Quelle existence monotone...
Non, car ce charmant souvenir
Au fond de mon cœur va fleurir.

Mais j'entends mon peuple en rumeur...
Il est jaloux de mon bonheur
Et s'insurge contre ma chance.
Une fraude, une connivence,
Un caprice m'aurait fait roi.
Eh bien, je suis despote, moi.

Quant à vous, reine de beauté,
Puisque votre témérité
Vous fait ma vassale et sujette,
Du gâteau jetez quelques miettes ;
De vos yeux bleus qui sont si doux
Regardez au-dessous de vous.





CHOSSES DU MAROC

UNE SEANCE DRAMATIQUE

AU MOMENT où le Maroc occupe l'attention du monde entier et que, chaque jour, les journaux nous entretiennent des faits courants, on nous saura gré d'emprunter à un récit de voyage un trait de mœurs marocaines.

Deux bandes d'Aïssaoua, dit le voyageur, sont venues donner une séance au chérif. Ce sont des "affiliés" qui vont prier sur la tombe du fondateur de leur ordre. Les nègres sont en majorité; il y a quelques femmes; on me montre une petite fille qui n'a pas huit ans. Tous ces pauvres détraqués, épileptiques, convulsionnaires, nous ont donné le répugnant spectacle de leurs hystéries mystiques. On a dû doubler la garde du camp tant leurs transports sont, parfois, redoutables. Il n'est personne qui n'ait assisté à leurs affreux exercices, qui tiennent de la jonglerie et du prodige. Ceux-là n'ont pas l'outillage de leurs frères d'Algérie; mais ils sont autrement furieux et plus dangereux pour les spectateurs.

Ils sautent côte à côte, à pieds joints, avec une singulière flexion des genoux et des reins, un balancement de tête affaillant et cette répétition caractéristique du nom d'Allah pendant que la musique fait rage. Les moquaddems les ont formés sur deux rangs, dos à dos. De loin en loin, la musique s'arrête, et les danseurs, inconscients, continuent mécaniquement, et comme malgré eux, leurs flexions et leurs invocations. Ils se croient métamorphosés en bêtes; les uns mugissent et lancent des coups de griffes dans le vide, d'autres bondissent à quatre pattes; un nègre, qui se croit transformé en chameau, broute gloutonnement, de sa bouche sanglante, des cactus épineux; un autre se croit panthère et se jette sur une spectatrice qui ne s'était pas déchaussée; un autre, encore, a ramassé un bloc de grès et s'en est frappé si furieusement le ventre et la tête qu'on a peine à le ranimer. Sans cesse, il se produit des crises d'épilepsie ou d'hystérie, des convulsions folles. Les moquaddems se précipitent, emportent la victime, ou terrassent le furieux.

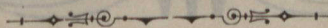
Ce spectacle horrible est accompagné d'une ritournelle étourdissante, térébrante, martelée de coups de tara toujours plus rapiées, plus trépидants, qui donnent le vertige. Cette musique exerce un effet d'hypnose sur les foqra. Un de nos serviteurs les plus dévoués, les plus

tranquilles, un grand nègre soudanais d'une trentaine d'années, est Aïssaoua. Du plus loin qu'il entend la musique de ses coreligionnaires, il vient fou il accourt sous ma tente ou sous celle du moquaddem, supplie, en pleurant, qu'on lui bouche les oreilles, qu'on l'ensevelisse sous des couvertures, qu'on le retienne. Au bout d'un instant, il se relève, les yeux démesurément ouverts, sous l'empire d'une véritable fascination hypnotique, bouscule ceux qui l'entourent, rejette ses vêtements, court se joindre aux adeptes et travaille plus follement qu'aucun d'eux jusqu'à ce qu'il tombe. Car il faut, disent les Aïssaoua, que l'affilié finisse par tomber de délire ou de fatigue; sans quoi il porterait, le lendemain, la peine de ses pieuses fureurs. C'est pourquoi les séances se prolongent, quelquefois, indéfiniment autour d'un unique spectateur plus résistant que ses frères.

Le comble de l'horreur fut le repas de ces fauves. Mouley-Ali leur fit donner un mouton vivant. Un moquaddem l'égoïgea et bondit en arrière. Ce fut, alors, une auee insensée de tous ces malheureux sur cette bête pantelante. En un clin d'œil, elle fut déchirée, écartelée; des débris d'entrailles volèrent; chacun mordait à pleines dents dans ces chairs fumantes, tirait à poignée des lambeaux de viande; la petite fille lapait des flaqueaux de sang, une femme arracha un œil et le mangea. Rien ne peut donner une idée de cette scène immonde, écœurante révoltante.

Une demi-heure plus tard, les foqra barbouillés de sang, avaient repris leur danse, coude à coude, sur deux rangs qui se tournaient le dos; chacun brandissait un débris du mouton, un os sanglant ou un morceau de peau, et, par instants, le mordait encore rageusement. Après le repas du soir, qui fut servi fort joyeusement, au clair de la lune les Aïssaoua ont repris leurs convulsions et leurs hurlements.

Ces deux scènes nocturnes, pareillement empoisonnées du reflet des grands feux de bûches, offrent un contraste violent; d'un côté, le rictus pâmé des danseuses, les figures épanouies des spectateurs; de l'autre, les rugissements de fureur des Aïssaoua, le rictus de ces pauvres faces nègres grimaçantes, fendues comme le masque antique.





La Sauge

Conte pour le Jour des Rois



Les bourreaux du roi Hérode, féroces et tout couverts de sang, fouillaient les maisons de Bethléem pour égorger les enfants à la mamelle. La Vierge Marie, plus morte que vive, errait, pendant ce temps-là, dans les montagnes de Judée, et, pressant

son enfant nouveau-né sur son cœur tremblant, elle fuyait les égorgeurs. Saint Joseph, dans la plaine, allait de mesure en mesure, demandant l'hospitalité : personne ne voulait la lui donner. Et voici que, tout à coup, des hurlements de mort vinrent percer le cœur de la Mère de Dieu. Elle tourna la tête... et que vit-elle ?

Elle vit là-bas au loin, les soldats d'Hérode qui les poursuivaient. Aïe, aïe, aïe, où se réfugier ? Pas de grotte dans la montagne où pouvoir s'abriter. Et elle vit, tout près d'elle, la rose qui s'épanouissait.

—Rose, belle rose, lui dit-elle, épanouis-toi bien, et cache, avec tes feuilles, le pauvre enfant que l'on veut faire mourir et sa pauvre mère demi-morte.

La rose lui répondit :

—Passe vite, passe ton chemin ; car les bour-

reaux, en m'effleurant, pourraient me ternir. La giroflée est tout près d'ici : va dire à la giroflée de t'abriter, et sans doute elle t'abritera.

—Giroflée, giroflée gentille, lui dit Marie, épanouis-toi bien, et cache, avec tes feuilles, le pauvre enfant que l'on veut faire mourir et sa pauvre mère demi-morte.

La giroflée lui dit :

—Passe vite, passe ton chemin... Je n'ai pas le temps de t'écouter ; je suis occupée à me fleurir. La sauge est tout près d'ici : la sauge a toujours été le recours des pauvres gens.

—Sauge, bonne petite sauge, épanouis-toi bien, et cache avec tes feuilles, le pauvre enfant, que l'on veut faire mourir et sa pauvre mère demi-morte.

Et, tant et si bien s'épanouit la bonne petite sauge, elle élargit tant ses feuilles et ses fleurs, qu'elle abrita et cacha l'Enfant-Dieu et sa mère. Et, quand les bourreaux passèrent, la mère, épouvantée, frissonna, et l'Enfant-Dieu lui souriait. Comme ils étaient venus, les bourreaux s'en allèrent. Et, quand ils furent partis, Marie et Jésus sortirent de leur refuge.

—Sauge, sauge sainte, grand merci, dit la mère.

Et la Vierge caressa de sa main la plante compatissante. Et, pendant que, déjà Mère douloureuse, elle baignait des larmes de ses yeux feuilles et fleurs de la sauge, elle la bénit. Et puis, saint Joseph rejoignit Marie et Jésus avec l'âne qu'un brave homme lui avait loué. Et Marie s'assit sur l'âne. Et Michel, l'archange de Dieu, descendit des hauteurs du ciel, pour leur tenir compagnie et leur indiquer les plus courts chemins. Et doucement, à petites journées, ils se rendirent en Egypte.

Et c'est depuis ce temps-là que la sauge a tant de vertus, et que l'on dit :

Celui qui n'a pas recours à la sauge,
Ne se souvient pas de la Vierge.





— Il était temps !



Plaidoyer pour Bébé

Par NINON

Vous connaissez le personnage,
C'est un Monsieur très important ;
Quoique pas bien gros, — vu son âge, —
Il nous mène tambour battant.
Que deviendra-t-il ? Pédiacre,
Général, photographe, abbé ?
Frrt ! Pour l'instant n'en ayons cure :
Ce grand monsieur-là, c'est Bébé.

POUR MON premier article, lectrices et lecteurs de la REVUE POPULAIRE, j'ai choisi de parler de Bébé. C'est un sujet de pleine actualité quand revient Noël ; et puis, il semble que l'amour de l'enfant diminue ou s'exerce mal en ce siècle où la vie tend à s'échapper du foyer, à se passer davantage dehors, à se résumer plus que jamais dans le mot : *Paraître*. Paraître c'est-à-dire songer autant que possible à soi surtout, ne pas se fatiguer, partant se détacher des fatigues que coûte l'enfant, confier celui-ci à autrui.

Bébé n'a plus le prestige d'autrefois. On s'accoutume bien facilement à s'en éloigner ; on lui trouve trop vite des défauts ; on ne jouit pas, on ne sait pas assez jour du charme toujours nouveau qui s'en dégage, quand on sait comment se bien faire venir de lui. Il faut savoir comprendre Bébé ; si vous arrivez à cela, chaque jour vous découvrez en lui tout un monde d'attraits piquants et attachants.

Bébé : radiieuse parole

Quand on y sait mettre le ton,

Bébé : — la voix câline et molle, —

Il semble qu'on parle mouton.

Bé-bé... Bébé... — Ça vient de naître,

C'est à peine un peu plus que rien,

Et ça trône, et ça règne en maître...

Ah, moucheron, tu nous tiens bien,

Tête brune ou frimousse blonde.

Ça soulève déjà le monde

Avec son poing rose tout neuf.

Ou crâne chauve comme un œuf,

Bébé : c'est une chanson claire,

C'est deux yeux vaguant dans l'azur,

C'est le paradis sur la terre,

Ça repose, c'est doux, c'est pur...

Oh, j'admets volontiers que la médaille a un revers et qu'elle le montre souvent :

Ça veut la lune, simplement,
Ça brise tout dans le ménage...
Oui, mais ça rit si gentiment.

C'est exquis... mais ça piaille fort,
Ça vous prodigue les caresses,
C'est séraphique... mais ça mord.

C'est si fantasque, si despote,
Que l'on dirait un empereur...
Et, malgré tout, chacun l'adore,
L'affreux démon, le scélérat ;
Et le seul malheur qu'on déplore,
Las, c'est que Bébé grandira.

Il grandira, et si vous avez laissé s'écouler les premières années de son enfance sans vous y mêler, sans vous en délecter, en indifférent, sinon en étranger, oh, combien, si vous avez du cœur et que ce cœur se réveille, un jour, combien vous aurez de regret. La prime jeunesse de l'enfant, c'est un parfum qui ne revient plus.

Il faut aimer et savoir aimer son enfant si l'on veut en être aimé. Gustave Droz a écrit :

"On s'est rendu compte que l'amour filial ne naît pas tout d'une pièce et comme fatalement. La voix du sang est une voix plus poétique que vraie. La tendresse des enfants se gagne, se mérite ; elle est une conséquence, non une cause et la reconnaissance en est le commencement. L'enfant a besoin de se savoir aimé pour devenir ou pour rester aimant."

Henri IV se mettait à quatre pattes pour amuser le sien. Thémistocle disait un jour à ses amis en leur montrant un bambin de quatre ans :

"Vous voyez bien ce petit garçon, eh bien, voilà l'arbitre de la Grèce. Il gouverne sa mère sa mère me gouverne, moi je gouverne les Athéniens et les Athéniens gouvernent la Grèce."

Dans nos familles canadiennes, que de fois j'ai vu des hommes à qui il paraissait sembler que c'était déchoir que de s'intéresser aux enfants. J'eusse voulu leur faire lire *Les Hommes Célèbres et les Enfants*, articles touchants et charmants publiés dans le *Journal de la Jeunesse* par L. Lamarche. Pour vous je détaillerai ces lignes où il est question de Victor Hugo :

Pour amuser ses petits-enfants, le grand

poète improvisait des contes : la bonne puce, le méchant roi le bon chien qui étant mort victime de son dévouement pour une petite fille est transformé en ange, l'âne qui entend oui d'une oreille et non de l'autre, et qui est ainsi appelé sans cesse par deux voix contraires, le bien et le mal. Avant les repas, les deux enfants couraient à *papapa* (c'est ainsi qu'ils appelaient leur grand-père), grimpaient sur ses genoux, l'embrassaient, lui tiraient la barbe. Après les repas, quelquefois, le grand-père improvisait de petits jouets : il posait sur une carafe un gobelet, puis un porte-couteau, et, là-dessus, faisait tenir en équilibre une fourchette et un couteau, et couronnait cet échafaudage d'une cocotte en papier. D'autres fois, il modelait de la mie de pain et en faisait un

dans la très intéressante biographie de son père, d'intéressants détails sur la tendresse qu'il leur témoignait. Quand il était absorbé par la composition d'un ouvrage, il quittait de temps en temps son travail pour prendre son fils, l'embrasser, et le poser debout sur un fauteuil ou sur une table, tout en le retenant dans ses bras. Souvent aussi il jouait avec lui : "De tous mes camarades, écrit son fils, c'est lui qui sait le mieux jouer."

* * *

Ce qui domine surtout dans l'enfant, dans la première partie de sa vie, c'est l'imagination. Observez-le, dit madame Vernon, observez-le quand il joue. Ce qui lui causera le plaisir le



cochon de lait dont les jambes étaient formées par quatre allumettes. Quand la petite Jeanne n'avait pas été sage, ce qui arrivait rarement, on la privait de dessert, et elle mangeait son pain sec. Le grand-père alors, pour lui montrer la peine qu'il en éprouvait, se privait lui-même de dessert. Pour récompenser ou punir ses petits-enfants selon qu'ils avaient bien ou mal travaillé, il dessinait (le grand poète avait un véritable talent de dessinateur), il dessinait leurs bons et leurs mauvais points. Un bon point, c'était une fleur, un cheval, une couronne de laurier, un oiseau tenant une branche à son bec, le soleil qui riait, etc. Un mauvais point, c'était, par exemple, le soleil qui pleu-

rait. Alphonse Daudet avait pour sa fille et pour son fils une vive affection. Celui-ci a donné,

plus vif, ce n'est pas le jouet de prix qu'il aura souvent convoité. Ce petit chef-d'œuvre, accueilli avec ivresse, au bout de quelques jours, le laisse indifférent. Il l'abandonne et ne s'en soucie plus. Au contraire, ce qui l'occupe des semaines durant, ce qui le passionne ce à quoi il retourne fidèlement, ses cahiers fermés, c'est l'objet informe fabriqué de ses mains ou savamment détérioré par ses petits doigts destructeurs. C'est que cet objet, il ne le voit pas tel qu'il est, mais tel qu'il se le figure. Un demi-cercle, détaché d'un tonneau et tendu au moyen d'une corde, devient entre ses mains l'arc de l'Indien, l'arme redoutable avec laquelle il livre des combats dans lesquels, comme de juste, la victoire lui revient de droit. La poupée décapitée ou privée de l'un de ses membres en tant qu'infirme, n'en est que plus chère à la

petite maman qui la dorlote. Une planche accrochée entre deux troncs d'arbre est la *balancine* par excellence pour une foule de gamins entreprenants.

A côté de l'existence réelle, l'enfant se crée une existence idéale où vient se refléter tout ce qu'il a vu, retenu ou enregistré. Il en est de ce qui l'entoure comme de ces décorations des théâtres primitifs dont parlait le *Samedi*, décorations composées d'une simple affiche qui expliquait aux spectateurs ce que la scène devait représenter. Il met son rêve en action et c'est alors toute une petite comédie qu'il conçoit et interprète mais où l'acteur se prend si fort au sérieux qu'il dicte volontiers, à son partenaire la réplique qu'il en attend.

"Je serais une dame, tu viendrais me voir."

Et Ninette fait ainsi la leçon à l'amie avec laquelle elle essaye de singer le salon maternel.

Or, l'imagination, suivant la façon dont on la dirige, peut être tour à tour un auxiliaire précieux ou une faculté dangereuse. Dévoyée, insuffisamment ponctuelle, elle peut à l'occasion égarer celui qui est destiné à devenir un homme, le pousser à certains écarts; au contraire, utilisée, rectifiée, si je puis m'exprimer ainsi, elle peut servir à l'orienter vers un plus parfait idéal.

* * *



Parlant de la curiosité de l'enfant, Dumas fils disait: Parce qu'on voit l'enfant détériorer et détruire immédiatement et volontairement les jouets qu'on lui donne, arracher les pétales des fleurs qu'il cueille, ou même les plumes des petits oiseaux qu'il peut saisir, on dit: "L'enfant est destructeur; cet âge est sans pitié",

selon l'expression de La Fontaine. On se trompe. L'enfant n'est pas destructeur, il n'est pas cruel, il est curieux. Il ne veut pas détruire; il veut savoir. La forme extérieure des choses ne lui suffit bientôt plus. Il veut savoir ce qu'il y a dedans et bien avant de pouvoir le demander. Soyez tranquille: dès qu'il pourra parler,



voyant qu'il ne peut se renseigner par lui-même, il vous interrogera; mais prenez garde, c'est ici que vous allez prendre des responsabilités qui auront l'influence la plus grande, et peut-être la plus néfaste, sur la destinée de l'homme en germe dans cet enfant. "Comment? — Pourquoi?" Voilà les deux mots qui reviennent sans cesse sur ses lèvres et auxquels, si vous voulez faire de cet enfant un homme vraiment utile et aussi heureux qu'on puisse l'être en ce monde, il faut absolument que vous répondiez tout de suite et très clairement, car il a une logique impitoyable et il est pressé d'apprendre. Son instinct lui dit que, s'il est sur la terre, ce n'est que pour apprendre pourquoi il y est. La seule excuse que vous ayez de ne pas le renseigner, c'est que vous n'avez pas de réponse pour vous-même aux questions qu'il vous fait, c'est que vous ne vous êtes pas occupé de chercher la solution du problème qu'il vous pose, ou que vous en avez accepté une plus ou moins arbitraire que vous avez reçue de votre famille ou de votre milieu ou de votre éducation, et que vous allez lui donner, lui imposer même, telle que vous l'avez reçue.

A la première réflexion, à la première question de votre enfant, il faudrait être en mesure de lui répondre, de le renseigner, de lui dire la vérité, non pas selon les interprétations cour-

rantes de votre milieu, mais avec le courage, la persévérance et la conviction convaincante d'un esprit libre, recueilli, de bonne foi, qui sait ce que c'est d'avoir charge d'âmes.

Moins vous vous déroberiez aux réflexions de l'enfant, plus vous les encourageriez, plus vous vous efforcerez d'y répondre, plus vous dévelop-



perez son esprit, plus vous assurerez sa morale, plus, par conséquent, vous augmenterez ses chances de valeur et de bonheur. Du moment qu'un enfant fait une question, il n'y a jamais à dire qu'on ne peut lui répondre parce qu'elle est au-dessus de son âge. Il a toujours l'âge des questions qu'il fait. Il interroge, répondez, et, si vous suivez le travail toujours croissant de ce jeune cerveau, si vous lui donnez les aliments qu'il vous demande, vous serez bientôt émerveillé de la puissance intellectuelle et morale à laquelle la personne humaine arriverait, si on ne la déroutait pas à chaque instant dans son ascension providentielle.

* * *

Telle personne qui ne songerait pas à passer un seul jour sans arroser ses fleurs, sans leur donner mille petits soins, ne croira pas qu'elle doit à ses enfants plus que la nourriture, l'habit, l'intérieur. Causer avec eux, répondre sensément à leurs questions, organiser ou partager leurs jeux, leur enseigner, quand ils sont tout jeunes, le maniement de certains outils, cela leur fait nausser les épaules. N'allez pas essayer de les convaincre—peine perdue.—J'en

ai tout mon raide à les voir remuer, à les entendre jouer et crier, m'a répondu une mère.

Et ses enfants, le plus souvent sont accroupis dans un coin, inactifs, l'air désolé, maussades, craintifs, déjà sournois.

Victor Hugo a dit en son beau langage :

La vie est-elle donc si charmante à vos yeux,
Qu'il faille préférer à tout ce bruit joyeux
Une maison vide et muette,
N'ôtez pas, la pitié même vous le défend,
Un rayon de soleil, un sourire d'enfant,
Au ciel sombre, au cœur de poète.

Venez, enfants.—A vous jardins, cours, escaliers,
Ebranlez et planchers, et plafonds, et piliers,
Que le jour s'achève ou renaisse,
Courez et bourdonnez comme l'abeille aux champs,
Ma joie et mon bonheur, et mon âme, et mes chants
Iront où vous irez, jeunesse.

* * *

Il y a des enfants méchants, mais si tout le monde connaissait la cause réelle de cette méchanceté, il est certain qu'on les traiterait bien



différemment de ce qu'on le fait généralement. Est-ce vraiment leur faute—à ces petits êtres si délicats et si fragiles—s'ils sont méchants et quelquefois pervers et incorrigibles? Pour la plupart, je répondrai non, en m'appuyant sur des autorités comme Lombroso, Perez, Preyer et autres. Ces psychologues s'accordent à dire

que la méchanceté et l'incorrigibilité des enfants proviennent presque toujours de leur constitution physique et de leur âge même, et non pas directement de leur volonté ou de leur état normal.

L'un d'eux dit: Une observation très simple à faire est celle de noter que tout âge de l'homme a sa psychologie spéciale. Celle du vieillard est bien loin d'être celle de l'homme mûr, et celle de l'homme mûr est bien différente de celle du jeune homme. Le même individu change ses goûts, ses passions, sa façon de sentir et de considérer les choses, en changeant d'âge. On reproche souvent aux individus de ne plus avoir les mêmes idées et les mêmes sentiments qu'ils avaient dans une époque précédente de leur vie; on reproche aux vieillards d'être intolérants et grognons, et on les rend toujours moralement responsables de ce changement de caractère. On oublie que ces mutations proviennent non pas de leur volonté, mais du changement même que l'âge a apporté à leur caractère et à leur psychologie. Il en est de même pour les enfants. L'enfance est un âge qui a une psychologie spéciale, dont il faut rigoureusement tenir compte lorsque vous voulez juger de la "méchanceté" d'un enfant. Les poètes se complaisent souvent à comparer les enfants aux anges et à leur trouver toutes les qualités. Rien n'est plus faux au point de vue psychologique. Les études expérimentales sur la psychologie des enfants ont démontré que les enfants, au point de vue du caractère, au lieu d'être des anges, sont de petits... diables. Les enfants sont vraiment de petits sauvages et ils ont, pour cela, en miniature, toutes les notes psychologiques qui sont spéciales aux sauvages.

Perez, dans son livre: *La psychologie de l'enfant*, a donné la colère et l'esprit de vengeance comme les côtés les plus saillants du caractère des enfants. On trouverait aussi, en étudiant à fond leur psychologie, qu'ils sont menteurs et qu'ils mentent souvent par simple plaisanterie, exactement comme les sauvages. Outre cela, il est facile d'observer que les enfants n'ont pas une notion exacte du bien et du mal. Ce qu'on appelle le "sens moral" est en-

core primitif chez eux. C'est pour cela qu'ils commettent souvent ces méchantes petites actions qui pourraient faire croire à une véritable méchanceté et à une véritable perversité de la part de ceux qui les commettent, mais qui, chez les enfants, montrent simplement que le "sens moral" n'est pas encore complètement développé.

Le cas est plus sérieux quand il s'agit d'enfants méchants à cause de leur santé, de leur constitution, car la méchanceté a chance, alors, d'être incorrigible. Sur 312 enfants incorrigibles, le célèbre Dr Voisin en a trouvé: 27 atteints par un commencement de folie; 55 affligés par débilité mentale; 41 présentant dans leur organisme des stigmates de dégénérescence; 4 hystériques; 9 lymphatiques scrofuleux; 5 anémiques; 1 mélancolique; 1 tuberculeux.

Pauvres enfants, ils ont hérité de la méchanceté de quelques parents plus ou moins éloignés... Lombroso ayant étudié l'état de santé des parents de 57 "incorrigibles", il trouva que presque tous les parents de ces malheureux enfants avaient été affligés par des maladies nerveuses, par l'épilepsie, par l'alcoolisme, même par la criminalité et le suicide. Il s'agit là, donc, d'une *hérédité pathologique*. Les enfants étaient nés déjà *incorrigibles* (si je puis me permettre cette expression paradoxale), parce qu'ils avaient hérité de leurs parents l'état organique de dégénérescence qui devait les rendre, plus tard méchants et incorrigibles.

Faut-il perdre espoir de guérison et de correction pour les enfants de cette catégorie? Non, répond Stoylle. La science a trouvé les causes du mal. Elle tâche aujourd'hui de chercher les remèdes. Certes, que cette branche de la thérapeutique est encore au commencement de son développement, mais le chemin qu'elle a fait est déjà considérable, et les médecins ont déjà posé la base d'une esquisse de *pédagogie correctionnelle*, moyennant laquelle les enfants dits "incorrigibles", et même ceux qui sont vraiment des "arriérés" au point de vue mental, sont traités, corrigés, ou—au moins—améliorés.



L'oreille un peu dure



— Oui, vieux, c'est une lettre du fiston... sa lettre du Jour de l'An...



LE VIEIL ALMANACH



IANTOT, j'ai brûlé mon vieil almanach, l'almanach que j'avais accroché, tout doré, tout souriant, l'an passé, près de la cheminée. Je l'ai mis sur le feu, n'ayant plus besoin de lui, content de le voir finir. C'est d'abord le ruban, le petit ruban rose, un peu jauni par ces douze mois, qui s'est embrasé et a brusquement disparu. L'almanach était encore intact ; je pouvais lire le nom de ces jours à présent parcourus, dépensés, ouliés. Pauvre almanach ! comme je lui avais—je m'en souviens—souhaité la bonne année, en lui disant : " Réponds-moi : que m'apportes-tu d'heureux ? "

On croit toujours que ces morceaux de carton valent mieux que les autres. Mais plus on avance, plus on s'aperçoit que les hommes et les almanachs se ressemblent toujours.

Celui-ci, cependant sur le brasier, semblait se plaindre. Il gémissait avant de brûler et (les choses ont leur agonies) se tordait, comme pour me dire : " De quoi suis-je coupable ? " Tout à coup, la flamme a éclaté, l'enveloppant, le caressant, toute joyeuse de dévorer quelque chose, et quelle chose ! une année... Les colonnes des mois sont devenues noires, le carton s'est effeuillé, s'est divisé, tombant en fragments où couraient ces longues files d'étincelles qui ressemblent à des armées en marche.

Les noms de jours, les noms de mois s'effaçaient... Je me suis trouvé devant un peu de poussière noire—tout ce qui nous reste d'une année finie,—des cendres...

Que j'ai bien fait de le brûler : au moins il ne me reste rien sous les yeux des journées qui viennent de finir. Le souvenir seul, et c'est bien assez. Je ne reverrai pas ce carré de carton où je cherchais les jours de fête, où je marquais chaque nom de saint ou de sainte par une espérance—calendrier en avenir que je

m'étais construit et qui n'était qu'un calendrier en Espagne.

Au feu, ces almanachs menteurs ! Pourquoi ne peut-on avec eux brûler d'un seul coup le vieil homme, dépouiller le passé, changer de peines comme on change de vêtements?...

En certains endroits d'Amérique, dans quelques cités industrielles de l'Angleterre où les maisons sont construites en bois, on met le feu tous les ans aux demeures. On se réchauffe aux débris des vieilles habitations, et l'on en construit à côté de nouvelles : " Je voudrais vivre ainsi, disait un jour Michelet, dans un renouvellement perpétuel."

Pourtant, je trouve qu'il vient vite—et tout seul—ce renouvellement, et qu'on n'a besoin de rien détruire. Les choses tombent d'elles-mêmes, et les hommes et les sentiments. Qu'il en emporte, de parcelles de chacun de nous, ce vieil almanach, d'illusions détruites, d'amitiés perdues, d'espoirs aux ailes brisées ! Laissons tout cela partir, laissons s'envoler les hirondelles.

Mais comment tant de choses, dites-moi, peuvent-elles tenir sur un morceau de papier satiné ? Trois cent soixante-cinq jours : c'est bien court, c'est bien long.

Je ne regarde pas sans un certain frisson l'almanach nouveau. S'il pouvait parler, s'il pouvait nous dire...

Bah ! qu'il se taise... Toute nouvelle année est un nouvel amour.

On sait bien qu'il nous trompera, que ses serments sont de fumée ; on sait qu'il promet et ne tient pas, qu'il donne plus de morsures que de baisers, que s'il a des lèvres, il a des ongles, qu'il est comme les autres, mais on ne reculerait pas pour un empire. En route ! Et, d'ailleurs, cette année nouvelle, si elle se joue de nous, elle en trompera bien d'autres avec nous. C'est une consolation.

A la place du vieil almanach en cendres, j'ai accroché, non sans émotion, l'almanach tout neuf, l'almanach brillant de l'an nouveau.





JE vous présente 1908. Ne vous fiez pas à son petit air innocent. Une année nouvelle, a dit un profond penseur, commence toujours comme un bal à l'huile et finit toujours pareillement. Gravons cette géniale observation

dans notre esprit et retournons aux affaires.

Bien des gens connaîtraient, au moins, de vue, leur pire ennemi, s'ils regardaient dans leur miroir.

Les moustiques, assure la statistique, tuent plus de gens que les chemins de fer. Et, pardessus le marché, ils ne souscrivent rien pour les élections.

Soiffard, apprenant qu'un individu s'est noyé dans un réservoir de bière, soupire :

—Pourvu qu'il ait eu sa connaissance jusqu'au bout.

Parce que, jadis, les nobles avaient seuls le droit d'installer une girouette sur leur maison, ce n'est pas une raison pour que certains politiciens se croient descendants de noblesse.

Une jeune fille aux yeux verts ne vous traitera pas de menteur si vous dites qu'ils sont bleus.

Vous pouvez toujours compter sur les gens chauves pour rire de ceux qui séparent leurs cheveux juste par le milieu.

Quand une prédiction de fin du monde ne se réalise pas, il est séant d'avoir l'air désappointé, mais il ne faut pas garder rancune.

Un confrère américain demande si les avocats croient à l'enfer.

Le meilleur moyen de conserver les amitiés des voisins, c'est d'avoir un téléphone chez soi.

La manie de la falsification est telle qu'on cite un "marchand général" qui mêle du sucre au sable et du sable au sucre.

Ne vous plaignez pas aux voisins de vos enfants : leur opinion est déjà formée là-dessus.

A tout considérer, il est plus profitable d'hériter que de se marier pour de l'argent.

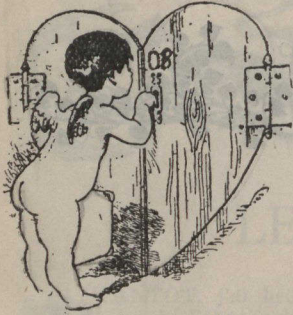
—Ce type-là ne sourit jamais.
—Il ferait un bon *bar-keeper*.

Quand on n'ose pas dire ce qu'on pense, on finit par ne plus penser ce qu'on dit.

Bien des maris feraient le marché deux fois par semaine, sans craindre l'ironie des voisins, s'ils pouvaient, chaque fois, en revenir avec pareille cargaison—en dehors et en dedans.

Depuis que je n'attends plus la visite de l'Enfant Jésus, j'ai le cœur triste.—Hugues LeRoux.





1908: Année
Bissextile...
Epoque de re-
pos pour moi.
Ces dames vont
faire mon ou-
vrage. Je vais
ouvrir la porte,
puis me mettre
sur la clôture
et constater ce
q'on peut fai-
re sans moi.

Si vous m'a-
viez écouté, les
étrennes que vous destiniez aux autres, vous
les auriez achetées de bonne heure, et à force
de les contempler, vous auriez décidé de les
garder pour vous.

L'homme a besoin de peu sur la terre, mais
il fait mieux, tout de même, de le mettre au
nom de sa femme.

Sous prétexte de s'éloigner des occasions de
sacrer, bien des maris laissent à leur femme le
soin de la fournaise.

Il est des gens qui vivent de calomnies, com-
me les cigognes vivent de serpents, sans en être
empoisonnés.

La reconnaissance est naturellement d'autant
plus vive que le bienfait est plus agréable ;
mais, en remerciant, il faut prendre garde de
ne pas se montrer plus intéressé que touché.

DURE TACHE



Allez donc prouver à Bébé que le Bonhom-
me Noël peut s'introduire par là...

JOUR DE L'AN A LA CUISINE



—Madame, je vous la souhaite comme moi.
—Et comment, comme vous ?
—Eh oui... bonne, heureuse et ronde comme
une année de 366 jours.

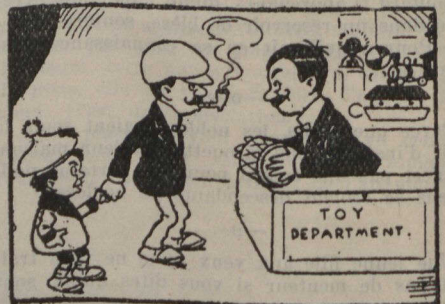
L'envie est un aveu d'infériorité dont l'a-
mour-propre cherche à se consoler, soit en ra-
baissant le mérite d'autrui, soit en le surfa-
isant pour le rendre invraisemblable.

Celui qui paie ses dettes est plus vite ou-
blié que l'autre.

L'indignation est la colère de la justice.

Les autres sont les meilleurs juges de notre
importance.

Les extrêmes sont toujours fâcheux ; mais
ils sont sages quand ils sont nécessaires.



Le commis.—Ce tambour durera des années
et des années...

Le papa.—Fichtre ! J'aime mieux payer un
peu plus cher et en avoir un qui crèvera au
bout de deux jours.



Roses de Noël

L'ENFANT JESUS est dans l'étable. Il est couché sur un lit de foin, entre le bœuf et l'âne, le petit Jésus doux comme du miel. Marie veille auprès de la crèche. Joseph, debout, les mains jointes, adore et prie. Le bœuf dit :

—Meuh, meuh, c'est un jour fameux.

Et l'âne dit :

—Qu'il est beau, le petit enfant. Hihan, hihan.

La nuit vient. Au dehors, il vente, il neige, il gèle. Au dedans, tout rayonne. Les trois rois de Saba viennent d'entrer, vêtus de soie et de velours, couronnés de pierreries. Balthazar porte l'or, Melchior la myrrhe, Gaspard l'encens.

D'autre part, sont arrivés les pasteurs. Pelion offre ses pipeaux. Ysœmbert présente un calendrier de bois, pour savoir les jours et les mois. Aloris agite une hochette qui fait : "Clic, clac," à l'oreille; quand l'enfant pleurera, la hochette l'apaisera.

Derrière les pasteurs, craintive, curieuse, extasiée, se hausse, sur la pointe de ses pieds nus, une fillette aux yeux bleus, la petite bergère Madelon. Comme elle aime l'Enfant Jésus, comme elle l'embrasserait volontiers. Et quels grands cadeaux elle voudrait lui apporter. Mais

elle n'a rien de rien, la pauvrete. Ses mains gercées sont vides. Désolée de sa misère, elle pleure.

Alors, la voyant si douloureuse, l'ange Gabriel descend des cieux vers elle :

—Petite bergère, que veux-tu ?

—Hélas, je ne sais pas.

—Pourquoi donc pleurer ainsi ?

—Je voudrais donner à l'Enfant Jésus, et je n'ai rien.

—Que voudrais-tu lui donner ?

—Hélas, les pasteurs et les rois lui ont tout apporté.

—N'ont-ils rien oublié ? Cherche bien.

—Si je pouvais seulement lui offrir des roses. Il n'a pas reçu une seule fleur, le mignon. Mais il gèle, il neige, et le printemps est loin.

L'ange Gabriel prend Madelon par la main. Ils sortent. Une clarté flotte autour d'eux. L'ange frappe le sol du bout de sa baguette. Et la terre se couvre de gentilles fleurettes, d'humbles églantines tendres et délicieuses.

La petite bergère Madelon put embrasser l'Enfant Jésus. Noël eut, désormais, des roses.

Et c'est ainsi que s'est transmise jusqu'à nous la très authentique légende des Roses de Noël.



LA REVUE POPULAIRE

Le Bouquet du Jour de l'An

D'après la vieille estampe classique de C. Eisen.



Pénétrez de respect et de reconnaissance,
Allez, enfants chéris, recevoir des jou-joux,
Qui, dans cet âge heureux où règne l'innocence,
Paroissent à vos yeux de précieux bijoux.

A votre tendre mère offrez des fleurs nouvelles,
Comme un juste tribut de votre ardent amour.
Elles ne valent point, quoique rares et belles,
Celles qui, dans vos coeurs, éclisent en ce jour.



Faits Divers Illustrés

VOLEUSE DE MAGASIN

(Adaptation)

Par LE REPORTER

LA SCENE se passe dans le cabinet d'un commissaire de police — jeune homme encore, mis avec élégance, charmant, empressé, tout à fait genre nouveau. Il est avec son secrétaire avec qui s'engage le dialogue suivant :

Le commissaire, à son secrétaire.—Qui attend encore ?

Le secrétaire.—L'inspecteur des Grands Magasins.

Le commissaire.—Faites-le entrer.

Le commissaire à l'inspecteur.— Bonjour, cher monsieur... Vous nous amenez encore un petit sujet?...

L'inspecteur.— Oui... une jeune dame... délicieuse d'ailleurs... Joli visage... grands yeux noirs... bouche petite comme une rose de mai...

Le commissaire.—Et kleptomane ?

L'inspecteur.— Malheureusement... Depuis un mois, elle venait tous les jours... Elle achetait... Puis, elle payait... Et un jour, elle ne s'est plus contentée d'acheter et de payer... Elle s'est mise à dérober des petits objets... des bêtises... un savon... des rouleaux de ruban.

Le commissaire.—Vous n'avez rien dit ?

L'inspecteur.—Je la suivais... Elle m'intéressait...

Le commissaire.— Je vous comprends... Mais aujourd'hui ?

L'inspecteur.—Elle a été un peu trop loin... Elle a volé un coupon de dentelle de Venise... qu'elle a glissé dans son manchon...

Le commissaire.—Et la dentelle vaut ?

L'inspecteur.—Cent dollars'...

Le commissaire.—Voulez-vous dire à cette dame qu'elle prenne la peine de venir faire ma connaissance ?

Le commissaire.—Eh bien, madame ?

La dame, coupant la parole au commissaire

et découvrant un visage que le magistrat regarde avec infiniment d'intérêt.— Monsieur... ce qui se passe est abominable... C'est une indignité... une infamie... une honte... Je ne trouve plus de mots... Mais vous me comprenez?...

Le commissaire.—Très bien... Vous voulez dire que vous protestez contre votre arrestation ?

La dame.—Absolument.

Le commissaire.—C'est votre droit... Les révolutions successives qui ont eu lieu nous ont amené à conclure à la liberté individuelle... Vous défendez votre liberté... Je m'associe pleinement à vos conclusions... Mais veuillez m'expliquer comment un coupon de dentelle de Venise, d'une valeur de cent dollars s'est trouvé dans votre manchon ?

La dame.—Est-ce que je le sais ?

Le commissaire.—Hein ? Vous ne le savez pas ?

La dame.—Evidemment. Sans quoi...

Le commissaire.—Vous estimez que quelqu'un a pu mettre cette dentelle dans votre manchon, sans que vous vous en aperceviez ?

La dame.—Voilà l'explication, monsieur le commissaire... Je n'y avais pas encore songé... Mais, en effet, je me rappelle maintenant que j'ai laissé mon manchon sur un comptoir pendant quelques minutes... La personne qui aura dérobé le coupon se sera sans doute vue surveillée... Ouste... Elle a mis le coupon dans mon manchon... Et l'on m'arrête à sa place.

Le commissaire.—Il est regrettable, madame, qu'avant ce premier vol vous en ayez commis d'autres.

La dame.—Moi?...

Le commissaire.—Vous avez déjà dérobé des savons... des rouleaux de ruban à...

La dame.—Moi?...

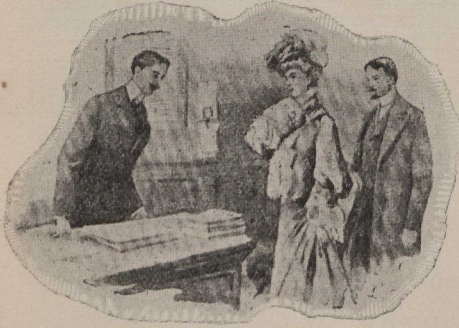
Le commissaire.—Monsieur l'inspecteur, qui est là, va vous dire, si vous y tenez, le jour et

l'heure où vous avez commis ces menus larcins...

La dame, se troublant et pleurant à chaudes larmes.—Oh, mon Dieu, mon Dieu.

Le commissaire, sévère.—Nous allons à présent procéder à votre interrogatoire... Votre nom?

La dame.—Jamais je ne vous le dirai.



Le commissaire.—Soit... Mais si, dans deux minutes, je ne l'ai pas... je vous envoie vous savez où...

La dame.—Moi?

Le commissaire.—Oui... Et on y est très mal... Tandis que si vous déclinez votre nom, votre adresse, vous allez rentrer chez vous tout à l'heure... Etes-vous mariée?

La dame.—Oui...

Le commissaire.—Eh bien, vous reverrez votre mari... et comme nous ne voulons pas la mort des pécheuses, nous ferons en sorte que vous passiez en "petite cour" sans que votre époux en sache rien...

La dame éclatant en sanglots.—Mais monsieur il le saura.

Le commissaire.—Non...

La dame.—Si...

Le commissaire.— Voyons... Dépêchons-nous... Votre nom?

La dame.—Eh bien, soit... Je vous le donnerai... Mais à une condition... (*Désignant l'inspecteur et le secrétaire*), c'est que ces messieurs se retireront...

Le commissaire.—Messieurs? Vous consentez?

L'inspecteur et le secrétaire, ensemble.—Comment donc.

Le commissaire.—Eh bien, maintenant, madame, comment vous appelez-vous?

La dame.—Je suis madame Ixe.

Le commissaire, regardant la dame et tréssillant un peu.—Est-ce que vous seriez parente du juge Ixe?

La dame.—Je suis sa femme.

Le commissaire.—Hein?

La dame, tirant quelques papiers d'un portefeuille.—Voilà des pièces qui ne vous laisseront aucun doute sur mon identité...

Le commissaire, après avoir regardé les papiers.—En effet... en effet... (*Charmant.*) Mais, en effet, je me rappelle avoir eu l'honneur

de vous apercevoir... dans l'avant-scène de droite... Vous étiez avec le juge...

La dame.—On d'ait la comédie de Machin.

Le commissaire.—C'est cela même... Une pièce exquise, d'ailleurs.

La dame.—Je m'y suis énormément amusée.

Le commissaire.—Moi aussi... Vous aimez le théâtre?

La dame.—Je l'adore...

Le commissaire.—Je vous confierai que c'est pour cela que je suis devenu commissaire... Nous avons nos grandes et petites entrées partout... Et si le soir, je me dispute un peu avec ma femme, c'est une consolation pour moi que de me dire: "Dans cinq minutes, je serai dans une salle de spectacle... et j'oublierai ainsi mes ennuis domestiques..."

La dame.—Ah oui. Et l'on en a des ennuis dans la vie.

Le commissaire.—Vous me faites songer à celui que cet inspecteur vient si ridiculement de vous infliger...

La dame, à présent très rassurée.—C'est un homme zélé...

Le commissaire.—Trop zélé...

La dame.—Etes-vous satisfait de votre commissariat?

Le commissaire.—Mon Dieu... Je ne vous le cacherai pas... Je suis ici rue Une-Telle... Je voudrais être au quartier Central.

La dame.—Si j'en parlais à mon mari?...

Le commissaire, se levant.—Ah, chère madame.. quel service vous me vendriez... Il peut tout... lui. Il peut tout.

La dame.—C'est une chose entendue... Vous irez dans le quartier Central.

Le commissaire.—Et maintenant, liquidons vite cette si ennuyeuse affaire.

Il ouvre une porte, fait entrer l'inspecteur et lui glisse deux mots à l'oreille.

L'inspecteur rougit, blêmit, tremblote un peu en regardant la dame qui, à présent, sourit,



joue avec son manchon et semble s'amuser comme une petite folle.)

L'inspecteur.—Mais, certainement, monsieur le commissaire... certainement... le coupon a été mis par une autre personne dans le manchon de madame... Quant au savon... et aux rouleaux de ruban... je n'oserais affirmer... Il vient au magasin une dame qui ressemble

beaucoup à madame... J'ai pu me tromper...
(Se confondant en courbettes.) J'espère que madame voudra bien agréer mes excuses... Nous ne sommes pas infailibles...

La dame.— Je vous pardonne, monsieur l'inspecteur...

L'inspecteur.—Ah! que de grâces... Notre métier est si dur... si difficile... Madame désire-t-elle que je la reconduise chez elle?

La dame.—Volontiers... Car vous m'avez mise bien en retard...

L'inspecteur.—Est-ce qu'il n'y a pas séance aujourd'hui?

La dame.—Si... Et mon mari a dû siéger...

Je rentrerai encore avant lui... C'est pourquoi je ne vous en veux pas... *(Tendant la main au commissaire.)* Au revoir, monsieur... Quartier Central? C'est convenu.

(Vingt minutes plus tard, l'inspecteur aide la dame à descendre de voiture, devant le logis de son mari et s'inclinant:)

L'inspecteur.—Madame, mes hommages...

La dame.—Très heureuse, tout de même, d'avoir fait votre connaissance.

(Elle rentre.)

L'inspecteur, la fixant du regard,—un regard joyeux d'abord, mélancolique ensuite.— Pourvu qu'à partir de demain, elle change de magasin.



FIN





LETTRES ANONYMES

Par LE LISEUR

EN LISANT, il y a quelques jours, les détails du chantage Labatt, à Ottawa, je me suis rappelé un drame de ce genre qui mit une des grandes villes d'Algérie dans une agitation intense et aurait pu avoir des conséquences à jamais irréparables, sans l'intelligente enquête menée par un magistrat. Je veux rappeler, ou plutôt analyser cet événement surtout dans le dessein de prouver, une fois de plus, qu'il ne faut accorder que le mépris du silence à toute lettre anonyme. Autrement, on risque de perdre son propre bonheur, de ruiner celui de personnes aimées et de se livrer à des actes qu'une vie entière ne pourrait effacer.

* * *

Pendant un court séjour que M. Pierrey, avocat général, faisait à Paris, il reçut une lettre anonyme à peu près ainsi conçue :

“ Amusez-vous bien à Paris ; je vous assure qu'en votre absence, votre femme ne s'ennuie pas ; elle a trouvé un gai compagnon dans la personne d'un jeune magistrat de vos amis, dont le portrait au crayon est ci-joint ”.

Cette lettre ne lui avait inspiré que du mépris. M. Pierrey avait toute confiance en sa femme qu'il aimait tendrement et dont il était aussi tendrement aimé.

Il eut d'abord la pensée de déchirer la lettre, mais, après réflexion, il la mit dans son portefeuille, avec l'espoir que cette pièce pourrait lui servir pour la recherche du calomniateur.

De retour à Alger, il fut cependant surpris de l'accueil froid que lui fit Mme Pierrey et il prit aussitôt une attitude réservée que sa femme remarqua.

A l'heure du dîner, on se mit à table ; le repas fut silencieux ; quelques paroles furent seulement échangées.

Ce fut Mme Pierrey qui, la première, au dessert, rompit le silence :

— Comment se fait-il, Monsieur, que vous ne parliez pas ? Auriez-vous quelque chose à vous reprocher ?

— J'allais précisément, Madame, vous poser la même question.

— Moi, Monsieur, je n'ai rien à me repro-

cher ; mais pouvez-vous en dire autant ? ajouta-t-elle, en tirant de son sein une lettre qu'elle remit à son mari.

— Oh ! oh ! ajouta celui-ci. Voici également une lettre qui vous concerne, et il lui tendit celle qu'il avait reçue à Paris.

Les deux lettres émanaient de la même personne. Les deux époux, naturellement, se réconcilièrent aussitôt.

M. et Mme Pierrey n'avaient pas été seuls à recevoir des lettres anonymes. Depuis quelques semaines, Alger en était inondé et c'était vainement qu'on en cherchait les auteurs.

Les lettres contenaient des contes obscènes, illustrés de dessins de même nature. Dans ces contes figuraient des jeunes femmes, des jeunes filles. Une véritable terreur régnait dans la société algérienne.

* * *

Les écrivains et dessinateurs anonymes ne manquaient personne ; le clergé n'était pas épargné, pas plus que le haut commerce, l'administration et l'armée ; la Maréchale de MacMahon, elle-même, avait reçu un dessin infâme.

Parmi les magistrats de l'époque, il y en avait un, M. Giaccobi, conseiller à la Cour d'Appel, qui s'était promis de découvrir les auteurs de ces infamies. Il attendait, pour agir, d'avoir reçu lui-même une lettre anonyme avec dessin, ce qui ne pouvait tarder, ayant épousé, depuis peu de temps, une jeune femme d'une grande beauté, très aimable et peintre distingué. Il n'attendit pas longtemps.

En effet, quelques jours à peine s'étaient écoulés depuis la plainte déposée au Parquet par M. Pierrey, lorsque M. Giaccobi reçut lui aussi une lettre anonyme avec un dessin obscène.

M. Giaccobi, après l'avoir lue et repliée avec soin, la mit dans le tiroir le mieux fermé de son secrétaire, sans en souffler un mot à qui que ce fût, pas même à Mme Giaccobi, surtout à Mme Giaccobi.

Certain que, à l'exception du coupable et de ses complices, personne ne pouvait savoir s'il avait reçu ou non une lettre anonyme, il fit, comme de coutume, dans un bal qui se donnait alors, le tour des groupes de dames avec les-

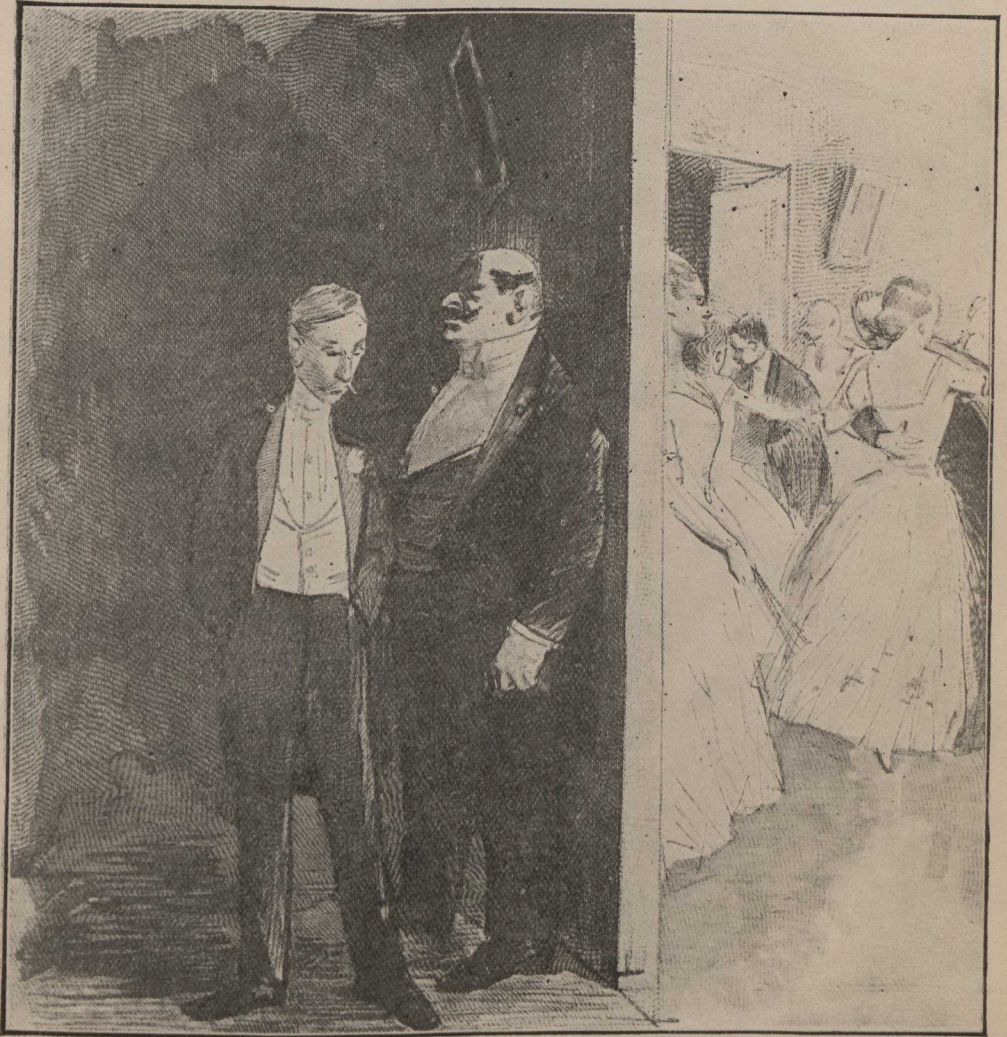
quelles il était en relation, en commençant par celles dont le mari appartenait comme lui à la magistrature.

Ses deux premières conversations furent infructueuses; des phrases banales avaient été échangées sans la moindre allusion à la lettre qu'il avait reçue.

paraît que vous aussi vous avez reçu une lettre infâme.

—En effet, madame, ma femme n'a pas été épargnée.

—Quelle horreur. On n'a pas même respecté votre si bonne et si aimable femme. Je plains, grand Dieu, madame Giaccobi; elle, si digne de



Il se rendit près du Procureur Général qui allait au fumeur

Il fut plus heureux dans sa troisième tentative: Mme d'A... et sa fille étaient seules dans un petit salon lorsqu'il entra.

Mme d'A... alla au-devant de lui avec une sorte d'empressement et, après lui avoir serré les mains, elle lui dit d'une voix attendrie:

—Eh bien, mon cher monsieur Giaccobi, il

respect, être représentée en danseuse mauresque. Car il paraît, d'après la chronique, que c'est ainsi qu'elle est dessinée.

—Vous êtes, en effet, bien renseignée, Madame; espérons que la justice parviendra à saisir les coupables.

M. Giaccobi, en sortant, se rendit près du

Procureur Général qui allait au fumoir, et lui fit part de ses soupçons sur Mme d'A...
—Il n'y a pas de doute à avoir, répondit le

Le Commissaire Central de police, M. Lefèvre, fit placer des agents près des trois bureaux de poste qui existaient alors, avec ordre



Et sa fille en faisait les dessins dans un musée local

Procureur Général. Il s'agit de la prendre en flagrant délit, ce qui ne sera pas difficile, je l'espère.

d'arrêter les personnes qui leur seraient indiquées par les receveurs comme ayant déposé une lettre dont l'enveloppe était conforme à

l'enveloppe qu'ils avaient sur leur bureau.

Quelques jours après, deux dames longeaient la rue de Tanger. Arrivées au bureau de poste qui se trouvait alors en face de la gendarmerie, l'une d'elles déposa une lettre dans la boîte du bureau de poste. Les deux agents de police Champenin et Martin, placés en observation dans une chambre du rez-de-chaussée de la Gendarmerie, qui avaient vu la lettre qu'on jetait dans la boîte, sortirent aussitôt et suivirent les deux dames jusqu'à l'établissement des bains du Bazar dans la rue de Chartres.

(A noter cette circonstance étrange, qui prouve combien les lettres anonymes préoccupaient les esprits, le Maréchal Randon lui-même se trouvait derrière la boîte aux lettres quand la lettre anonyme y fut jetée.)

L'agent Champenin alla prévenir le Procureur Général tandis que son camarade Martin

attendait, devant la porte des bains du Bazar, la sortie des baigneuses.

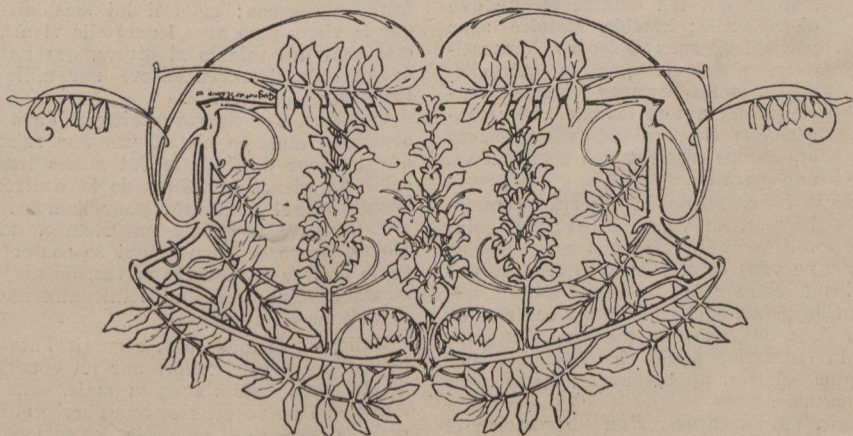
Une demi-heure après, le commissaire de police de la rue de Tanger, délégué à cet effet par le Procureur Général, procédait à l'arrestation des dames d'A..., qui furent immédiatement conduites au Parquet Général et ensuite, sur l'ordre du Procureur Général conduites à la prison civile pour y être écrouées.

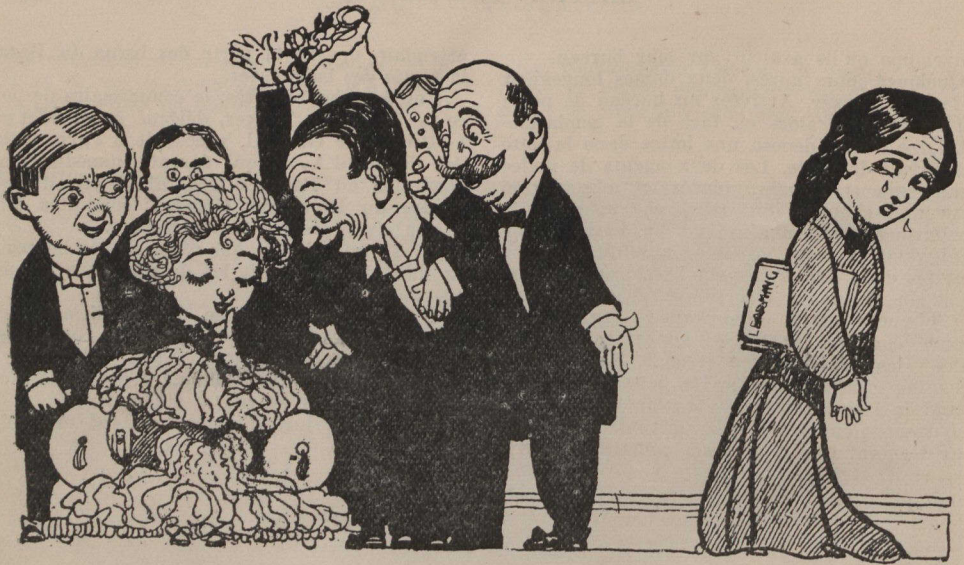
C'est Mme d'A... qui rédigeait les lettres et sa fille qui en faisait les dessins dans un musée local.

Cet amusement étrange, auquel elles s'étaient livrées depuis quelque temps, leur coûta assez cher.

Mme d'A... fut condamné à deux ans d'emprisonnement et sa fille à six mois.

M. A..., juge d'instruction, fut révoqué de ses fonctions.





Fille Riche contre Fille Pauvre

Par COUSINE YVONNE



IL FAUT que je vous conte une petite histoire qui n'a d'autre mérite que d'être vraie : humble histoire sans péripéties, sans épisodes dramatiques, simple comme la vie elle-même, et intéressante justement parce que n'étant ni inventée, ni arrangée, elle contient un enseignement et, comme disaient nos grand'mères, une *morauté*.

Nous allons la chercher ensemble ; et, si vous ne partagez point celle que je vais vous mander, rien ne vous empêchera d'en trouver une autre plus à votre goût ; le bon Perrault n'était point en peine, à chacun de ses contes, d'en imaginer deux ou trois fort différentes et, puisque de la discussion jaillit la lumière, nous serons plus éclairés, apparemment, après avoir causé ensemble.

Il s'agit, en l'aventure, d'un pharmacien et d'une jeune fille pauvre qui ne se connaissaient point.

La jeune fille s'appelait Juliette et était fort malheureuse : cela arrive parfois aux jolies personnes en âge d'être pourvues et qui rêvent d'amour, encore qu'elles soient obligées de vivre de prose. Et la belle Juliette était loin d'être fortunée ; aussi, les soins du ménage l'absorbaient-ils presque entièrement. Sauf ses bottes, qu'elle laissait confectionner par un expert cordonnier, elle devenait tour à tour sa tailleuse, sa chapeautière, sa lingère, sa repasseuse et sa servante. Juliette confiait ces secrets méritoires, chaque soir, aux étoiles, non sans pousser un gros soupir. Ce n'était point qu'elle regretât

particulièrement son dur labeur, Dieu l'ayant faite courageuse ; mais il lui semblait injuste que le vieux père avec lequel elle vivait, appréciait seul des talents si divers, qui ne demandaient qu'à s'étendre encore sur mille autres sujets plus charmants.

Oh ! non, l'or ne ruisselait pas dans la maisonnette ; mais ce n'était pas une raison pour que le cœur de Juliette fût moins tendre que celui des riches héritières de la contrée, et ce cœur virginal était mûr pour l'amour. En vérité, Juliette attendait un Roméo, mais un Roméo brave et honnête qui se contentât, pour toute dot, de ses hautes vertus, de sa jeunesse, et du savoir qu'elle apportait aux choses de l'esprit et du ménage.

Juliette, chaque jour, scrutait l'horizon, espérant apercevoir, monté sur un coursier rapide, le héros de ses songes ; mais, comme sœur Anne, elle ne voyait rien que l'herbe qui verdoie et la poussière qui poudroie ; et cela parce que, d'ordinaire, les Roméo fréquentent le monde, les bals et les fêtes, tandis qu'elle, pauvre seulette, ne quittait point le logis où ses devoirs auprès du vieux père la retenaient ; et quoiqu'elle aimât tendrement le père, il lui arrivait parfois après avoir beaucoup soupiré, de pleurer un peu ; et alors elle envoyait ses larmes toutes chaudes à une sienne cousine qui se désespérait de ne pouvoir les sécher assez vite.

Dans le même temps, vivait non loin de là un jeune et loyal garçon ; la Destinée, clémente, lui avait donné en partage, l'intelligence, un cœur délicat et une certaine richesse. Il vivait dans une maison qui lui appartenait, et pouvait, comme le sage, s'estimer heureux, car, le

jour, il travaillait, et le soir, la conscience en paix il jouissait de l'ombrage de ses arbres, en contemplant dans le lointain la fraîche rivière qui se dorait aux rayons du soleil couchant.

Et, cependant, sa pensée était triste, et tous jours il songeait :

—Triste, disait-il, est le livre qu'on ne feuillette pas à deux, triste est la maison que n'éclaire point le sourire d'une femme aimée, triste est le bonheur lorsqu'il n'est pas partagé.

Et, de toutes ces tristesses, il fit une belle lettre qu'il envoya à la cousine de Juliette, qui se trouvait être aussi la sienne.

Et il lui confia, dans des termes fort touchants, que, ce qu'il désirait le plus au monde, c'était que Dieu lui donnât une compagne douce, sage et bonne, qui fût ornée des grâces de l'esprit et dont le visage reflêtât les beautés du cœur.

De richesse, il n'en avait cure, gagnant largement sa vie dans un honnête métier, et possédant un patrimoine suffisant pour lui, l'épouse, et la nichée.

Ainsi s'exprima le digne homme.

×

Or, comment supposez-vous que se termina l'aventure? Vous vous imaginez, sans doute, que le riche pharmacien épousa la jeune fille pauvre, qu'ils furent très heureux et eurent beaucoup d'enfants, comme dans les contes de fées?

Que nenni... Et je vous donne en cent, en mille, en dix mille, à deviner ce que la jeune personne répondit.

Ne croyez point qu'elle cherchât à s'éclairer sur la moralité du fiancé qui s'offrait à elle par mes soins, ni qu'elle réservât son jugement jusqu'à plus ample connaissance, ni qu'elle s'inquiétât de l'avenir du vieux père; non, non. Bagatelles que tout cela. Cette fille de juge de paix retraits, sans fortune, avait des conceptions plus hautes de sa dignité, et voici les mots qu'elle laissa tomber de ses lèvres olympiennes :

“Ce n'est pas une raison, ma cousine, parce que je suis pauvre, pour *“déchoir”*. Jamais je n'épouserai un pharmacien: ce n'est pas un homme de *“mon monde”*, et, d'ailleurs,

“je suis résolue à ne prendre pour mari qu'un officier.”

Et la foudre tombant sur ma tête, un jour de ciel pur, m'eût paru moins étrange que les paroles de Mlle Juliette; je compris alors, tout d'un coup, pourquoi tant de jolies filles coiffaient Sainte-Catherine, sans qu'il en fût de la faute des hommes de bon vouloir... Les temps, cependant, ont marché et nous ne sommes plus au siècle où l'on reconnaissait un homme de qualité, à cette particularité qu'il ne faisait rien. Et, je me le demande: pourquoi un pharmacien vaudrait-il moins qu'un juge de paix?

Si je ne craignais d'encourir le mépris d'une personne aussi distinguée que Mlle Juliette, je lui aurais que je m'honore de l'amitié d'un être appartenant à l'espèce qu'elle dédaigne.

Seulement, ce pharmacien-là, plus heureux que l'autre, trouva sur sa route une jeune fille bien née, distinguée, jolie, qui accepta avec joie de partager sa vie, non pas que les bocaux eussent pour elle un attrait irrésistible; mais l'admirable intelligence de son fiancé lui donnait foi dans l'avenir.

Au contact de cette femme charmante, d'esprit supérieurement cultivé, le pharmacien devint ambitieux. Il travailla sans trêve, et, dans ce siècle de chimie, chercha du nouveau, le trouva, et fit des découvertes qui révolutionnèrent le monde médical. De pharmacien, notre ami se haussa au rang de savant, et devint, dans son genre, une de nos gloires; ce qui ne gâta rien, il fut, du même coup, millionnaire, et cette histoire prouvera peut-être à Mlle Juliette qu'il n'y a pas de sots métiers, comme dit le proverbe, mais seulement de sottes gens.

Le monde est plein de ces jeunes écervelées qui, au lieu d'entrer bravement dans la vie, au bras d'un homme intelligent et courageux, et de l'aider dans sa lutte, croient faire preuve de distinction en lui préférant le moindre rond-de-cuir gouvernemental; elles pâlisent en voyant passer un officier avec lequel elles traîneraient la misère—et se nourrissent de préjugés qui devraient déjà avoir rejoint les vieilles lunes. Ce n'est point un homme qu'elles épousent, c'est une carrière. Vaut-il pas mieux aimer l'homme pour sa valeur propre?

Toujours, il y aura de ces jeunes filles pauvres qui se plaindront de la tyrannie des jeunes filles riches et qui, en réalité, n'ont de tyran que leur sotte vanité.





IL EST très important, quand nous parlons du plus long jour de l'année, de dire de quelle partie du monde nous parlons: la liste suivante donne la longueur du jour dans plusieurs villes: à Stockholm, le plus long jour dure treize heures et demie; dans le Spitzberg, il dure trois mois et demi; à Londres et à Brême, il dure seize heures et demie; à Hambourg et à Dantzig, il dure dix-sept heures; à Saint-Petersbourg et à Roboisk (Sibérie), le plus long jour dure dix-neuf heures et le plus court cinq heures; à Tornea (Finlande), le 21 juin apporte un jour qui dure presque vingt-deux heures, et le jour de Noël ne dure pas trois heures; à New-York, le plus long jour dure quinze heures, et à Montréal seize; à Vardac (Norvège), le plus long dure du 21 mai au 22 juillet, sans interruption.

×



CETTE gravure représente la grande comédienne Sarah Bernhardt couchée dans le dienne Sarah Bernhardt couchée dans le Ce détail, très macabre, fut livré à la connaissance du public, par le manicure de l'artiste, qui la surprit faisant la lecture d'une pièce, couchée dans ce meuble... inattendu.

LES fonctionnaires de notre administration se plaignent souvent de la modicité de leurs traitements. Et pourtant ils sont riches, comparés à leurs collègues japonais. Dans l'empire du Mikado, un ministre, un grand-officier de la couronne reçoivent, au maximum, 4,000 yen, soit environ \$2,200; un fonctionnaire moins élevé, quoique tenu pour privilégié, reçoit un traitement de 60 yen par mois, environ \$32; un employé de préfecture, secrétaire ou commis, se contente de 8 yen 50 par mois, soit \$4. On voit, en suivant la proportion, ce que peut gagner un employé d'une simple mairie, un postier, un facteur.

×



VOICI deux londoniens mis de la même façon, depuis le chapeau de soie jusqu'aux bottines vernies. Seulement l'un est un avocat éminent et l'autre, un pauvre diable réduit à promener une réclame. Le hasard seul les fait cheminer de front.